J. Rouzière

HENRY BORDEAUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SIBYLLE
OU
LE DERNIER
AMOUR

PARIS
LIBRAIRIE PLON

M.CM.XXXII

11e mille

Il a été tiré de cet ouvrage :

5 exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 1 à 5 ;

10 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, numérotés de 6 à 15 ;

50 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma, à Voiron, numérotés de 16 à 65 ;

et 210 exemplaires sur papier d'alfa, dont 200 numérotés de 66 à 265, et 10 hors commerce, marqués E. P.

SIBYLLE

OU

LE DERNIER AMOUR

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

ROMANS ET NOUVELLES

La Revenante.
Les Ondes amoureuses.
Murder Party ou Celle qui n'était pas invitée.
Tuilette.
Valombré.
Sous les pins aroles.
Andromède et le monstre.
Le Calvaire de Cimiez.
Rap et Vaga.
Le Barrage.
Les Jeux dangereux.
Le Cœur et le Sang.
L'Amour et le Bonheur.
La Chartreuse du Reposoir.
La Vie est un sport.
Yamilé sous les cèdres.
La Maison morte.
Ménages d'après-guerre.
Les Yeux qui s'ouvrent.
La Robe de laine.
La Neige sur les pas.
Le Pays natal.
La Fée de Port-Cros ou la Voie sans retour.
La Nouvelle Croisade des enfants.
Le Fantôme de la rue Michel-Ange.
La Vie recommence : La Résurrection de la chair.
La Vie recommence : La Chair et l'Esprit.
La Croisée des chemins.
L'Écran brisé.
La Petite Mademoiselle.
La Maison.
Les Roquevillard.
Le Carnet d'un stagiaire.
L'Amour en fuite.
Le Lac noir.
Une honnête femme.
La Peur de vivre.
Jeanne Michelin.

VOYAGES

Un Printemps au Maroc.
La Claire Italie.
Sur le Rhin.
Voyageurs d'Orient. 2 vol.
Dans la montagne des Druses.

HISTOIRE ET LITTÉRATURE

Amitié ou amour.
Visages français.
Amours du temps passé.
Vies intimes.
Portraits de femmes et d'enfants.
Portraits d'hommes. 2 vol.
Barbey d'Aurevilly.
La Jeunesse d'Octave Feuillet.
Jules Lemaitre.
Saint François de Sales et notre cœur de chair.
Les Pierres du foyer.
La Vie au théâtre. 5 vol.

THÉATRE

La Goutte d'eau.
L'Écran brisé.
Un Médecin de campagne (en collaboration avec E. Denarié).

OUVRAGES SUR LA GUERRE

Vie héroïque de Guynemer.
Le Plessis-de-Roye.
Vie et mort du général Serret.
Verdun : I. Les Derniers jours du fort de Vaux.
II. Les Captifs délivrés.

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1932.

HENRY BORDEAUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SIBYLLE
OU
LE DERNIER AMOUR

Amor.....
.....
....è una passione in disianza.....
(L'Amour est une passion en désir.
DANTE ALIGHIERI.
Rime : sonnetto XLV.

PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6e

Tous droits réservés

Copyright 1932 by Librairie Plon.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

A CETTE SIBYLLE INCONNUE

dont Léonard de Vinci a seul fixé l'ambigu sourire et Chateaubriand, qui l'appelle la Sylphide, le pas léger et la fuite dans les bois ou dans les airs...

H. B.

Sibylle *doit composer dans ma pensée une sorte de diptyque avec* la Chartreuse du Reposoir, *un diptyque de l'amour qui, dans ce dernier roman, ne se libère que par la mort de la tyrannie de la chair et dans* Sibylle *fait du sacrifice la suprême volupté. Pascal m'avait fourni l'épigraphe de* la Chartreuse du Reposoir : « *Ceux qui croient que le bien de l'homme est en la chair, et le mal en ce qui le détourne du plaisir des sens, qu'ils s'en soûlent et qu'ils y meurent.* » *J'ai emprunté à Dante celui de* Sibylle : « *L'amour est une passion en désir.* » *Et le désir ne s'arrête qu'à Dieu.*

L'ambition d'un écrivain qui a senti la poésie de la vie à travers ses épreuves, ses laideurs, ses tristesses, mais aussi ses possibilités, ses mirages et ses réalisations mêmes, n'est-elle pas de fixer à son tour le poème éternel? Ne sommes-nous pas hantés par Tristan *et à un moindre degré par ces analyses — toujours incomplètes dans* la Nouvelle Héloïse, le Lys dans la vallée, Volupté, Dominique, L'éducation sentimentale *et tant d'autres ouvrages — d'une passion qui ne se confond pas avec le seul désir et dont l'essence correspond à la part divine de nous-mêmes?*

Les classiques, pour être plus à l'aise dans

l'étude des cœurs et des corps, prenaient le recul du temps. La Princesse de Clèves *elle-même offre l'exemple de ce report d'un siècle à l'autre. J'ai suivi cette tradition pour* Sibylle *comme pour* la Chartreuse du Reposoir *et choisi pour cadre cette fin du Second Empire où la complaisance et la douceur des mœurs furent tout à coup menacées par la guerre comme elles le furent sous l'Ancien Régime par la Révolution. Ainsi mes personnages sont-ils mêlés à des événements connus. C'est le procédé employé par Balzac bien souvent, et notamment dans* la Femme de trente ans *qui débute par le tableau de la dernière revue passée par l'Empereur aux Tuileries. Il n'y a là aucun rapport avec le roman historique.*

Quand Sibylle *parut dans* Figaro *l'été dernier, une charmante femme qui est aussi une poétesse exquise m'écrivit pour déplorer les refus de Sibylle : « Les femmes, me disait-elle, sont au fond bien plus proches de la nature, de la simplicité, peut-être même de l'animalité, celle du paradis terrestre avant le péché d'orgueil qui a voulu faire de l'animal-homme l'égal de Dieu. Et c'est sûrement Adam qui a commis ce péché-là malgré la tradition. Les Grecs, moins misogynes que les Juifs, ont accusé Prométhée et non une pauvre femme qui devait bien préférer le feu terrestre au feu céleste. Ce sont toujours les hommes qui cherchent les complications. »*

Mais ces complications, il arrive que ce soit la vie qui les impose. La vie, et chez une Sibylle l'impérieuse harmonie qui ne peut s'accommoder ni de la désertion, ni du partage. Elle saura bien se

défendre elle-même contre les jugements trop sommaires, car elle est femme.

Aurai-je su, dans une œuvre qui s'éloigne mélancoliquement de jour en jour de ma jeunesse et qui de la Fée de Port-Cros *m'a conduit à* Sibylle, *créer l'une ou l'autre de ces images de femmes qui caressent les rêves des jeunes gens et que j'ai tant aimé découvrir chez un Walter Scott, un Balzac, un Flaubert, un Gérard de Nerval, un Octave Feuillet? La mystérieuse Sibylle va rejoindre dans ma galerie Sandrine de Lauris et Yamilé, Isabelle de Foix et Tuilette, Andrée Nesle et Claire de Maur, Thérèse Romenay de* la Neige sur les pas *et Raymonde Mairieux de* la Robe de laine, *et celles du* Calvaire de Cimiez *et celle des* Yeux qui s'ouvrent *et tant d'autres. Qu'elle témoigne une fois de plus en faveur de ce culte de la femme qui nous est venu de la chevalerie, qui a été encouragé par l'Église — n'a-t-elle pas élevé la Vierge sur les autels? — et qui, seul, met un peu de douceur, de grâce et de noblesse dans les âpres luttes contemporaines...*

H. B.

Le Maupas, ce 21 août 1932.

LIVRE PREMIER

LE MEUBLE QUI PARLE

I

LE TIROIR SECRET

J'avais découvert ce meuble chez un antiquaire de Chambéry et j'en avais orné le salon de ma maison des champs en Savoie. Des pieds droits et hauts portaient un bureau à cylindre surmonté d'un corps de bibliothèque. Sur les faces de cette bibliothèque, sur le rouleau et sur le tiroir intérieur du centre, une marqueterie colorée représente des chasses à la plume et au poil. L'art en est exquis et minutieux. Comme je le montrais, non sans quelque vanité, à un amateur qui se pique de compétence en matière de mobilier et de décoration, il me déclara :

— Oui, du Louis XVI anglais. Composite, mais soigné. C'était destiné aux vastes pièces d'un château.

Je ne relevai pas l'impertinente insinuation. Déjà mon homme tirait sous le cylindre la table intérieure qui le faisait tourner :

— Naturellement, il y a une cachette.

— Je ne crois pas.

— La plupart de ces meubles-là en ont une. Mais vous n'avez pas su la trouver.

Il ouvrit successivement les tiroirs. Celui du

milieu était entouré de deux autres de chaque côté. Sans aucune gêne il les vida.

— Parbleu, vous allez bien voir. Le tiroir du centre est moins profond que les autres. Il ne joue pas à volonté. Il ne se retire qu'à demi. Il est retenu. Là est le secret.

Je ne m'en étais jamais douté. J'avais entassé là des papiers qui ne permettaient pas d'apercevoir cette différence de profondeur et j'avais simplement constaté une résistance dont j'avais jugé inutile de triompher. Mon homme tâtonna assez longtemps et finit par appuyer le doigt sur une targette très dissimulée qui permit de délivrer le prisonnier. La cachette fut ainsi dégagée. Or, elle n'était pas vide. Elle contenait une grande enveloppe ouverte, et dans cette enveloppe une série de feuillets, tous de la même écriture, répartis en quatre cahiers assez volumineux. Déjà mon homme s'en emparait quand je lui repris le dépôt :

— Pardon, pardon : ceci ne nous appartient pas.

— Vous avez acheté le meuble. Ce n'est qu'un accessoire.

— Je n'ai pas acheté des papiers dont je ne soupçonnais pas l'existence. Je vais me renseigner sur l'origine de ce bureau afin de savoir à qui il appartenait avant moi.

— Prenez garde. Ce sont peut-être des lettres d'amour, ou quelque testament olographe avec d'innombrables codicilles. Vous allez jeter la perturbation chez des gens paisibles et honorables. Rien n'est plus dangereux que ces trouvailles. Je

connais deux ou trois cas de ce genre. Ce fut terrible. Les meubles ont leurs secrets, comme les familles, comme les hommes et comme les femmes. Ou plutôt ce sont les mêmes, et les meubles les gardent aussi mal que les gens. Ils les livrent après des années de silence.

Je dus calmer son zèle et l'inviter à me laisser libre d'agir à mon gré. Il me quitta en ricanant :

— Ah ! ah ! des lettres d'amour, ou un testament olographe avec une troupe serrée de codicilles, ou encore l'histoire compliquée et développée d'une reconnaissance d'enfant. Sait-on jamais? De quoi détruire des réputations ou, ce qui est pire, transformer des fortunes et déposséder l'un ou l'autre propriétaire bien en place...

Il s'amusait de tous les maux qu'il annonçait, mais, demeuré seul avec mon dossier dans les mains, je me sentis troublé comme si je détenais en effet un pouvoir mystérieux et redoutable. Depuis combien d'années ces feuillets étaient-ils ensevelis dans leur petit cercueil dissimulé sous un tiroir? Si c'étaient des lettres, à qui étaient-elles adressées? Le soin qu'on avait employé à les dissimuler, la précaution qu'on avait prise de les garder au lieu de les détruire — précaution qui n'est le plus souvent que le témoignage d'un attrait persistant ou d'une impossible séparation — tout révélait leur importance. L'enveloppe qui les contenait était ouverte et je ne pouvais me décider à les lire. Ne convenait-il pas auparavant de m'informer de mon prédécesseur? Mais s'il y avait là en effet quelque révélation dangereuse? J'hésitai long-

temps. Une date inscrite sur chacun des cahiers me dicta ma conduite : *Juin, juillet, août, septembre* 1870. Peut-être n'étaient-ce que des mémoires historiques ou des souvenirs sur l'année terrible. Soixante ans le meuble s'était tu. Son secret était trop ancien pour qu'il pût bouleverser des situations acquises, mais il pouvait encore, si c'était un secret d'amour, compromettre une morte et à travers elle atteindre des vivants. J'attendis jusqu'au soir, saisi de respect et d'une sorte de crainte devant ce passé reparu, et le soir, assis à ma table de travail, je pris connaissance de ce dépôt que m'avait remis le hasard.

Le premier cahier, celui de juin 1870, contenait une série de lettres, de trente lettres, une par jour. Mais ces lettres avaient été gardées par celui qui les avait écrites. Elles n'avaient pas eu de destinataire, car la première commençait ainsi : « Quand nous nous sommes séparés, mon amour, mon tendre amour, mon dernier amour, vous m'avez arraché la promesse de ne pas vous écrire. Cette promesse, je la tiendrai pour vous. Je ne puis la tenir pour moi. J'ai tant besoin de vous parler, d'être avec vous, de sentir votre présence... » Quel obstacle se dressait donc entre eux, qui les contraignait à se taire? Sans doute était-elle mariée à un mari jaloux qui surveillait sa correspondance. Mais une femme amoureuse et fine ne trouve-t-elle pas toujours le moyen de communiquer avec son amant? La suite des lettres devait m'expliquer, avec quelle puissance de mélancolie ! la qualité d'amour qui unissait ces deux êtres et les avait conduits à accepter

la distance et le silence, tant cet amour se croyait assez fort pour triompher du temps et de l'espace. Mais il avait été vaincu. Ne l'est-il pas toujours, par la séparation, par lui-même ou par la mort? Quand il ne l'est que par la mort, il peut du moins se tenir pour vainqueur.

J'ai acquis la certitude que je pouvais aujourd'hui, après un délai de plus de soixante années, sans aucun inconvénient, sans aucun risque, publier ce dossier d'amour. Avant de le publier, ne convient-il pas de donner les résultats de mon enquête? Des deux personnages de ce drame intime, je n'ai jusqu'à présent réussi à identifier que l'auteur des lettres. La femme est demeurée dans l'ombre. Je ne sais rien d'elle, sinon ce que chacun peut imaginer après la lecture. Peut-être parviendrai-je à relever le voile qui la recouvre comme une femme d'Orient. J'ai cherché dans les plus hauts rangs de la société à la fin du second Empire, j'ai même rêvé d'elle devant l'une ou l'autre toile de Winterhalter, devant la blonde comtesse de Pourtalès ou la brune princesse d'Essling qui furent exposées à l'hôtel de Sagan, car les lettres ne révèlent même pas si elle était blonde ou brune, mais j'incline à la croire blonde, à cause des épaules lumineuses dont il est question et parce que l'Impératrice avait mis le blond à la mode. Demeurera-t-elle l'inconnue? Je n'ai pas renoncé à chercher encore. A quoi bon? n'est-il pas préférable qu'elle demeure l'inconnue?

Il n'y avait entre Héro et Léandre qu'un bras de mer à traverser. Chaque nuit, Léandre le pas-

sait à la nage, d'Abydos à Sestos où sa bien-aimée desservait le temple de Vénus. Pour le guider dans les ténèbres, Héro allumait un flambeau sur une tour et s'en allait sur le rivage attendre son amant épuisé de fatigue, ruisselant, mais heureux. La tempête, une nuit, éteignit le phare et Léandre périt dans les flots. Héro qui l'attendait reçut au matin le cadavre. Elle monta sur la tour qui l'avait trahie et se précipita dans la mer.

— A quoi bon traverser la mer? aurait dit à son amant cette inconnue? Nos cœurs se sont donnés et nos pensées peuvent toujours se rejoindre. L'espace ne peut rien contre nos pensées. La séparation ne peut rien sur nos cœurs. Car nous ne pouvons être l'un à l'autre davantage.

Mais la lumière qui les devait guider pour se rejoindre en pensée à travers l'espace s'éteignit un jour dans la tempête. Il vint jusqu'au rivage où, malgré tout, elle l'attendait, elle l'y recueillit vivant, mais déjà la mort était sur lui...

II

LUI

L'hiver qui suivit la guerre, passant un jour de décembre sous les arcades de la rue de Rivoli, je fus arrêté par un menu rassemblement : un petit groupe, tête nue ou tête baissée, dans une attitude de respect, s'inclinait devant une vieille dame qui descendait de voiture et entrait à l'hôtel Continental.

— Qui est-ce? m'informai-je.

— L'impératrice Eugénie...

Déjà elle avait passé sans que mon regard eût le temps de prendre son empreinte. Je n'ai retenu qu'une ombre noire, un peu voûtée, un visage diaphane et de la couleur de l'ivoire, une démarche lente et essoufflée. C'était elle, dont je ne connaissais que les portraits de grâce et d'élégance — ceux de Winterhalter, son peintre favori, tantôt en manteau de velours vert sur le fond du parc de Saint-Cloud, tantôt en burnous blanc après le voyage d'Algérie, ou entourée de ses dames d'honneur groupées pour la distraire, l'honorer, la parer, et toujours belle, avec les épaules tombantes, un port de Diane, un éclat rayonnant. Attardée parmi les vivants, elle y faisait figure de revenante. Un

an plus tard, le 1er juillet 1920, elle mourait en Espagne où elle voyageait, à l'âge de quatre-vingt-douze ans, intacte d'esprit, ayant survécu cinquante ans à la chute de l Empire.

Le temps n'est donc pas si considérable qui nous sépare de 1870. La conversation de quelques vieillards peut encore nous évoquer ce passé. Je me souviens qu'un marquis de Vogüé, un de Freycinet m'avaient ainsi conduit, au delà même du second Empire, jusqu'à la monarchie de Juillet. Le marquis de Vogüé avait vu Louis-Philippe s'enfuir dans un fiacre devant la révolution. Quant à M. de Freycinet, ce fut un prodigieux vieillard, tout desséché et sans chaleur, dont le visage avait déjà ces transparences que la mort donne sous l'éclat des bougies : il ressemblait à ces feuilles d'automne qui ne demeurent aux arbres que parce que l'air est immobile, mais qui, au premier souffle, et au plus léger, rejoindront celles qui jonchent le sol. Avec eux, on revenait aisément cinquante, soixante ans en arrière.

C'était la durée qu'il me fallait franchir si je voulais retrouver la trace de celui qui avait écrit pour lui-même ces lettres d'amour dont j'avais été le premier lecteur. Je constatai bientôt en effet que le problème n'était pas insoluble. L'antiquaire de qui je tenais le meuble à secret consulta ses registres et put m'en indiquer la provenance. Il faisait partie d'un mobilier vendu avec le château de Mièges et dispersé.

Ce château — plutôt une vieille maison savoyarde qu'un château — est aujourd'hui encore

la demeure la plus romanesque et la plus charmante de ce coteau de Tresserve où Lamartine, assure la légende, composa les strophes du *Lac*, dans le voisinage d'Aix-les-Bains. Il ne date que de 1600 et fut plutôt, dans son temps, un simple rendez-vous de chasse. Mais quel art dans le choix de son emplacement ! La colline de Tresserve n'est qu'une mince arête entre le lac du Bourget et la riche plaine — champs, vignobles et prairies — qui s'étale au pied de la chaîne du Revard dont les parois rocheuses sont à demi recouvertes de taillis et de buissons.

Mièges, bâti sur cette arête, jouit de la double vue. Celle du lac est aménagée plus savamment. Des arbres de diverses essences, un cèdre magnifique, des tilleuls, des pins l'encadrent de façon à ramener le regard vers le lac romantique, à demi sauvage, aux eaux vertes et transparentes, sur qui tombent les pentes abruptes de la chaîne de l'Épine dont le rocher de la Dent du Chat rompt heureusement la monotonie. Un feuillet des Cahiers la compare à ces chutes d'avenues sur le lac Majeur dans l'Isola Madre. Rien de plus juste, mais le lac du Bourget, moins civilisé, a plus de poésie. Une allée d'érables qui lui est parallèle forme voûte avec une fenêtre à chaque extrémité, l'une sur la presqu'île de Châtillon où Lamartine et Elvire, chassés par la tempête, abordèrent, et le Colombier au fond, l'autre sur les montagnes de la Chartreuse.

Le château, depuis soixante ans, a passé de main en main. Cependant il est facile de recons-

tituer la série de ses derniers propriétaires. Le baron Hubert de Mièges, dernier du nom, a été tué au début de 1871 : il avait repris du service, bien qu'il atteignît la cinquantaine, comme capitaine dans ce premier bataillon des mobiles de la Savoie qui fut commandé par le marquis Costa de Beauregard, plus tard de l'Académie française. Il ne laissait qu'une fille, la comtesse de Tercy, décédée elle-même sans enfants il y a une trentaine d'années. Elle avait institué pour héritière une parente éloignée dont le fils unique se ruina en jouant au Grand Cercle d'Aix. Le château fut vendu. Mon antiquaire de Chambéry se rendit alors acquéreur de la plus grande partie du mobilier où figurait le bureau Louis XVI.

— Mais qu'est devenu le dernier propriétaire, ce joueur malheureux? demandai-je.

— On l'ignore. Il est parti pour l'Amérique. Je lui dois même une petite somme et n'ai pu me procurer son adresse.

— C'est fort ennuyeux. Car j'ai des papiers à lui remettre.

— Des papiers? Il se moque bien de vos papiers. Il a laissé vendre aux enchères à Aix toutes les archives de Mièges, et même des lettres d'amour.

— Des lettres d'amour? Encore !

Mon homme ne prit pas garde à cet : *encore!* Il reprit avec une indignation dont la cause me fut bientôt connue :

— Oui, monsieur, toute la correspondance d'une actrice, une de ces femmes de Paris, vous savez, qui font tous les métiers. Il y en avait, il y en avait,

avec des dessins et quelques-unes de ces mauvaises photographies qu'on faisait autrefois. J'ai manqué là une bonne affaire. Des lettres d'amour, vous comprenez, je croyais que c'était sans valeur. Un de mes collègues d'Aix-les-Bains a été plus malin que moi. Il a acheté le lot pour quelques billets, et il l'a revendu à un libraire de Paris, sur les quais, pour une grosse somme. Pensez-vous ! des lettres d'amour ! Elles ne contenaient même pas de polissonneries, paraît-il.

Il eut une moue de mépris, tandis que je songeais tristement : « En quelles mains peuvent tomber nos souvenirs ! » Cependant cette révélation me mettait à l'aise, ou plutôt me mettait à l'aise à demi. Les lettres venues en ma possession ne seraient revendiquées par personne. Elles avaient été sans doute écrites par le baron Hubert de Mièges au cours des mois qui précédèrent sa mort. Sans nul doute, Mme de Tercy, sa fille, les eût détruites si elles les avait découvertes dans leur cachette. Mais comment n'avait-elle pas assuré le sort des archives du château? comment n'avait-elle pas brûlé la correspondance amoureuse adressée à son père? Ne devais-je pas faire à sa place ce qu'elle eût accompli elle-même?

Je n'ai pu m'y décider. Peut-être le comprendra-t-on à la lecture. L'émotion que j'ai ressentie, je n'ai pas résisté à la tentation de la communiquer. Un grand amour, un bel amour est comme un objet d'art : il se garde. Et me voilà cherchant des détails biographiques sur mon personnage. Lui-même en fournit quelques-uns, très peu, dans

ce journal transcrit sous forme épistolaire. Il corrobore tout au moins le témoignage de l'antiquaire par des allusions à sa rupture avec une comédienne de la Comédie-Française, celle de la correspondance qui fut acquise par un libraire de Paris et qui peut-être verra le jour en ce temps d'indiscrétions où les petits papiers font fureur. Mais j'ai rassemblé quelques précisions.

La vie d'Hubert de Mièges, tué le 16 janvier 1871 au combat d'Héricourt livré dans l'Est par l'armée de Bourbaki, se coupe en deux vers la quarantième année. Jusque-là, c'est l'existence double, et même triple, d'un gentilhomme savoyard, né sur son domaine de famille et l'administrant, — car le domaine de Mièges débordait alors la commune de Tresserve pour descendre la colline et déferler sur Drumettaz-Clarafond avec plusieurs fermes, — continuant de servir dans l'armée la maison de Savoie, sa maison héréditaire, tout en représentant sa province, comme cela se pouvait alors, au Parlement de Turin où il est appelé tout jeune, où il soutient Cavour contre l'Autriche, mais combat sa politique de menace sur Rome En 1859, il prend part à la campagne d'Italie, dans la garde de Victor-Emmanuel. Mais quand vient la proposition d'annexion de la Savoie à la France, il s'en déclare partisan, comprenant que l'avenir de son pays natal est de ce côté des Alpes et que l'unité de l'Italie s'achèvera contre le pape. Son choix ne va pas sans sacrifice personnel. A Turin comme à Chambéry, il faisait figure de grand personnage. Que sera-t-il en France? Il a

perdu quelques années auparavant la femme de sa première jeunesse, épousée à vingt ou vingt-cinq ans. Une fille unique, Rose-Anne, devenue plus tard la comtesse de Tercy, est née de cette union. Il va s'installer à Paris, sans doute avec la pensée d'y chercher plus tard pour elle une alliance avantageuse.

Comment le gouvernement impérial n'est-il pas informé de son exceptionnelle valeur? Comment ne sait-il pas l'employer dans l'armée ou la diplomatie? Les places sont prises et les courtisans serrent les rangs. Cependant il écrit une relation sur la campagne de Lombardie vue du côté piémontais qui fait quelque bruit parce qu'il n'y néglige pas les critiques — d'ailleurs très mesurées et très courtoises — sur les défauts d'organisation remarqués dans l'armée française. Puis il publie, coup sur coup, un essai historique sur ce colonel comte de Guibert qui n'est guère connu aujourd'hui que par la passion qu'il inspira à Mlle de Lespinasse, quand il est l'auteur d'un *Essai de tactique* qui, entre Turenne et Napoléon, contient les plus solides réflexions sur l'art de la guerre ; et une étude sur le peintre Bernardino Luini, disciple de Léonard, qui décora la petite église franciscaine de Sainte-Marie des Anges à Lugano et peignit de mémoire, sous les traits de la Vierge, le visage de sa maîtresse, la belle Laura Pelucchi, séparée par le cloître de son amour brisé. Des ouvrages si divers lui valent, avec la haine des militaires et des artistes, une renommée d'intelligence dans les salons où son nom et sa personne l'ont

déjà mis en évidence. Mais cette renommée est mieux servie par un incident minuscule et mondain, la représentation sur le petit théâtre du château de Compiègne, devant l'Empereur, l'Impératrice et la Cour, d'un proverbe, *la Paille et la Poutre*, à la manière de ceux d'Octave Feuillet, *le Cheveu blanc* ou *le Cas de conscience*. Cet acte, ayant obtenu de telles faveurs, est repris à la Comédie-Française dont Hubert de Mièges devient un des habitués, où il exerce même des ravages, car il est brillant sans le chercher, il plaît sans en avoir l'air, il charme sans le croire. N'est-il pas de la race de ce Joseph de Maistre qui, à la sûreté doctrinale, mêlait un air de paradoxe et de fantaisie?

Cependant, comme son grand compatriote, il ne dut jamais être dupe des apparences. Quelques lettres politiques, publiées après sa mort par M. Buffet qui représentait au Corps législatif le parti orléaniste à la fin de l'Empire, le montrent dénonçant, l'un des premiers, la fragilité de ce régime qui accumule les erreurs, campagne du Mexique, abandon à Bismarck du Danemark, puis de l'Autriche. Lui-même ne veut pas combattre ouvertement un souverain à qui demeure sa sympathie et qui pourtant n'a pas su l'utiliser, mais il voit le salut dans un retour à la royauté, à la condition de provoquer une entente entre la maison d'Orléans et le comte de Chambord invisible et lointain. Après le plébiscite du 8 mai 1870, il vient se terrer dans son château de Mièges. C'est là qu'il rédige ces cahiers découverts par hasard dans un tiroir secret. C'est de là qu'il part, malgré son

âge — mais il eût déploré qu'on le lui rappelât — avec le premier bataillon des mobiles de la Savoie.

J'ai pu reconstituer cette courte biographie sans trop de difficultés en recourant aux journaux, et spécialement à ceux de Savoie, le *Courrier des Alpes* et l'*Indicateur savoisien*. Ceux-ci, après sa belle fin, ne lui ont pas marchandé les éloges dont ils avaient dû se montrer avares tant qu'il vécut, ainsi qu'il est d'usage en province, et même à Paris. Une brochure lui fut consacrée, lue en séance publique à l'Académie de Chambéry. J'y ai trouvé une longue citation de la *Liberté* d'Émile de Girardin rendant hommage à sa petite pièce du Théâtre-Français (un amour sincère, méconnu, vilipendé par la méchanceté d'un vieux couple jaloux du bonheur d'autrui), à ses ouvrages d'histoire et d'art, comme aussi à l'agrément de sa personne. Il appartenait au *Jockey*, réservé alors à la plus haute noblesse. Ne cite-t-on pas à cette époque le mot dédaigneux jusqu'à l'outrage du président de ce cercle? Comme les membres se plaignaient de la cuisine et que, d'autre part, il était question d'élargir son recrutement, en présence d'une liste de candidats triés pourtant sur le volet dans la société parisienne : « Il y a peut-être là dedans un excellent cuisinier ! »

Arsène Houssaye parle de lui dans ses Mémoires, non sans des allusions assez claires à sa liaison avec une charmante comédienne, Mlle Eugénie Girard, et trace le portrait romancé ou romanesque d'un homme doué pour les plus hautes charges

diplomatiques ou politiques qui n'a pu donner sa mesure, mais qui pratiqua l'art de séduire sans l'avoir appris, et demeura jeune d'allure, de visage, d'esprit, de cœur jusqu'au départ, jusqu'au grand départ. Il reproduit même un gentil propos de Mlle Favart qui le surnommait à la Comédie-Française *l'homme aux jolis yeux.*

Le comte de Reiset, le comte de Maugny, Gaston Jollivet, d'autres mémorialistes encore, confirment ces appréciations flatteuses dans leurs souvenirs du second Empire. Ils l'avaient rencontré soit dans les cercles alors à la mode, soit dans ce monde si brillant de la fin du règne de Napoléon III, soit aux réceptions officielles des Tuileries, ou plus intimes de Saint-Cloud, soit aux séries de Compiègne ou de Fontainebleau. L'un d'eux, celui sans doute qui dut l'approcher davantage, a même noté le changement de son caractère, devenu plus absorbé, plus silencieux — non point triste, mais recueilli et comme brûlé d'un feu intérieur — et l'attribue à une sorte de pressentiment de sa mort prématurée. Ce qui résulte de tous ces témoignages, c'est incontestablement qu'Hubert de Mièges, mieux servi par les circonstances, eût été digne d'occuper les plus hauts postes, tandis qu'il fut réduit au rôle d'amateur, historien, critique d'art, auteur dramatique, supérieurement doué et spécialement peut-être pour plaire sans cet excès de brillant et cette vanité qui choquent tant chez les séducteurs professionnels. Mais elle? Demeurera-t-elle secrète? Ne faut-il pas la chercher jusque dans le voisinage de l'Impératrice?...

Certes, on peut se contenter des témoignages écrits. Il appartient aux historiens d'animer cette poussière. Mais le second Empire est-il si éloigné de nous que je ne puisse recueillir sur Hubert de Mièges aucune vision directe? Parmi les anciennes familles de Savoie, n'y a t-il plus quelque survivant de ces âges révolus? Le chevalier d'Arcollières, qui fut un demi-siècle durant le secrétaire perpétuel de l'Académie des arts, sciences et belles-lettres de Savoie, fondée par un décret royal de Charles-Albert, n'aurait pas eu de peine à ressusciter pour moi ce passé, car sa mémoire et sa lucidité restèrent pareillement intactes à près de quatre-vingt-dix ans. Mais pourquoi n'irais-je pas rendre visite, dans son château au-dessus du confluent de l'Isère et de l'Arc, à Mme de La Recluse (1)? Octogénaire, elle vit très retirée, en compagnie de la veuve de son petit-fils qu'elle a recueillie. Celle-ci est devenue folle à la suite de la disparition de son mari dans la dernière guerre : une douce folie qui consiste à attendre le disparu, avec des fleurs. Oserai-je troubler par d'anciennes évocations la paix de ces deux pauvres femmes dont l'une a un pied dans la tombe, et l'autre toutes ses pensées?

Le château de La Recluse mérite son nom de monastère. Il est bâti à l'entrée d'une vallée perdue dont il devait autrefois commander et protéger l'accès. Un peu au-dessus du torrent, il a un aspect militaire et solide, mais il ressemble plus à une

(1) Voir *les Ondes amoureuses.*

forteresse qu'à une habitation de plaisance. Les murs épais sont percés de rares fenêtres et de meurtrières. Sous le toit se dessine un chemin de ronde. Le parc est entouré de hauts murs, traversé par un ruisseau, planté de grands arbres. Murs, abondantes eaux et végétation s'entendent pour envelopper de mélancolie ces lieux que rendirent célèbres dans l'histoire des sièges et des fêtes, et qui ne reçoivent plus personne.

Leur état d'abandon me frappa dès mon entrée dans la cour. C'était un beau jour d'été, et Mme de La Recluse me reçut dans le jardin. Peut-être hésitait-elle à me montrer l'intérieur délabré du château. Nous nous assîmes sur un banc, au bord de l'étang dont les eaux n'avaient pas dû être nettoyées depuis des années, où traînaient des feuilles mortes de la saison précédente. Heureusement une eau courante l'alimente, lui maintient une certaine transparence, empêche les odeurs malsaines. Il est entouré de tilleuls vénérables dont l'un avait été foudroyé dans un récent orage et dont quelques autres dépérissent ou pourrissent. De loin j'apercevais la folle avec un bouquet sur les genoux, assise devant une porte qui ne s'ouvrait pas et qui, même, avait dû être condamnée afin d'empêcher l'entrée fortuite de quelque étranger.

Mme de La Recluse portait sur ses cheveux blancs un petit bonnet à l'ancienne mode. Bien qu'elle fût petite, simplement vêtue et sans aucun reste de beauté, il y avait en elle cette distinction indéfinissable qui semble venir du fond d'une race,

du fond des âges et qui force le respect. Quand je lui demandai si elle avait connu, dans son extrême jeunesse, le baron Hubert de Mièges, un afflux de sang colora ses pommettes desséchées :

— Si je l'ai connu ! Je crois bien. J'ai même failli l'épouser.

Le hasard m'accordait ses faveurs, me servait plus que je ne pouvais l'espérer. Et par surcroît je causais un plaisir inattendu à cette vieille dame délaissée qui, du coup, se reportait à soixante ans en arrière.

— Mais, madame, objectai-je, ce n'est pas possible. Calculez. Il aurait aujourd'hui cent onze ans. Il est né en 1820, le jour de Noël.

— Eh bien, j'en ai quatre-vingt-trois. Cela fait vingt-huit ans de différence. Mais vous n'avez pas connu Hubert de Mièges. Vous n'étiez même pas né quand il est mort.

C'était en effet une raison dont nous nous amusâmes tous les deux ; et je découvris sur ce visage flétri et tout rongé par la douleur un sourire délicat et joli comme ces fleurs qui percent la neige.

— Je veux dire, expliqua-t-elle, que pour ceux qui l'ont connu, l'âge ne l'avait pas effleuré. Au contraire, il n'avait jamais été plus séduisant que lorsqu'il est parti pour la guerre.

— Et il vous avait demandée en mariage?

— Oh ! non. Quand je dis que j'ai failli l'épouser, je me vante un peu. Sa fille, Mme de Tercy, qui avait quelques années de plus que moi et qui m'avait prise en amitié, avait formé ce projet. Elle aimait tant son père. Ils avaient ensemble

vécu dans une telle intimité depuis la mort prématurée de Mme de Mièges. Je crois même qu'elle préférait son père à son mari. Celui-ci ne la contrariait jamais et vivait dans ses collections de médailles. Que tout cela est loin ! Pourtant, c'était hier.

Les vieillards se rappellent plus volontiers leur jeunesse que leur âge mûr. Nous demeurons dépendants de nos premières années. Mme de La Recluse, déjà, vivait parmi ces ombres qu'elle avait évoquées. Je n'avais plus qu'à l'écouter sans la presser, sans intervenir. En effet, elle reprit après un instant :

— Elle était venue passer quelques jours avec son père qui avait quitté Paris pour s'enfermer dans son château de Tresserve. Ce devait être au mois de juillet qui précéda la guerre. J'étais alors une jeune fille à marier. Nous nous rencontrâmes à un grand dîner chez la marquise de Lavernay, à Chambéry. Il y fut question, je me souviens très bien, d'un procès en séparation de corps — le divorce n'était pas admis — où la réputation d'une dame de la ville était compromise. En ce temps-là on parlait à mots couverts devant les jeunes filles de ces scandales qu'on étale aujourd'hui. Cependant je suivais avec intérêt la conversation. Tout le monde tombait sur la pauvre femme, quand M. de Mièges, d'une voix nonchalante, prit sa défense : « Que savons-nous? disait-il. La plupart des hommes se montrent vis-à-vis des femmes indélicats ou maladroits. Ils ne les comprennent pas. Toutes les trahisons viennent de là. » Natu-

rellement je ne vous répète pas ses paroles. Je ne les ai pas retenues. Mais il brodait sur ce thème : les hommes sont très inférieurs aux femmes en amour, en dévouement, et les découragent d'aimer quand l'amour est leur vie. Toute la table était contre lui, même les femmes qui abandonnaient leur sœur coupable, sans compassion. J'étais seule, avec sa fille élevée par lui, à l'approuver, mais je ne comptais pas. Mme de Tercy dut surprendre mon regard d'admiration. Après le repas, elle me prit à part : « N'est-ce pas que mon père est jeune encore? — Oh ! oui, répondis-je comme en extase. — S'il demandait en mariage une jeune fille de votre âge, croyez-vous qu'il serait agréé? — Sans doute... » C'était bien une avance qu'elle me faisait, n'est-ce pas, monsieur?

— Évidemment, madame, et le plus clairement du monde.

La chère vieille dame revivait cette scène qui la rajeunissait elle-même de soixante années. J'attendais la suite avec impatience :

— Dans la voiture qui nous ramenait, mes parents et moi, comme j'avais une figure radieuse, je fus interrogée. Et fièrement, en enfant gâtée qui ne cachait rien, j'expliquai mystérieusement : « Si l'on me demande en mariage, vous ne refuserez pas, cette fois. » Car, précédemment, mes parents avaient refusé sans me consulter un prétendant qui, d'ailleurs, était mal en point. « Qui, on? réclama aussitôt ma mère. — M. de Mièges. — Tu es folle : il doit avoir près de cinquante ans. — Qu'est-ce que ça fait? Il est si bien. — Il n'est

pas mal, mais il est trop vieux. — Maman, petite maman, je vous en prie... »

Et Mme de La Recluse qui avait mimé ce dialogue se prit à rire aux éclats. C'était si étrange, ce rire sur un visage fané et crevassé ! Mais les giroflées poussent sur les ruines.

— Pardonnez-moi, s'excusa-t-elle. Il y a longtemps que je n'ai pas ri. Je ris de cette petite fille qui s'était mis dans la tête d'épouser un vieux monsieur. Mon père était furieux, si furieux qu'il perdit toute mesure, ce qui lui valut une réprimande de ma mère : « Il a, déclara-t-il, une maîtresse à la Comédie-Française. — Monsieur, répliqua maman courroucée, gardez pour vous vos propos de caserne. » J'entends encore ce dialogue. Et moi, je me moquais de l'actrice de la Comédie-Française. Avec mes vingt ans, je pensais pouvoir m'en moquer. Voilà.

— Et c'est tout, madame?

— Mais oui, c'est tout. Aucune demande n'est venue. La guerre a été déclarée, et M. de Mièges a été tué. Je crois bien que j'ai versé une larme sur lui. Une larme, pas deux, parce que je me suis fiancée peu après. Et puis j'avais été froissée de son indifférence. Les jeunes filles sont susceptibles et fières. Heureusement.

Cette fois, j'étais décontenancé. Il n'y avait pas eu de pourparlers, ni d'autres rencontres. Tout s'était passé dans l'imagination de deux femmes. Je tentai un nouvel appel aux souvenirs de mon hôtesse :

— N'était-il pas singulier que Mme de Tercy songeât à remarier son père?

— Je vous ai dit qu'elle vivait très intimement avec lui. Plus tard, bien plus tard, comme elle me rendait visite après son deuil, ici même, — tenez, à la place où vous êtes assis — elle est revenue sur le passé. « Huguette, m'a-t-elle dit — je m'appelle Huguette, ce n'est plus un nom de vieille femme — vous me plaisiez tellement que j'avais pensé faire de vous, de vous qui êtes plus jeune que moi, ma jolie maman. » Je compris immédiatement son allusion, et je rougis malgré moi. « Vous savez, reprit-elle, comme j'aimais mon père. Après son veuvage, il a remplacé la morte pour moi. Il a voulu me marier, sans quoi je ne l'eusse jamais quitté. Je n'ai pas pu ignorer — tout Paris le savait — qu'il avait une liaison à la Comédie. J'ai même retrouvé la correspondance — charmante de tendresse et d'esprit, et passionnée, un peu trop, de sa... de son amie. Mais j'avais su la rupture. Lors de mes derniers séjours, pendant les deux semaines que j'ai passées avec lui au château de Tresserve avant la déclaration de guerre — quel bonheur suprême, ces quelques jours de notre intimité et, plus tard, ce mois de septembre avant son départ ! — je l'avais trouvé changé. Il ne m'a rien confié, mais j'avais deviné en lui une langueur, une mélancolie qui me causaient de l'inquiétude. Alors, comme j'avais remarqué, à ce dîner chez les Lavernay, que vous le regardiez avec amitié, je m'étais permis de faire ce rêve. Un amour jeune et frais comme le vôtre, — c'est un rêve, Huguette, et si j'ose vous en parler, c'est que tout est fini — l'aurait peut-être guéri, l'au-

rait peut-être empêché de reprendre du service. Tout de même il aurait dû être assez sage et raisonnable pour estimer son influence plus utile et précieuse dans le pays même qu'à l'armée. » Là, je ne partageais pas son avis. Il avait donné un grand exemple. Pourquoi le diminuer ou l'attribuer à quelque tristesse intime? Et puis Rose-Anne de Tercy a ajouté : « Plus tard, j'ai mieux compris mon père... »

Mme de La Recluse avait parlé si longtemps qu'elle s'en étonna elle-même. Le souffle lui manquait. J'eus peur de l'avoir fatiguée. Mais elle protesta. Elle avait soulevé avec un plaisir indicible ce poids du passé et me remercia chaleureusement de lui en avoir procuré l'occasion. Elle m'avait révélé des choses qu'elle n'avait jamais dites à personne. Comme la vie est singulière, qui nous arrache sur le tard des confidences oubliées ! Je me risquai encore à lui demander quelques détails sur Mme de Tercy :

— Elle est décédée subitement, me répondit-elle, d'une maladie de cœur. Elle avait à peine soixante ans. Son mari l'avait précédée. Il avait pris la fièvre dans la campagne romaine, en recherchant des médailles : c'était son agrément. Ils n'ont pas laissé d'héritier. Leur domaine est aujourd'hui coupé en morceaux.

Et revenue à son propre cas, elle soupira :

— Les races, les familles s'en vont. Et les châteaux tombent en ruines ou sont achetés par les marchands de biens.

Je pris congé à regret de l'aimable femme et

lui promis de revenir. Un instant j'avais pensé lui révéler ma découverte qui confirmait le sentiment de Rose-Anne de Tercy, la fille d'Hubert de Mièges. Ne lui devais-je pas cette confidence en échange de ce qu'elle m'avait appris sur l'auteur des lettres? Celui-ci, maintenant, m'apparaissait en chair et en os. Mais elle? Elle, la destinataire, l'inspiratrice de ce grand amour douloureux et inassouvi? Renoncerai-je à surprendre son secret, si haut qu'il convienne de la chercher dans l'entourage de l'Impératrice?

Lui-même s'est chargé de la peindre, rebelle au mensonge, joyeuse et saine dans la vie ordinaire, scrupuleuse et réservée néanmoins dans la passion, mystérieuse et mesurée dans cette passion même, mystérieuse de cœur comme de visage puisqu'elle garde encore l'anonymat, loyale, lumineuse, harmonieuse. Celle qui fut l'objet d'un tel culte ajoute à ses autres attraits celui de l'énigme. Certes, la plupart de ces femmes élégantes, trop élégantes, du Second Empire — et rarement tant de beautés furent rassemblées en gerbe autour d'une jeune souveraine — ne se montrèrent point rigoureuses et ne craignirent pas de s'assurer de leur charme par des conquêtes, et même par des conquêtes renouvelées. L'inconnue des cahiers semble, au contraire, avoir gardé, comme l'Impératrice elle-même, ce ton de frivolité dans la vertu qui a pu donner le change aux observateurs superficiels et aux méchantes gens, mais qui recouvre une âme profonde.

Pour bien lire ces feuillets, il faut se reporter aux années qui précédèrent les désastres de 1870. Années d'insouciance et de plaisir, comparables pour la douceur de vivre à celles qui précédèrent la grande Révolution. Jamais le monde n'avait été plus éclatant, des grands bals officiels des Tuileries et des lundis de l'Impératrice aux fêtes plus intimes de Saint-Cloud et aux chasses et aux soirées de Compiègne, des réceptions du corps diplomatique, et spécialement du prince et de la princesse de Metternich à l'ambassade d'Autriche, au fameux bal des domestiques donné par la comtesse de Pourtalès dans son hôtel de la rue Tronchet, au fastueux gala offert à l'Hôtel de Ville par le baron Haussmann en l'honneur du prince Frédéric-Charles de passage à Paris en 1869 et aux redoutes d'Arsène Houssaye où les grandes dames, sous le masque et sans le masque, frayaient avec les actrices et même avec la galanterie.

« Les fêtes de la Cour, raconte Ferdinand Bac, les plus pittoresques et les plus animées, étaient les grands bals des Tuileries, suivis de soupers qui avaient lieu dans les salles les plus spacieuses du palais. Si, à Saint-Cloud, la Cour pouvait donner quinze cents couverts, à Paris elle en augmentait encore le nombre. Certains jours les salles recevaient un décor spécial, des toiles de fond représentant des vues de parcs d'automne ou crépusculaires ou de clair de lune, avec, au milieu, des perspectives de majestueux jets d'eau. Des galeries du premier étage, dans les entre-colonnes, descendaient des draperies de soie pourpre, rose

ou jaune d'or, jetées sur les balustrades... Les lustres de cristal, suspendus aux cintres, portaient des milliers de bougies en cire. Sur le grouillement des invités ils répandaient une lumière à la fois douce et brillante. La crudité, parfois outrée, des uniformes, mêlée aux robes de bal, se trouvait ainsi apaisée, comme une mâle fureur par une main de velours... Toute cette humanité scintillante semblait se mouvoir sous ce beau vernis doré qui prête aux tableaux de maîtres le lointain de l'apothéose. Elle était faite de mille poussières d'or et d'argent. Sur ce faste des atours, elles flottaient, s'élevant des gazes, des nuages de mousseline et de toutes ces cloches vaporeuses qui ne partaient jamais pour Rome. Toute l'année elles servaient pour des dévotions laïques... »

La musique d'Offenbach menait la danse. Le théâtre des Italiens, à la salle Ventadour, faisait salle comble pour les roulades de l'Alboni ou de la Patti. L'Opéra de la rue Le Peletier s'ouvrait au *Faust* de Gounod, tandis que les Bouffes donnaient le *Petit Faust* avec Blanche d'Antigny. Theresa quittait le café-concert pour débuter au Châtelet dans *la Chatte blanche*. Édouard Pailleron et Victorien Sardou se disputaient les faveurs du public avec *les Faux ménages* et *Patrie*. Plus éprises de sport, le cheval et la danse, que de littérature, les belles dames consentaient à peine à couper les pages du dernier Octave Feuillet et laissaient tomber *Madame Gervaisais*, le nouveau roman des frères de Goncourt qu'une jeunesse effrontée voulait mettre à la mode. A défaut de Winterhalter

devenu trop important, elles sollicitaient Édouard Dubufe de les peindre, mais s'étonnaient de se découvrir sur la toile un air de niaiserie — le même pour toutes — qu'elles ne pouvaient s'attribuer. Cabanel, avec l'allongement des lignes et la neige des chairs, soustrayait à son rival d'heureuses commandes. Mais pourquoi a-t-il manqué un Véronèse ou un Watteau à ces fêtes galantes?

N'avait-il pas suffi, il y a quelques années, pour rappeler le Second Empire sous sa forme la plus charmante, la plus élégante et la plus frivole, à l'hôtel Sagan, rue Saint-Dominique, au bord d'un jardin silencieux, de quelques toiles de Winterhalter? Non que la peinture fût bien remarquable. Elle est bien conventionnelle, bien polie, bien glacée, et c'était le temps où Delacroix donnait ses chefs-d'œuvre! Mais telle quelle, comme elle est évocatrice! Le doit-elle à la délicatesse des modèles, à l'agrément et à la pureté du dessin? Dans tous les cas elle a ce privilège, qui n'est pas méprisable, de rendre sensible avec quelques visages toute une époque. Mais quels jolis visages romanesques, celui de la duchesse de Morny, née princesse Sophie Troubetzkoï, celui de la comtesse Edmond de Pourtalès aux yeux clairs, celui, plus encore, le plus précieux à mon goût, de Mlle Furtado-Heine à dix-neuf ans, la future princesse d'Essling! Que ces bouches ont de grâce, ces yeux de mélancolie et de goût du plaisir ensemble, et que cette mode des épaules tombantes était donc chargée de volupté! Mais peut-être une part de leur attrait leur vient-elle du passé et de la menace

du malheur. On imagine, comme pour le temps de Marie-Antoinette, une fête à Versailles ou à Saint-Cloud, avec la menace de la Révolution. On tremble pour ces trop exquises créatures que l'on sent si fragiles. Il y a, dans la sympathie que nous leur distribuons, un peu de la peur qu'on éprouve devant des bibelots exposés à de trop rudes chocs.

Mais, au moment où s'ouvrent ces confidences découvertes dans un tiroir secret, de quoi se serait-on inquiété? Le plébiscite semblait avoir consolidé l'Empire. Le ministère Ollivier, au début de l'année 1870, n'avait-il pas proposé à l'Europe un projet de désarmement? Déjà, en 1863, Napoléon III avait convié les puissances à échanger des promesses de paix. Après la Conférence de Londres, en 1867, il avait repris avec son ingénue ténacité le même rêve pacifiste. A Londres, lord Clarendon, qui avait la direction du *Foreign office*, s'était prêté à ces suggestions. Il avait même chargé l'ambassadeur de la reine Victoria à Berlin d'aborder ce sujet dans ses conversations avec le roi Guillaume. Lord Loften en fit part au souverain qui éluda avec soin toute réponse. Malgré ce précédent, le cabinet Ollivier voulut revenir à la charge. Lord Clarendon à nouveau consentit à jouer le rôle de négociateur à la Cour de Prusse. Et ce fut encore l'ambassadeur anglais qui entama les négociations à Berlin. Cette fois il s'adressa à Bismarck et Bismarck lui répondit : « L'Allemagne est à la différence des autres États (?) entourée de tous côtés par de puissants voisins et se trouve privée de frontières naturelles : en cette condition

désavantageuse elle a le devoir de ne pas diminuer le capital de sécurité qu'elle doit à ses armes. »

De quoi se serait inquiétée cette société de tant de grâce et d'agrément? L'horizon de l'Europe était au beau fixe.

Voici donc, après ce trop long préambule — mais ne fallait-il pas exposer le résultat actuel de mes recherches que je reprendrai tôt ou tard? — les quatre cahiers aux dates dangereuses — juin, juillet, août, septembre 1870 — de ce journal épistolaire sans adresse dont le sort fut de n'être pas lu par celle à qui on le destinait. Le premier n'est rempli que par l'absence. Les autres sont mêlés aux événements de l'histoire. Ils se précipitent dans cette tragédie. Ils lui empruntent son mouvement pathétique avant de s'y perdre. Tous, ils rendent un son unique, pauvres feuillets pareils à ces feuilles mortes amassées dans les chemins sous bois, qui font à chaque pas entendre la plainte déchirante de l'automne...

LIVRE II

MANUSCRIT D'HUBERT DE MIÈGES

JUIN 1870

Quand nous nous sommes séparés, mon amour, mon tendre amour, mon dernier amour, vous m'avez arraché la promesse de ne pas vous écrire. Cette promesse, je la tiendrai pour vous. Je ne puis la tenir pour moi. J'ai besoin de vous écrire. Ainsi vous écrirai-je des lettres que vous ne connaîtrez pas, que vous ne lirez pas, à moins que je ne vous les porte moi-même un jour, l'hiver prochain, quand, tous deux, nous serons de retour à Paris si, moins craintive ou plus confiante en moi, vous m'autorisez à vous revoir. Alors nous les lirions ensemble, avant de les détruire pour satisfaire aux conseils de votre prudence. Que cette prudence, toujours inquiète, se rassure : je vous laisserai le voile sous lequel vous désirez de cacher votre cher visage. Je ne dirai, sur ce papier, ni votre nom, ni la couleur de vos cheveux, ni celle de vos yeux adorés dont la profondeur croît avec mes regards. Je ne dirai même pas que vous êtes belle. Vous demeurerez inconnue. Et je sais une cachette où chaque soir je déposerai ces billets sans adresse...

« Vous ne pourriez m'écrire, m'aviez-vous déjà précisé auparavant, que des lettres d'amitié

presque banales. Je leur préfère le silence. Encore mon mari qui est si jaloux en prendrait-il ombrage. Et puis, ce serait mentir. — Mais vous, ai-je objecté, ne pourriez-vous m'écrire, vous, des lettres d'amour? Je suis libre. — Non, m'avez-vous alors répondu. Cela est trop dangereux. Je suis devenue si nécessaire aux miens que j'ai cessé d'être à moi. Et puis, je ne saurais pas. — Vous ne sauriez pas? — Je n'ai jamais écrit de lettres d'amour... » Et vous avez souri, adorablement. Quand vous êtes là, je vous donne toujours raison. En votre absence, il m'arrive de vous donner tort. Mais n'êtes-vous pas la reine dont je dois accepter les vœux comme des oracles, et les désirs comme des ordres.

C'est pourtant un ordre cruel. Les jours passent, et je ne sais plus rien de vous depuis que je vous ai quittée. Je ne sais même pas où vous êtes en ce moment. Je ne puis déterminer exactement les lieux où ma pensée vous doit retrouver. Êtes-vous encore à Paris avec la Cour? Avez-vous entrepris ce voyage de Londres où vous deviez chercher, pour votre fille aînée, un couvent où elle apprendrait l'anglais, la saison prochaine, mais elle est si petite que vous ne vous déciderez pas à vous séparer d'elle. Êtes-vous sur vos terres sans votre mari? J'oublie que mes questions demeureront sans réponse. Je ne sais plus rien de vous, et je m'aperçois avec douleur que je n'ai rien de vous, sauf des billets d'invitation : pas une image, et pas même un de ces souvenirs que, jeune homme, on ose réclamer pour les mettre dans un coffret, un de vos gants de cheval, un de vos gants de

soirée, un mouchoir, un de ces accessoires de cotillon que distribuait le marquis de Caux, une fleur, un rien qui vous ait appartenu, qui vous ait touchée. Je ne suis plus à l'âge où l'on mendie ces babioles et je comprends mieux maintenant toute leur importance. Vous souriez et je vois si bien votre sourire. « Notre amour, me répondez-vous, car j'entends votre voix et mon oreille a gardé toutes ses inflexions, notre amour est bien au-dessus de tout cela. Notre amour est si beau qu'il se suffit à lui-même et n'a besoin d'aucun secours... » En êtes-vous bien sûre? Votre prénom même doit rester secret, et vous n'êtes plus ici que mon amour, mon tendre amour, mon dernier amour. En êtes-vous si sûre, et ne pensez-vous pas que les signes sensibles nous soient nécessaires? Le moindre, ce soir, me serait si doux...

***

Sans doute le souvenir m'apporte-t-il ses consolations, sa langueur ensemble et son réconfort. Je n'ai oublié aucune de vos paroles. Je me rappelle avec exactitude toutes nos causeries, tous nos longs entretiens, tous les propos que nous avons échangés depuis tant d'années, mais surtout les deux dernières. J'en retrouve fidèlement les décors : votre salon ou le mien, Saint-Cloud, Fontainebleau ou Compiègne, le bois de Boulogne et ce coin perdu, proche la Closerie des Lilas, que nous avons découvert, où personne ne peut soupçonner notre présence, où nous ne rencontrons personne, sauf

des couples qui cherchent, comme nous, l'oubli et qui, n'étant pas du même monde, ne peuvent nous reconnaître. Vous n'avez pas voulu que j'en aménage un autre. Vous n'avez pas voulu donner un foyer à notre pauvre amour nomade. Et cependant vous m'avez dit : « Quoi qu'il arrive, ne doutez jamais de moi. Je vous le défends. » C'était presque solennel dans votre bouche, cette déclaration. En ce temps-là, cette bouche me semblait inaccessible. Pourtant vous me l'avez donnée la première, comme un cadeau royal, si fugitif, en m'ordonnant de fermer les yeux. Et puis, vous ne me l'avez plus refusée.

Plus tard, le mois dernier, vous m'avez fait cette déclaration contradictoire : « Je vous aimerai toujours et je ne serai jamais à vous... » Il me semble qu'on décrit ainsi l'enfer et le paradis. *Toujours, jamais*. Souffrir toujours ; guérir, jamais. J'accepte de ne pas guérir de vous. Mais je déteste la souffrance. Alors, comme je protestais, vous avez atténué, un peu, votre rigueur, avec un de ces délicieux sourires qui creusent des fossettes sur vos joues : « Jamais n'est peut-être pas absolument sûr dans la bouche d'une femme. — Et toujours? — Toujours, oui, dans la mienne. »

Je pense à ce *toujours* quand je suis triste d'être sans nouvelles.

***

Vous ne connaissez pas mon pays. L'Empereur et l'Impératrice, pourtant, l'ont mis à la mode après cette annexion de la Savoie à la France

que j'ai peut-être contribué à faciliter quand j'appartenais au Parlement de Turin, qu'un instinct secret m'avertissait de souhaiter puisque je lui dois mon installation à Paris et votre rencontre. Cette rencontre, vous le voyez, était préparée de très loin, et par des événements historiques. Il ne fallait pas moins qu'une guerre et le détachement d'un territoire pour l'avènement d'une si grande passion. Ne croyez pas que je plaisante. Il n'est rien au monde, pour moi, de plus important que tout ce qui touche à mon amour pour vous.

Déjà la Reine Hortense et l'Impératrice Joséphine étaient venues à Aix. Marie-Louise aussi, qui y rencontra le fâcheux M. de Neipperg. Et n'oublions pas Lamartine. Il aurait composé *le Lac* sur mes terres, sous un châtaignier qui m'appartient. Je suis flatté de cette légende qui peut être vraie, après tout. Mais ce ne sont pas toutes ces ombres illustres que j'aperçois le matin ou le soir quand je me promène. Le poème adressé par Lamartine à Elvire ne tourmente pas ma mémoire. Chose curieuse, sous le fameux châtaignier, c'est un autre poème de lui qui me hante, celui qu'il composa à Beyrouth sur la mort de sa fille Julia — à qui, d'accord avec sa femme, il avait donné le nom de sa maîtresse — à cause d'un vers que je vous applique :

Mon matin, mon soir et ma nuit.

Mon matin, mon soir et ma nuit : c'est ainsi que je vous nomme tout bas. Vous acceptez le matin et le soir, mais vous refusez la nuit. Pourtant vous

m'avez permis, dans notre cachette de la Closerie des Lilas, de rêver tout haut devant vous et vous m'avez écouté sans m'interrompre, comme si vous faisiez le même rêve ou comme si vous lui donniez tout votre agrément.

...Vous aviez pu gagner un jour de liberté, parce qu'il nous fallait bien tout un jour, à défaut de la vie entière, pour la tendre volupté de notre bonheur trop fragile. Vous me rejoigniez dans une ville lointaine, ou plutôt rapprochée, mais, comme nous y étions inconnus, elle pouvait passer pour le bout du monde. Le bout du monde où nous pouvions oublier le monde, n'être plus qu'à nous, être nous. Nous dînions ensemble dans un jardin. L'air était doux et parfumé d'une odeur de roses. Nous n'avions qu'une assiette et qu'un verre. Je vous regardais manger, parler, rire. Je vous regardais respirer. Je vous regardais vivre. C'est un spectacle émouvant, la vie familière de la femme qu'on aime avant l'heure où elle s'est promise, où elle se donnera. Vous souriez quand je vous appelle : mon dernier amour. Ne souriez pas : le dernier amour, quand on en prend conscience, est bien plus complet et plus rayonnant que le premier. Un homme qui a vécu et chez qui la jeunesse a persisté apporte en hommage tout le passé qui a servi à le former et l'enrichir, et même toutes les amours mortes qui l'ont affiné par l'exercice de la joie et de la douleur. Il connaît la valeur exacte des sentiments, des mots, des caresses. Il n'est point dupe de ses illusions ou de sa vanité. Il voit clair jusque dans le tourment qui l'agite et sa

passion lucide ne risque plus de s'égarer. L'adolescent ne choisit pas. Il poursuit le premier objet qui se présente et confond l'amour avec le désir. Il n'offre qu'un bouquet de fleurs sauvages. Tandis que mes fleurs, à moi, ont été obtenues, à force de sélection, par l'art savant de ce jardinier qui s'appelle la vie. Je vous offre mon dernier amour.

« — Oh ! le dernier ! avez-vous souri quand je vous parlais de la sorte. Sait-on jamais? — C'est la troisième fois, ai-je repris, que je dis *toujours* à une femme. — Vous voyez bien ! — Attendez. La première, j'avais dix-huit ans. Ce mot dans ma bouche ne signifiait qu'un grand élan vers la possession. Il ne comptait pas : rayons-le. La seconde, ce fut à ma chère femme que j'ai perdue. J'ai tenu parole : ma tendresse ne lui a jamais manqué. Elle ne lui aurait jamais manqué. — Même si vous l'aviez trahie? — Même si je l'avais trahie. Parce que j'aurais toujours subordonné mes liaisons, mes caprices, mes amours à cette tendresse et les aurais impitoyablement brisés au besoin pour la garder, même au risque de briser mon propre cœur. — Je vous approuve de parler ainsi, avez-vous ajouté... »

Et j'ai compris mon imprudence et le retour que vous faisiez sur vous-même. Seulement vous, vous n'avez pas trahi. Et pourtant vous m'aimez. Avec un peu plus de mélancolie à cause de cette réflexion, j'ai achevé : — « Vous, c'est pour le reste de ma vie que je vous aime, soit qu'une menace que je ne distingue pas encore pèse sur cette vie déjà longue, soit qu'elle se prolonge

pour mieux sentir toute la force du sentiment qui nous lie. Je vous aime esprit, cœur et corps. Je n'ai jamais pensé donner pour rivales à ma chère morte l'une ou l'autre de mes maîtresses. Elles étaient d'un autre ordre, sur un autre plan. Vous, libre, je vous épouserais, ou plutôt je vous l'offrirais. Et même j'ai pensé vous enlever pour que vous fussiez libre, et toute à moi. — Quel scandale ! avez-vous essayé de sourire quand je vous ai soumis, en riant moi aussi, ce beau projet. Et quel bruit dans le monde ! » — Toujours ce monde, à quoi vous tenez comme à votre mari, comme à vos filles, et qui est mon troisième rival heureux. Mais je sais bien que c'est impossible.

Tandis que mon rêve ne l'est pas. Je n'ai pas achevé l'évocation, devant vous, de ce soir nuptial. Après le dîner, nous demeurions ensemble, assis côte à côte, sur un banc dans ce jardin où montait l'odeur des roses. L'ombre nous enveloppait, et notre tendresse mieux encore. Vous étiez appuyée à moi, votre joue contre ma joue, comme vous me l'avez permis quelquefois. Nous ne disions plus rien. Vous ne consentiez plus à bouger quand je cherchais à vous emmener. Nous n'étions pas au comble du bonheur, mais dans cet alanguissement de l'attente qui le précède comme l'aube le grand jour et qui participe déjà de sa lumière sans la violence de son éclat. « — Ah ! vous ai-je enfin priée, que plus rien ne nous sépare, mon amour ! » Et puis, rien ne nous a plus séparés. Pas même le sommeil où nous sommes tombés

comme en extase. Le grand frisson de la vie a passé en nous... Mon amour, vous avez pu entendre cela, et le vivre en rêve. Pourquoi avez-vous peur de la réalité? Personne ne vous connaît mieux que moi, et vous demeurez pour moi une énigme. Le seriez-vous pour vous-même?

Un de ces prochains soirs, je vous chercherai, je vous poursuivrai, je vous trouverai en remontant jusqu'à l'origine de notre passion. Adieu, mon matin, mon soir et ma nuit...

***

Votre visage au réveil, je ne l'ai pas oublié dans ce rêve que j'ai fait devant vous, avec votre complicité, car votre silence était complice. Mes paroles entraient dans votre bouche, passaient par votre gorge qui se soulevait comme ce cou des colombes quand elles boivent, et descendaient en vous. J'en pouvais suivre le cours. Vous ne me regardiez pas, absorbée comme si vous étiez à l'Opéra et que vous écoutiez la musique de ce Charles Gounod qu'on vient de mettre à la mode avec son *Faust*. Était-ce pudeur ou plaisir?

C'est le moment dangereux et décisif, ce premier réveil de la femme adorée. Elle va se retrouver dans sa vie nouvelle, en prendre conscience, l'accepter avec joie, ou avec indifférence, ou avec un retour sur le passé. Pour vous, le problème se compliquait de tous les regrets possibles, de tous les remords. Le cher visage, au réveil, peut encore accuser la lassitude. Détendu, il peut paraître

moins beau, moins vivant. Sans expression, sans teint, immobile, il perd de son charme, de sa fraîcheur, de sa grâce. Penché sur vous, j'ai assisté à votre réveil. Vos yeux se sont ouverts, j'ai revu le regard où j'aime tant me perdre, vos joues se sont colorées et vous m'avez souri. Votre visage avait quinze ans. Comment une femme peut-elle redevenir ainsi jeune fille? Notre amour vous rajeunissait. A force de tendresse, de délicatesse et d'ardente douceur, je vous avais restitué et repris tour à tour votre virginité. Mais ai-je rêvé tout cela? Vous qui l'avez entendu, qui avez pu l'entendre, vous contenterez-vous toujours des rêves?...

***

Vous ne connaissez pas mon pays et je ne connais pas le vôtre. Pourtant vous devez commencer à connaître le mien : si souvent je vous ai emmenée dans mes promenades. Vous êtes sans cesse avec moi.

Après notre séparation que vous exigiez, je suis revenu sur mes terres, comme une bête blessée qui regagne son gîte pour s'y guérir ou mourir. On n'est bien que là pour cacher ses blessures. A mon premier chagrin, je m'étais couché dans cette herbe, j'y avais enfoui mon visage et j'avais pleuré. La terre, ma terre m'avait été douce. Je ne fais plus de ces gestes romantiques. J'ai retrouvé mes sentiers, mes arbres, mon horizon. Ce sont de vieux amis liés à ma première enfance. Ils ont contribué à me former. Je leur dois peut-être cette humeur

sauvage que vous me voyez prendre parfois dans le monde, et cette sensibilité que l'âge n'a pas desséchée. Plus sensible que les autres hommes, oui, je crois bien que je le suis, mon amour : même physiquement. Je frissonne au concert pour quelques accords heureux ou pour une jeune voix fraîche comme une source, devant un beau tableau, un coin de nature. Votre cher visage m'émeut tant que mes yeux se mouillent parfois en le regardant. Mais personne ne le voit, vous peut-être : ce sont des larmes qui se résorbent d'elles-mêmes. Plus sensible, mais cela qui serait trop féminin en moi est corrigé par un plus grand courage. Vous savez bien qu'avec vous qui êtes ma lumière je ne cherche pas à tricher. Vous savez que cela est vrai. Eh bien ! mes vieux amis retrouvés, les arbres, les chemins, l'horizon, ne m'ont pas consolé de votre absence. Les premiers jours, ma solitude m'a paru intolérable. Alors je vous ai appelée et vous êtes venue.

Comment pouvez-vous ainsi vous dédoubler? Car vous devez bien être là-bas, je ne sais plus où, à Paris ou ailleurs, avec votre mari et vos enfants, avec le monde, et pourtant vous êtes ici toute seule avec moi. Je ne me promène plus sans vous. Nous respirons ensemble l'odeur des foins coupés qui nous remplit les narines délicieusement. Nous causons avec les faneurs qui, du mouvement demi-circulaire de leurs faulx, tranchent les hautes herbes tremblantes dans la mort, avec les faneuses dont les râteaux les rassemblent. Nous constatons la maturité prochaine des épis — celle des blés et celle des avoines qui passent du vert tendre au

jaune pâle et dont les tiges flexibles se plient aux moindres souffles du vent. La vigne nous montre ses promesses : déjà les grappes des raisins grossissent sous les larges feuilles. Les prunes mûrissent dans le verger. Bientôt je vous offrirai la première où vous mordrez, mais je dévorerai votre morsure. Nous sommes tous deux fils de la terre. Vous avez comme moi passé votre enfance dans les champs. Je n'ai rien à vous enseigner, et pas même les essences des arbres dans les allées ou dans les bois où nous passons. Vous savez les diviser en essences d'ombre et en essences de lumière. Un jour, à Compiègne, comme nous avions réussi à nous isoler à la chasse, nous avons ralenti le pas de nos chevaux et nous avons parlé de nos amis les arbres. « — Nous sommes, nous aussi, vous ai-je dit, des essences de lumière. Nous avons traversé la voûte de la forêt pour monter vers le soleil. En bas, il y a des petitesses, des bassesses, des lâchetés. Nous ne pouvons plus les voir... » Mais vous avez compris ma réflexion autrement que je n'eusse voulu : « — Oui, avez-vous répondu, pas d'ombre entre nous, sur nous, en nous, rien que la lumière... » Je me suis repenti d'avoir parlé. Vous ne vouliez pas d'ombre sur votre vie, et qu'elle fût toute clarté. Cette clarté, mon amour, si grand, ne peut pas vous la donner, et vous savez que j'en suis désespéré...

Cependant nous rentrons ensemble. Après le dîner, nous restons encore, longtemps, sur la terrasse. Ces nuits de juin sont d'une beauté surnaturelle. Elles sont perfides, néanmoins, à cause de leur fraîcheur. Mais je vous mets sur les épaules

cette cape qui vous est réservée depuis que je vous en ai recouverte dans l'île du bois de Boulogne, un soir que vous aviez froid. Vous perdez ainsi votre forme et prenez l'air d'un jeune garçon. Mais votre visage se profile en clarté dans l'ombre. En clarté, mon amour, comme vous le souhaitez. Devant nous, la Dent du Chat pointe au-dessus de la chaîne monotone de l'Épine. Le lac pensif garde sous les étoiles une lueur d'argent. Les feux d'Aix ne peuvent se voir, mais ils se devinent. La courbe de la colline les dissimule. Un chien aboie dans une ferme éloignée. Puis il se tait. C'est le silence, le paisible silence des campagnes dans la nuit. Mais où donc êtes-vous, mon amour? J'ai cherché votre main, afin que nos doigts, rien qu'en s'effleurant, ajoutent encore à cette paix, à cet accord de la terre et du ciel. Où donc êtes-vous? Il n'y a personne. Je vous croyais auprès de moi, et vous êtes absente. Comme il fait sombre tout à coup, et quel froid ! O mon cœur, c'est la solitude. Mais elle reviendra. Il n'est pas possible qu'elle ne revienne pas...

***

Vous êtes revenue. Garderai-je longtemps le pouvoir de vous rappeler? Je ne vis plus que dans l'espoir de cette hallucination.

***

Non seulement je vous aime, mais j'aime encore l'amour que j'ai pour vous. Ne croyez pas que ce

soit fréquent. Nos amours nous sont la plupart du temps imposées par le concours des circonstances, par le hasard, par le désir. Nous ne savons pas leur résister, tant nous sommes faibles ou peu clairvoyants. Nous les choisissons si peu, ou si mal. Je les ai, presque chaque fois, reçues en coup de vent, et même j'avais conclu de cette rapidité à la rencontre de deux êtres complémentaires qui se reconnaissaient. Deux êtres complémentaires, c'est bien l'amour en effet, mais on ne le sait pas si vite. Que de désillusions après ces rencontres ! Et voici que je me suis au contraire longtemps débattu contre l'attrait que je ressentais pour vous. Un jour que vous ne viendrez pas, je tâcherai de voir plus profond en moi, en nous, dans nos cœurs. Aujourd'hui, je vous compare afin de vous exalter.

Pourquoi m'occupez-vous tant, du matin au soir, et du soir au matin? Je m'endors en pensant à vous et je me réveille avec vous. Que de nuits blanches passées ainsi ! Mes insomnies elles-mêmes me sont chères, et je les prolonge volontairement parce que vous les peuplez et que l'ombre et l'immobilité sont plus favorables aux apparitions. Je ne me souviens pas d'avoir aimé ainsi. Maintenant je me rends compte — sans aucune fatuité, mais parce que je ne le savais pas auparavant — que j'ai reçu plus d'amour que je n'en ai donné. J'y mettais quelque condescendance. Il me restait assez de vanité ou d'orgueil pour croire à ma supériorité et à mes faveurs. Les hommes y croient volontiers. Ils ont tant d'orgueil, et plus encore de vanité. Et les femmes sont si généreuses. Peut-

être en ai-je tourmenté sans l'avoir voulu. Nous ne les égalons presque jamais en amour. Vous, pourtant, je vous ai dépassée. Pour vous je n'ai plus ni vanité, ni orgueil. Je vous aime humblement et j'ose vous dire ce qui ne devrait jamais être dit par un homme à une femme. C'est peut-être là ce qui m'a donné la force d'accepter votre dur décret de séparation, ô mon inexorable reine !

Un jour que je vous faisais ces aveux, vous vous êtes presque fâchée et vous m'avez assuré que vous m'aimiez autant que je vous aime. J'ai souri sans vous croire. « — Eh bien, vous ai-je répliqué, moi qui vous estimais sans défaut, voici que je vous en découvre un qui est déplorable. — Lequel? avez-vous demandé non sans inquiétude. — La prétention. — Oh ! — Oui, vous osez prétendre que votre amour est égal au mien... » Vous avez ri franchement, vous aimez rire et vous riez si bien, vous êtes gaie et saine, faite pour la joie, toute clarté en effet. Mais, après avoir ri, vous avez pris un air grave pour me déclarer que, tout de même, c'était vrai. « — Et quoi donc? — Ce que j'ai prétendu... » Je n'ai plus rien dit. Après vous avoir quittée, j'entendais en moi cette musique : — *Elle m'aime autant que je l'aime...*

Le lendemain — pardonnez-moi ce petit détail, mais il n'est pas insignifiant — j'ai été pris d'une rage de dents. J'ai supporté la douleur rien qu'en me répétant cette phrase sans arrêt. Seulement, à mesure que je la répétais, le doute me reprenait et je la découvrais invraisemblable. Alors j'ai commencé de sentir mon mal.

***

Je vous sens moins près de moi aujourd'hui. Je n'arrive pas à vous voir nettement et je ne sais quelle robe vous avez mise. Il y a bien longtemps déjà, avant même notre amour, vous m'avez dit que vous choisissiez pour moi vos toilettes. Est-ce la fameuse robe en taffetas aubergine ou l'une de ces amples robes de mousseline qui laissent à découvert le cou, la gorge et la rondeur de l'épaule? Vous êtes toujours en blanc, même aujourd'hui que le ciel est nuageux. Vous êtes faite pour les beaux jours. Vous vous glissez dedans comme une barque sur l'eau. Mais ne savez-vous pas que vous avez le pouvoir de les créer pour moi, rien qu'en apparaissant? Venez donc mettre en fuite tous ces brouillards qui courent sur le lac et sur les montagnes, qui courent sur mes yeux et sur mon cœur.

Je vous cherche dans le passé. Il y a longtemps que je vous connais. Je voudrais qu'il y eût plus longtemps encore. Que de fois je vous ai interrogée sur la petite fille que vous avez été, et sur la jeune fille même! Quand vous naissiez, j'avais vingt ans ou presque. Votre enfance des champs ressemble à la mienne, mais votre naturel était plus heureux. Vous êtes faite pour le bonheur comme pour les beaux jours. Quand nous en sommes venus à votre mariage, sur lequel je n'osais plus vous interroger, vous ne m'avez pas laissé ignorer votre bonheur conjugal. J'ai tâché de prendre la chose en souriant :

— Croyez-vous qu'il soit plaisant, ai-je dit alors, d'aimer la femme de quelqu'un qu'on admire?

Vous n'avez pas répondu. Un long silence nous a séparés. Je devinais les reproches que vous vous adressiez pour être venue me rejoindre, mais peut-être n'avez-vous pas deviné mes scrupules, mes craintes, ma douleur. Dans mon lourd passé, je ne trouve en cherchant — et je n'aime plus rien y chercher — que deux de mes maîtresses mariées. Mais j'avais flirté avec elles, comme on dit maintenant, avant leur mariage. L'une d'elles avait voulu m'épouser. Elles avaient contracté des unions de convenance, elles étaient malheureuses. Elles cherchaient en moi un soutien. Vous, mon amour, je ne puis vous apporter le bonheur que vous aviez déjà. Au contraire, je risque de le briser. C'est un si grand souci pour moi. L'amour n'est pas le bonheur. Il est plus et moins à la fois. Il le dépasse par la flamme de vie qu'il allume en nous. Cette flamme éclaire des cimes et des abîmes que nous ignorions auparavant. Les plaines habituelles de la vie nous apparaissent monotones et mornes. Là-haut, seulement, on respire tout son saoul. Le vent qui souffle a passé sur les neiges. De là, on domine la vie, ou plutôt on la sent couler en soi comme l'eau de ces torrents glacés où le corps ne peut demeurer, mais d'où il sort vivifié et rajeuni. Seulement il faut longer des précipices et des crevasses et ne pas craindre le vertige. Il faut peiner et lutter, il faut beaucoup se tourmenter et beaucoup souffrir pour arracher au temps l'une ou l'autre de ces minutes sacrées. J'ai

craint tout à coup pour vous ces douleurs et ces tourments, ces luttes et ces peines et je me suis amèrement reproché mon amour.

— Écoutez, vous ai-je offert, comme vous continuiez de vous taire. Je ne veux pas faire ombre sur vos jours. Voulez-vous que je cesse de vous voir?

Je tremblais en attendant votre réponse.

— Il est trop tard, avez-vous répondu simplement. Et puis vous avez ajouté : — J'aime nos rencontres. Mais je veux que vous m'écoutiez.

— Je ferai ce que vous voudrez.

— Vous dites cela. Et chaque fois vous demandez davantage.

— Je ferai ce que vous voudrez, ai-je répété. Mais il ne m'est pas défendu d'orienter votre volonté.

Vous avez souri. Quand nos entretiens deviennent trop tendus, je tâche de les faire dévier vers le sourire. C'est une façon de vous désarmer, et c'est une façon qui vous plaît.

***

Où allons-nous, mon amour? Pourquoi nous dérober à ce que cet amour exige? Vivrons-nous toujours séparés et la mort passera-t-elle devant?

Nous ne sommes pas si coupables que vous le pensez quelquefois, quand votre bouche se retire de nos baisers trop prolongés, quand je sens que la peur de vous donner vous envahit tout entière et me décourage. Nous ne sommes pas si coupables, parce que notre amour n'a pas eu de commence-

ment. Et sans doute n'aura-t-il pas de fin puisque nous avons prononcé, puisque nous avons osé tous deux prononcer le mot : *toujours*. Il n'a pas eu de commencement et je vous défie de lui en trouver un. Il était depuis longtemps en nous quand nous nous en sommes aperçus. Peut-être vous êtes-vous aperçue la première de celui que vous inspiriez ; peut-être l'avez-vous goûté avant de le partager. Les femmes aiment à être aimées. C'est déjà un sentiment agréable qu'elles éprouvent, même si elles se croient assurées de n'y pas répondre. Elles savent ou elles devinent que ces hommages composent un lumineux halo autour de leur beauté, la maintiennent en état de jeunesse et de grâce. Et vous-même ne craigniez pas de vous assurer de votre pouvoir en vous efforçant de grossir la troupe de vos soupirants.

Je ne m'y étais pas engagé. Dans ce monde de la Cour où vous évoluez avec tant d'art, il n'est guère de femmes à qui l'on ne prête un amant. Honnêtes sont celles qui s'arrêtent à ce chiffre. C'est le chiffre auquel on s'arrêtait pour vous. Un homme célèbre, presque autant que votre mari, aurait fait votre conquête. Je le croyais, comme tout le monde. Je vous calomniais, comme tout le monde. Avec quelle facilité court la calomnie ! Personne ne songe à l'arrêter. Chacun l'accueille comme une revanche — la revanche de l'envie et de tous les désirs avortés. Ah ! comme je me suis détesté d'avoir cru ces mauvais propos qui vous atteignaient ! Je m'en suis accusé un jour devant vous. Mais vous avez pris la chose en riant :

— Vous l'avez cru et vous me connaissez. Cet homme est un vieil ami. Si vous avez bien regardé son visage, comment avez-vous pu croire?...

Et vous avez ri comme une folle. Votre rire fuse comme un jet d'eau au soleil. Tout le jardin en est illuminé d'une poussière dorée. J'aime tant votre rire. Mes yeux s'embuent quand la vérité ou la beauté me pénètrent. Vous, c'est votre rire qui vous révèle toute.

Cela n'avait donc pas très bien commencé entre nous, puisque je vous diminuais, mais déjà nous nous plaisions ensemble. Nous nous sommes toujours plu ensemble. Votre rencontre m'a toujours été agréable. Quand je savais que la... (j'allais prononcer votre titre avant votre nom) était d'un dîner ou d'une soirée où j'étais prié, j'en éprouvais quelque satisfaction. Oh ! la satisfaction de retrouver une jolie personne, gaie et spirituelle, gourmande par-dessus le marché, avec qui la conversation ne chôme pas, tandis qu'elle languit souvent avec ces pimbêches de la Cour. M. Octave Feuillet, mon conseiller dramatique, vous déclarait charmante et vous trouviez grâce devant M. Prosper Mérimée qui ne passe pas pour l'indulgence même. Ajouterai-je que vous étiez fort coquette. Votre jaloux de mari était-il rassuré par cette coquetterie qui s'exerçait à la ronde, des lundis de l'Impératrice à ce nouveau Skating-Club du Bois où vous patinez à merveille, si gracieuse avec votre manchon, bien que je préfère voir vos mains? Chacun pouvait en prendre sa part. J'en

prenais ma part volontiers, d'autant plus volontiers que je me savais préservé.

Je me savais préservé par une liaison où je m'étais jeté à corps perdu et qui durait depuis des années. Une liaison charmante que je n'amoindrirai pas dans cette confession. La chance de ma vie a été de me préserver des basses amours. J'ignore les mauvais lieux de Paris et d'ailleurs. Toujours quelque attrait de sentiment, quelque élément spirituel s'est mêlé pour moi aux choses de la chair, et c'est peut-être pourquoi j'ai toujours gardé pour la femme une sorte de respect attendri jusque dans le plaisir. C'est peut-être aussi pourquoi je la comprends mieux, ne l'ayant pas avilie ni dégradée, comme ont fait la plupart des hommes, mal aidés par les circonstances, ou trop brutaux pour les attendre, ou desservis par leur gaucherie, leur timidité, leur violence, leur maladresse et toutes ces horreurs masculines qui doivent accabler les pauvres femmes et qui expliquent leurs révoltes ou leurs vengeances. Une seule m'a tourmenté, assez lâchement : plus tard, elle a voulu m'en demander pardon quand je l'avais oubliée déjà, et cet oubli lui fut plus cruel que ma rancune. O mon amour, que j'ai cherchée à travers tant de femmes, que j'ai trouvée enfin, non, vous n'avez pas été mal précédée. Ne soyez pas jalouse de celles qui vous ont précédée. Mais vous n'êtes pas assez jalouse.

Un jour que vous m'interrogiez sur ma conduite au moment de l'annexion de la Savoie à la France, comme vous compreniez, sans que je l'eusse voulu

souligner, que j'avais opté pour mes convictions, certes, mais contre tous mes intérêts au Parlement et à la Cour d'Italie, vous avez éprouvé le besoin de me dire si gentiment :

— Il y a de belles choses dans votre vie, et que j'aime.

Alors j'ai protesté :

— Oh ! il y en a d'autres aussi, moins belles.

Du moins n'y en a-t-il pas de basses, ni de méchantes. Je n'y ai pas de mérite. Les méchancetés et les bassesses se passent dans l'ombre de la forêt, et ne sommes-nous pas des essences de lumière?

***

J'en étais resté à cette liaison que vous n'avez connue que par moi. Elle était pourtant connue dans un monde que vous ne fréquentez guère, il est vrai, dans le monde du théâtre. Pourquoi vous en ai-je fait confidence? Je me demande si ce n'était pas déjà pour me défendre contre vous. Nous étions devenus peu à peu des amis, et même de très grands amis. Vous acceptiez de sortir avec moi pour ces thés de quatre heures que l'Impératrice a mis à la mode, ou de vous promener à pied avec moi aux Champs-Élysées le matin quand il n'y a personne. Nous y avons pourtant rencontré un jour le petit Prince avec son gouverneur, le général Frossard. Parfois nous poussions même nos promenades jusqu'à cette avenue de l'Impératrice qui va se perdre dans le bois de Boulogne, et jusqu'au lac où ce n'était pas l'heure des calèches.

Comme moi, vous aimez le grand air. Le matin les idées sont plus fraîches et les jambes plus légères. Vous marchez en vous balançant un peu. Vous n'avez plus de poids, et pourtant vous n'êtes pas maigre si vous êtes mince. Vous ressemblez à ces jours d'été qui sont tout épanouis comme de belles roses rouges, mais qui ont tant de lumière que les contours des objets se perdent, se fondent, deviennent aériens. Ainsi êtes-vous portée dans l'espace. Je vous vois si bien à mon côté, sur mon domaine de Tresserve, dans l'allée d'érables ou descendant la pelouse. Je m'arrête même pour vous voir marcher. Le lac du Bourget, la chaîne de l'Épine s'imprécisent, se volatilisent dans la chaleur de ce beau jour de juin. Vous êtes comme mêlée à ce paysage. Vous en êtes le centre humain. N'y a-t-il pas des rayons qui partent de vous?

C'est durant une de ces promenades aux Champs-Élysées le matin que je vous ai raconté ces amours. La Comédie-Française, sur l'intervention d'Octave Feuillet, avait consenti à jouer la charade que je m'étais amusé à composer pour le petit théâtre de Compiègne qui attendait avec impatience les *Commentaires de César*, la fameuse revue du marquis de Massa. Mais vous connaissez ce proverbe, *la Paille et la Poutre :* vous avez voulu que je vous y conduise et d'une baignoire vous avez assisté à sa représentation. Et même vous ne m'en avez pas fait compliment :

— Je vous préfère à votre œuvre, m'avez-vous déclaré.

Il y est pourtant question d'un bel amour in-

compris et déchiré. Mais nous avons tellement dépassé la région de ces belles amours.

Vous avez dit encore, me parlant de mon interprète :

— Je ne l'avais jamais regardée. Elle est bien jolie. Vous avez bon goût.

Décidément vous n'avez jamais été jalouse. Ou vous êtes trop assurée de votre pouvoir sur moi. Comme vous avez raison d'en triompher ! Moi, ce n'est jamais sans un tressaillement intérieur que je vois votre mari, que je lui serre la main, que je m'entretiens avec lui. Sa rencontre m'est toujours pénible. Personne ne peut s'en douter, et pas même vous. Par une contradiction singulière, j'aime sa conversation, son intelligence, son éloquence sans emphase, sa connaissance du monde politique, bien que je ne partage pas ce que vous me permettrez d'appeler ses illusions sur le régime impérial. Vous, surtout, vous avez bien choisi. Trop bien, et c'est mon tourment, et c'est là ce qui complique si étrangement nos rapports. Comment avez-vous pu voir ma maîtresse sans la moindre humeur jalouse, et même avec une sorte d'amitié, presque de gratitude?

A personne au monde, je crois, vous n'avez parlé aussi intimement qu'à moi-même. Je vous interroge et vous écoute, surtout depuis deux ou trois ans, et je n'arrive pas à vous déchiffrer. Je me demande parfois si je ne cherche pas trop profond, quand vous vous contentez de vous abandonner à la vie. Il n'y a qu'à l'amour que vous ne vous abandonnez pas. Ne vous êtes-vous pas un jour plainte

devant moi de cet accaparement de votre temps par mille obligations? A peine y pouviez-vous trouver les intervalles de nos rendez-vous. Chers rendez-vous que vous espaciez, me semblait-il, au lieu de les multiplier à mon gré, et quand je me révoltais :

— Mais j'ai un mari, protestiez-vous, des enfants, un lourd train de maison, les réceptions, la Cour. Et puis, je ne sais pourquoi, tout le monde force ma porte : on me réclame partout, on me confie tout...

Je sais pourquoi, mon amour : il vous suffit de paraître pour répandre la joie et la confiance. Et vous avez murmuré :

— Quand donc disposerai-je de quelques jours pour moi !

— Avec moi? ai-je imploré.

— Avec vous?...

Y avait-il un point d'interrogation dans votre réponse? Oui, sans doute. Je vous avais pris la main. Vous me l'avez laissée. Je vous ai embrassée. Vous n'avez pas résisté. Ces quelques jours, me les donnerez-vous?... un jour... Il n'en a plus été question. Chaque fois que j'y suis revenu, vous avez éludé avec des sourires, ou vous avez soupiré :

— Vous savez bien que c'est impossible.

— Impossible par les obstacles ou par vous-même?

— Les deux...

Ce qui est impossible, c'est de se détacher de vous. J'essaie de vous raconter notre merveilleuse

aventure et je ne puis y parvenir. Je vous reprochais donc votre absence de jalousie quand je n'avais pas encore rompu avec ma maîtresse. Jamais vous ne m'avez poussé à la rupture, jamais vous ne m'y avez engagé, et même vous manifestiez une sorte d'affection compatissante pour celle que j'allais vous immoler et dont vous ne sembliez pas vouloir l'immolation.

— Ne lui faites pas de mal, imploriez-vous pour elle.

Devais-je la garder, et vous aimer? C'était votre arrière-pensée. Vous me l'avez découverte un jour :

— Puisque je ne puis être à vous, je ne peux vous demander de n'être qu'à moi. Ah ! s'il en était autrement !...

Mais vous ne pouviez pas être à moi. Seulement je ne pouvais plus être à une autre. Dans les bras de l'autre, c'était à vous que je pensais. Comment prolonger une telle équivoque sans se rabaisser soi-même? J'ai considéré cette rupture inévitable comme un sacrifice que je vous faisais, et qui me donnerait des droits sur vous : quelle avarice et quelle misère ! Il n'est pas de sacrifice en amour, et pas de droits.

L'amour est d'habitude source de tourment intérieur. Or il ne semble pas vous troubler. Vous l'avez assimilé avec cette richesse de nature qui vous rend la vie si aisée. Il fait maintenant partie de votre organisme, comme l'air que vous respirez, comme la nourriture que vous prenez. Il ne vous cause que du plaisir et ne vous occasionne aucune gêne. Voilà pourquoi, sans doute, il n'exige pas

de vous davantage. Vous êtes contente d'aimer et d'être aimée, parce que cela s'ajoute à votre bonheur déjà grand. Mais s'il fallait vous cacher pour le réaliser, il ne serait plus cette sensation lumineuse et agréable. Vous ne voulez pas de ses ténèbres. Vous êtes trop claire pour y descendre. Ma douleur est de m'en rendre compte, parce que je n'ose plus vous y entraîner. Et cependant, comme les ténèbres s'illuminent quand l'amour y fait son entrée !...

***

Vous avez donc vu Mina Girard : Mina est un nom que je lui avais donné pour les petites mines qu'elle faisait dans ses rôles d'ingénue. L'affiche de la Comédie-Française porte : Mlle Eugénie Girard. Eugénie, comme l'Impératrice. Ugénie, comme prononce l'Empereur. Je n'ai jamais pu l'appeler Eugénie. Mina est, au contraire, gentil et pimpant. Elle est bien jolie, n'est-ce pas? Cependant je ne l'eusse point choisie. De toutes les femmes que j'ai aimées, vous êtes, je crois, la seule que les circonstances, ou le hasard, ou le désir ne m'aient pas imposée. Vous êtes venue à moi du fond de mes rêves d'enfance. Vous n'étiez pas née que je vous aimais déjà. Et voici que vous êtes mon dernier amour.

C'était à une répétition de mon proverbe que M. Got mettait en scène. M. Got est rigide mais équitable, sévère mais probe. Il avait relevé sans ménagement une intonation fausse de Mlle Girard. Celle-ci, un peu susceptible ou froissée de ce ton

désobligeant, se tourna vers l'auteur pour chercher un appui. Je ne pouvais que donner raison à Got, mais vous connaissez assez ma courtoisie envers les femmes pour imaginer les atténuations de mon blâme. Elle éclata en sanglots. Nous la consolâmes, avec Mlle Favart survenue. Et la répétition s'acheva. Comme je la rejoignais dans sa loge et la complimentais pour la rasséréner, elle me dit brusquement :

— Montrez-moi vos yeux.

— Pourquoi?

— Mlle Favart a raison.

— En quoi Mlle Favart a-t-elle raison?

— Elle vous appelle : l'homme aux jolis yeux. Ne le savez-vous pas?

Je suis bien fat — mais les hommes se font tant d'illusion sur eux-mêmes, — de vous raconter cet épisode qui, vous le verrez, a eu tant d'importance dans ma vie. Il en est un autre qui m'est bien plus cher. Un jour, dans notre Closerie des Lilas — j'appelle ainsi notre cher salon de thé inconnu — comme je vous reprochais un rendez-vous manqué la veille et comme vous m'en expliquiez la cause bien involontaire, en effet, vous aussi vous m'avez regardé au fond des yeux.

— Plaignez-vous, m'avez-vous dit. J'ai cherché hier toute la journée leur couleur.

— Et l'avez-vous trouvée?

— Pas encore. Ils changent. Ils sont pers : reflet d'enfer.

— Alors, vous ne les aimez pas.

— Si, tout de même.

Et vous les avez embrassés. Ils s'en souviennent. Ils croient le sentir encore...

Mlle Girard, sur cet examen, conclut :

— Pourquoi ne m'aimez-vous pas?

— Je vous aime beaucoup.

— Et moi...

Ah ! qu'elle jouait mieux au naturel son rôle d'ingénue, et sans une fausse intonation ! Elle me noua ses bras autour du cou et me demanda, tant elle était jeune et inexpérimentée :

— Pour toujours?

Elle rit aussitôt de sa question. Elle rit comme elle pleure : tout de suite. Mais j'avais déjà répondu :

— Non, pour trois jours.

Ce fut le tour des larmes. Ni elle ni moi n'avions raison : toujours et trois jours ont fait cinq ans. Ils dureraient encore sans vous. Qu'il faut prendre garde aux préliminaires ! On ne sait jamais où l'on va. Si l'on ne veut aller nulle part, il ne faut pas se mettre en route. Mais ceci n'est point pour nous, mon amour, car nous ignorons le départ. Il s'est fait tout seul, par miracle. Nous nous sommes trouvés au milieu du chemin sans savoir que nous étions partis ensemble.

Hors du théâtre, j'étais sa vie et crains de l'être encore. J'avais gardé la mienne, et mes relations, et mes travaux d'histoire et de politique qui, peu à peu, m'ont éloigné de l'Empire de votre mari, non du vôtre. Elle me reprochait mes amitiés dans le monde. Car elle était jalouse et violente, avec de charmants repentirs. Le temps et le succès

me feront oublier. Je garderai d'elle — et je sais que vous le voulez — le rare souvenir d'une passion que je suis fier d'avoir inspirée, que j'ai ressentie de toute ma chair envoûtée, de mon cœur aussi, non de mon esprit. Que j'ai mis d'années à m'apercevoir de cet isolement intellectuel ! Je le soupçonnais avant de vous aimer. Votre amour me l'a révélé.

J'ai là, dans un coffret, toutes ses lettres. Je ne puis me décider à les brûler. Il y en a beaucoup. Elle écrivait volontiers, et fort bien. Il y en a tant, et je n'en ai jamais reçu de vous. Il y en a tant, et j'en reçois encore, de ce tour d'Europe qu'elle accomplit après sa tournée en Égypte. Celles-ci ne sont plus que tendresse dans une séparation qu'elle ne se décide pas à accepter et dont je lui ai laissé ignorer la cause. Elle me croit revenu à des idées religieuses, à un but politique. Je lui épargne du moins la douleur qui lui viendrait d'une rivale heureuse. Je l'ai trop aimée et possédée pour ne pas panser la blessure que je lui ai faite. Cependant j'éviterai de la revoir, parce que l'emprise de la chair est redoutable quand elle n'est pas apaisée.

Une autre que vous serait bien imprudente de me laisser ainsi sans lettres et sans témoignages matériels quand j'en suis encore obsédé. J'ai fouillé tout à l'heure dans le coffret rempli et j'ai lu au hasard. J'ai regardé aussi d'innombrables portraits : il y en a dans tous ses rôles, il y en a même en costume de bain, pris à Biarritz où une comédienne du Théâtre-Français a l'obligation de se baigner puisque la Cour y va. Ainsi ai-je revécu des heures trop douces, refait, aux plus beaux lieux

de la terre où je l'avais emmenée, ces voyages où deux amants peuvent croire que le monde a été créé pour eux seuls. Spontanée et câline, bacchante et petite fille tour à tour, Mina est sortie du coffret, comme une princesse égyptienne, embaumée dans un cercueil de momie, secouerait ses bandelettes, se réveillerait et se mettrait à danser. Puisque vous m'abandonnez, pourquoi ne la rappellerais-je pas? Elle n'a pas dû me trahir encore, bien qu'elle soit libre et guettée. Elle reviendrait, je suis sûr qu'elle accourrait du bout du monde, sonnerait à ma porte, s'offrirait sur mon seuil en disant :

— Me voici.

Ah ! la tentation est trop forte ! Mon amour, je n'y puis résister. Mon amour... Voici que cette désignation, devenue la seule vôtre, a brisé mon élan. Que vous êtes donc puissante à distance, silencieuse et mystérieuse, sans un mot, sans une promesse ! Que vous avez raison de n'être pas jalouse ! Un serrement de mains — quand cette main est la vôtre, et vous souvenez-vous de ce retour, dans la forêt de Fontainebleau, où vos doigts se sont enlacés aux miens quand je n'attendais pas cette caresse et ne les ont quittés qu'à l'arrivée? — le serrement de la main aimée peut contenir plus de volupté que tous les plaisirs sans amour. Mais on ne se contente pas toujours du serrement de mains...

***

Ma passion pour Mina vous était connue par moi-même. Vous en avoir livré la confidence,

c'était déjà l'atteindre. Peu à peu m'apparaissaient mieux les divergences qui me séparaient de ma maîtresse. Le théâtre lui communiquait ces attitudes ou ces phrases conventionnelles qu'elle n'avait pas dans l'abandon des premiers jours, qu'elle perdait vite à la ville avec moi, mais qu'elle retrouvait inévitablement et qui ne bénéficiaient plus de mon indulgence. Si elle imitait drôlement les plus illustres d'entre les sociétaires de la Comédie-Française, M. Régnier, M. Leroux, M. Delaunay, ou Mme Guyon, Mme Nathalie et même la spirituelle Madeleine Brohant, elle prenait trop à cœur les disputes et les intrigues de la maison et les rivalités des débutantes qui l'inquiétaient pour elle-même, Mlle Reichenberg dans Agnès, ou Mlle Croizette dans Célimène. Le voltairianisme de M. Émile Augier qui s'intéressait à elle et la convoitait pour un rôle de sa mauvaise pièce, *Lions et Renards*, la conduisait, par une inconsciente influence, à sourire de mes opinions monarchistes et catholiques. Certes, j'ai bien oublié la religion de mes pères depuis la mort de ma femme et dans la liberté de mes mœurs. Pas assez pour la laisser attaquer. C'est à cause d'elle que je me suis brouillé, bien avant sa mort, avec l'un des hommes que j'ai le plus admirés, M. de Cavour, quand j'étais au Parlement de Turin. Que Mina fût une chère petite païenne, sculpturale et ardente, j'en prenais mon parti d'autant mieux que j'en profitais. Mais la faiblesse de mon cœur et de mes sens n'a jamais empiété sur mon cerveau. Nous eûmes des discussions théologiques à mourir de rire, en

des costumes qui n'y prêtaient guère — à mourir de rire, et qui nous révélaient cette solitude des êtres humains jusque dans le plaisir.

Cette solitude ne peut être la nôtre, mon amour. Nous avons causé de tout, et en toute franchise, depuis que nous nous sommes aimés d'amitié sans savoir qu'elle se muerait en amour. Notre amour est fait aussi de ces interminables causeries sans voiles. Nous ne nous sommes jamais heurtés. Nos esprits et nos cœurs se sont accordés. Nous savons qu'il en serait de même de nos corps. Pas plus que moi, vous n'en pouvez douter. Notre premier baiser nous l'a révélé. Je vous ai sentie tressaillir et je ne pouvais me détacher. Vous m'avez écarté pourtant. Vous avez toujours gardé la force de m'écarter, comme aussi de regarder l'heure afin de ne pas dépasser le délai que vous vous étiez fixé. Et puis, n'avons-nous pas vécu ensemble cette nuit de rêve que vous m'avez laissé raconter, que vous avez écoutée comme si vous y preniez part? Nous ne pouvons pas nous méprendre sur notre désir de nous confondre. Nous ne pouvons garder aucune incertitude sur la félicité qui nous attendrait. Et cependant, vous vous refusez encore, mon amour. Ah ! je sais bien, et vous le dirai un jour, pourquoi vous vous refusez. Et même, dans ce refus, ma raison, mes croyances, mon esprit sont avec vous ; non mon désir, ni mon cœur.

***

Comme je vous raconte mal notre amour ! Je m'égare dans mes réflexions au lieu de suivre un

ordre logique. Mais pourquoi entreprendre de vous le raconter? Ah! oui, c'était pour voir plus clair en nous. En vous plutôt, car la passion, chez moi, a tout envahi. Oui, toutes mes pensées : je n'ouvre plus un journal, je ne sais plus rien de ce qui se passe à Paris ni ailleurs. Je vis avec vous. Ma chère hallucination continue.

Nous n'avons pu sortir hier, n'est-ce pas, à cause de la pluie. Ou plutôt je suis sorti seul. Avec un vieux chapeau de feutre, et cette cape qui me tient si chaud depuis qu'elle a recouvert vos épaules, je ne crains pas le mauvais temps. Mes gros souliers et mes guêtres s'accommodent de la boue des chemins. Mes chiens, trop enfermés, bondissent de plaisir et achèvent de m'éclabousser. Je goûte ces promenades solitaires dans la campagne lavée et limitée. Il n'y a plus ni lac, ni montagnes. Mais les gros châtaigniers se mettent en boule pour résister aux averses, les peupliers se projettent en l'air pour atteindre enfin un ciel bas, les chênes se redressent d'un air de bravade et leurs feuilles se défrisent pour laisser tomber les gouttes. Ces gouttes se changeront en diamants au premier rayon de soleil. Si je rentrais pourtant? Quatre heures : c'est l'heure du thé. Sans doute l'avez-vous préparé en m'attendant. C'est toujours vous qui le versez dans ma tasse, et il me semble que son arome sort de vos mains — de vos mains si fines, si blanches et qui ont une odeur de fleurs. J'ouvrirai la porte et vous direz gaiement : — Ah! vous voilà enfin!... J'ai ouvert la porte : il n'y avait personne. Pourquoi

êtes-vous partie, mon amour? Vous aurais-je fâchée?...

***

Donc, à mesure que notre amitié croissait, je me détachais peu à peu de Mina. Mais j'ai brisé notre amitié avant de rompre avec elle. Au cours de l'une de ces promenades que nous faisions le matin aux Champs-Élysées, je vous ai dit que je vous aimais. Vous m'avez écouté tout à loisir, avant de me répondre : — C'est impossible... Oui, vous m'avez écouté. Et même avec joie. Du moins, je l'imagine. Vous étiez heureuse d'être aimée de moi, ou plutôt de l'entendre, car vous le saviez déjà, et depuis longtemps. Ce qui ne vous a pas empêchée de m'écarter :

— La belle besogne que vous venez d'accomplir ! Notre amitié m'était si chère. Maintenant, nous ne pourrons plus sortir ensemble.

J'ai protesté, mais il m'a fallu vous promettre de revenir à l'amitié.

Nous y sommes revenus : des mois et des mois. Quelle patience j'ai montrée tout de même avec vous ! Patience méritoire, je vous jure, car je ne m'en croyais pas capable. Elle n'est pas dans ma nature et je n'en eus jamais l'occasion. Les femmes se décident plus vite d'habitude et l'amour est plus exigeant. Mais pourquoi me vanter de cette vertu de patience? Je vous aimais en vous attendant. Je vous eusse aimée sans vous attendre. C'est la première fois que j'aurais accepté un amour

malheureux. Et puis vous m'avez laissé librement vous parler de cet amour. Vous m'écoutiez sans me répondre.

— J'en parle trop, ai-je dit un jour.

— Jamais trop, m'avez-vous répondu avec un de ces sourires qui mettent de l'esprit dans le sentiment. Ne suis-je pas une femme?

— Mais vous?

— Il ne faut jamais rien me demander.

Cette amitié amoureuse m'a tout de même permis de vous mieux connaître. Au fond, ces longues étapes lentement parcourues nous ont été infiniment précieuses. Elles ont spiritualisé notre tendresse. Le meilleur de nous-mêmes s'y est glissé. Une fois que j'étais agacé de ces lenteurs et de l'équivoque prolongée de nos relations, je vous ai offert pour la seconde fois de me retirer de votre vie :

— A quoi bon? insistai-je, puisque je n'ajoute rien à votre bonheur, puisque vous n'avez pas besoin de moi.

— Mais précisément j'ai besoin de vous, m'avez-vous assuré. On ne parle pas, dans la vie ordinaire, des choses dont nous parlons. J'aime en entendre parler, même si j'en parle mal. Avec les autres je descends le courant des jours. Avec vous je le remonte. Cela m'est doux. Restez.

Et j'ai consenti à rester.

***

Cependant j'apprenais sur vous des détails que vous me cachiez et qui achevaient de me séduire.

Ne vous ai-je pas surprise un jour transcrivant en relief pour les aveugles, selon la méthode de Valentin Haüy, *le Roman d'un jeune homme pauvre* de M. Octave Feuillet?

— Vous allez leur donner des idées romanesques, ai-je objecté.

— Tout le monde en a besoin, m'avez-vous répliqué. Et tout le monde est plus ou moins aveugle.

Et vous avez caché aussitôt votre travail, comme si vous prépariez quelque mauvais coup. Vous cachez ainsi vos charités, mais le hasard m'en a livré quelques-unes. Le hasard, ou ma curiosité éveillée. Tout ce que j'ai pu savoir de vous, sans vous, est en votre faveur. Vous avez déployé dans le monde un zèle prodigieux pour défendre une de vos amies calomniées. Vous allez jusque dans les prisons consoler des malheureux, et jusqu'à Saint-Lazare où sont enfermées les femmes de mauvaise vie. Oui, vous êtes bonne et courageuse, et ne voulez pas qu'on le sache. Courageuse? mon malheur veut que vous le soyez en toute occasion, sauf en amour. Vous avez peur de lui, ne le niez pas. Comme vous avez raison d'en avoir peur !

***

— A quoi donc avez-vous reconnu que vous... que vous m'aimiez enfin? vous ai-je demandé plus tard.

— Voilà. Vous deviez dîner chez la comtesse Walewska et vous n'êtes pas venu. Je savais que

vous étiez invité et je n'avais pas été avertie de votre excuse au dernier moment. Je me suis beaucoup ennuyée.

— Chez la comtesse Walewska? Attendez donc. Il y a si longtemps?

— Mais... oui. Seulement, vous comprenez, je n'ai pas cherché alors la cause de mon ennui. Je ne l'ai su qu'après.

Nous n'avions de plaisir dans le monde que si nous pouvions nous y rencontrer. Que d'invitations j'ai acceptées pour vous apercevoir, ne fût-ce qu'un instant, pour vous parler, ne fût-ce qu'une minute? Quand je voyais votre visage, le plus morne salon s'éclairait, même celui du baron Haussmann, même les concerts de la princesse Charles de Beauvau. Il me suffisait tout d'abord de vous voir. C'était assez pour moi. Je pouvais partir sur cette vision. Et puis, je ne m'en suis plus contenté. Il m'a fallu vos yeux sur moi, votre voix pour moi. J'éprouvais une véritable souffrance si vous ne veniez pas. Je me souviens d'une garden-party chez la princesse de Metternich, il y a juste un an. L'ambassade d'Autriche allait quitter la rue de Grenelle pour la rue de l'Élysée. C'était la dernière fête dans les jardins. Je ne sais quelle petite maladie de l'une de vos filles vous avait retenue au logis : vous n'étiez pas là. J'ai arpenté ces jardins pendant des heures. Arrivé l'un des premiers, je suis parti l'un des derniers. Les personnes de mes relations — et il y en avait ! — que je croisais et qui m'abordaient me devaient trouver l'air hébété, ahuri. C'est à peine si je les reconnaissais.

Une aimable femme, bien captivante pourtant avec son air de Diane chasseresse, la marquise de Canisy, a voulu m'accaparer. Je lui répondais à peine. S'apercevant de mes distractions, elle eut un sourire de raillerie : « — Vous cherchez quelqu'un. — Mais non, je vous assure. On ne cherche personne quand on a la chance d'être auprès de vous... » Et j'ai fait effort pour dissimuler une inquiétude que tout le monde pouvait remarquer. Dès qu'elle m'eut rendu libre, je repris mes investigations. Décidément il n'y avait personne à l'ambassade d'Autriche puisque vous n'étiez pas là. On ne peut imaginer le vide d'une foule où l'on ne découvre pas l'objet de son amour.

Cette foule, parfois, au contraire, nous a permis de nous isoler. Elle peut être pareille à un désert. Ses mille visages ne comptent pas plus que des grains de sable. Personne ne prend garde à vous, chacun s'occupant de ses convoitises, de ses intérêts, de ses ambitions, de son appétit. Alors, les yeux peuvent se perdre les uns dans les autres. Ah ! que j'aime certains de vos regards posés sur moi ! N'est-ce pas dans une de ces foules, au bal des Mille et une Nuits offert par M. Hermann Oppenheim en l'honneur du vice-roi d'Égypte, l'an dernier, que je vous ai proposé le jeu de nous embrasser avec les yeux? Et n'avons-nous pas éprouvé ensemble que les regards posés longtemps peuvent se sentir comme des caresses et que l'on peut vraiment se toucher avec des regards?

***

Cette double vie ne pouvait durer. Mina se plaignait d'être délaissée. Je prétextais en vain des travaux, des obligations. Il avait été convenu entre nous, une fois pour toutes, qu'elle ne venait pas chez moi où j'avais vécu avec ma fille avant son mariage, où je vivais seul, mais où ma fille venait à toute heure. Je ne lui avais jamais livré mon intimité. Elle m'attendait chez elle, si souvent en vain qu'elle força un jour la consigne. Elle pensait me surprendre, ou surprendre mon secret. Que de fois, jalouse, elle m'avait reproché mes amitiés mondaines qu'elle ne connaissait pas ! Je la reçus avec froideur tandis qu'elle fouillait des yeux les moindres recoins de mon cabinet de travail. Je n'ai pas de portrait de vous. Elle ne surprit rien d'offensant pour elle. Une étude politique ébauchée — et que j'ai interrompue à cause de vous et de votre fidélité à l'Impératrice — sur les fautes du régime impérial me fournit le prétexte que je cherchais :

— Tu vois, Mina, je suis très occupé.

— Je veux ma part.

— N'as-tu pas ta carrière? Chacun de nous a sa vie que l'autre doit respecter.

La chère enfant ne tenait à aucun respect. Elle pleurait et faisait des scènes, ce qui n'arrangeait pas ses affaires. Notre liaison, qui compta de si beaux jours, approchait du crépuscule quand l'aube d'un nouvel amour s'était déjà levée. Elle ressem-

blait à ces feuilles mortes du chêne qui restent agrippées aux branches jusqu'à ce que la nouvelle poussée réussisse à les faire tomber au printemps.

— Voilà bien mon sort ! vous ai-je confié, car nous adoptions souvent un ton plaisant pour les choses les plus graves, et même vous aviez commencé par avoir trop d'esprit à mon gré et par attacher trop de prix à ces mots qui font la fortune des salons. Voilà bien mon sort entre une femme qui m'aime trop, et l'autre pas assez.

— Oh ! qu'en savez-vous?

Je crois bien que cette réponse vous avait échappé, mais lorsque j'ai pensé — trop tard — y voir un aveu, votre rire, ce diable de rire qui est votre défense, a dissipé l'enchantement.

J'en viens à une confession qui ne me fait guère honneur. Mais nous avons toujours tenu notre promesse de loyauté. Pourtant vous en savez plus long sur moi que moi sur vous. Plus tôt que moi vous vous réfugiez dans le silence quand la franchise devient trop exigeante. Plus que moi, vous réservez une part de votre vie.

Mina, condamnée, demeurait encore ma maîtresse. Elle ignorait sa condamnation, mais souffrait de me voir changer. Vainement elle en cherchait la cause, tantôt révoltée de mon indifférence, et tantôt s'accusant elle-même, la pauvre petite, à cause de son humeur orageuse et jalouse. Vous êtes-vous trouvée, quelquefois, dehors à la campagne quand un orage va éclater? Sans doute, puisque votre enfance s'y est écoulée. Les oiseaux

s'enfuient ou se cachent dans les arbres, les plumes tout ébouriffées, et les feuilles se rebroussent comme si elles avaient peur. Mina était ainsi toute rebroussée et craintive, sans deviner d'où venait l'orage. Cependant nous trompions encore avec des caresses la menace de séparation qui pesait sur nous. C'est le lien le plus difficile à rompre. Il peut suffire à prolonger les ruptures indéfiniment et les chaînes, alors, deviennent de plus en plus lourdes, et l'esclavage de la chair apparaît.

Votre amour m'a fait éviter cet abîme. Je l'ai frôlé pourtant. Il m'arrivait de rejoindre Mina après nos rendez-vous et de trouver une sorte de joie malsaine dans la succession de ces rencontres. Au lieu de me recueillir sur le bonheur de vous avoir vue, je cherchais de moins innocentes sensations. Chaque jour je décidais la rupture pour le lendemain, et le lendemain je la repoussais. Je m'amoindrissais dans cette lutte et je sentais que je m'éloignais de vous. Or, je ne voulais pas m'éloigner et le courage me revint avec l'occasion favorable.

Cette occasion me fut apportée au début d'octobre dernier par les fêtes qui se préparaient en Orient, à Constantinople et au Caire, pour l'inauguration du canal de Suez et qui avaient été précédées chez nous par les réceptions du Khédive à Saint-Cloud, et par ce fameux bal de M. Hermann Oppenheim où nous avons tant ri des verres de couleurs qui dessinaient les plates-bandes et des dragons ailés dont les gueules vomissaient des cascades de feu et d'or. L'Impératrice, vous vous

souvenez, avait accepté d'ouvrir le canal. Tout un cortège de rois et de princes devait l'y rejoindre. Vous avez même failli prendre part au voyage. L'Impératrice vous en avait priée. Êtes-vous restée à cause de moi, ou à cause de votre mari et de vos filles? Plus tard, vous deviez m'assurer que ce fut à cause de moi. Je ne pouvais alors le croire. Ainsi laissâtes-vous partir vos amies, Mmes de Nadaillac et de La Poëze, et les demoiselles d'honneur, Mlles Marion et de Larminat. Je respirai mieux quand je sus que vous aviez résisté à toutes les instances.

L'organisation de ce voyage officiel avait eu sa répercussion à la Comédie-Française. Mlle Rachel avait, la première, imaginé ces fructueuses tournées à travers le monde, et même le nouveau monde, où elle promenait avec des camarades notre répertoire classique ou moderne. M. Got avait repris l'idée plus modestement pour la réaliser en province. Mais il s'agissait cette fois de devancer l'Impératrice et d'aller jouer en Égypte et en Turquie des pièces françaises. Mina Girard fut sollicitée de faire partie de la troupe. Elle me consulta. C'étaient plusieurs mois d'absence, de séparatiou. C'était même la promesse d'un engagement futur pour une autre tournée dans l'Europe centrale. L'offre de cette vie nomade, survenue dans la période tendue et énervante que nous traversions, équivalait à un divorce à l'amiable.

Je vois encore ma chère Mina se débattant dans sa loge où elle m'avait reçu au théâtre, où l'impresario l'avait poursuivie pour obtenir sa signature.

— Revenez demain, le renvoya-t-elle.

Je l'emmenai souper au Palais-Royal, mais, la reconduisant, je refusai de l'accompagner chez elle. Je ne voulais plus me laisser convaincre. Le lendemain elle me rappela. Le papier était sur sa table :

— Je ne puis te quitter ainsi, me déclara-t-elle.

Comme je gardais le silence, elle éclata en sanglots :

— Ah ! je vois bien que tu ne m'aimes plus. C'est bien, je partirai.

Je la consolai doucement. L'éloignement n'était pas la rupture. Ces dernières semaines — je n'osais dire : ces derniers mois — n'avaient pas été bonnes. Elles nous détachaient l'un de l'autre au lieu de nous rapprocher. Mieux valait le départ qui lui était profitable, qu'une mésentente qui risquait de s'envenimer. Au lieu de l'hiver qu'elle détestait, elle allait vers le pays du soleil. Elle avait toujours désiré voyager, voir l'Orient :

— Avec toi, m'interrompit-elle. Je préfère Asnières avec toi.

Nous rîmes ensemble de la comparaison. Elle redevenait enfant, la charmante enfant qu'elle joue si bien au naturel, quand elle oublie qu'elle est une ingénue de la Comédie-Française. Après bien des tergiversations, elle signa :

— Puisque tu ne m'aimes plus, conclut-elle.

— Mais si ! mais si ! protestai-je mollement.

Elle savait que c'était son arrêt de mort. Je lui promis de l'accompagner à Marseille, de la mettre moi-même en bateau, et cette promesse qui recu-

lait de deux jours la séparation la tranquillisa momentanément.

*
* *

Une fois encore, avant le départ, Mina se révolta :

— Je ne te quitterai pas. Tu paieras le dédit.

— Je le paierai même si tu pars, Mina.

— Je ne veux pas de ton argent.

Elle n'était pas intéressée en effet et ne le fut jamais. Cependant elle dépensait sans compter. Je la comblai de cadeaux qu'elle me voulut renvoyer et qu'elle finit par garder. Je la connais assez pour savoir que ce ne fut que par lassitude de résistance et pour ne pas me contrister quand nous avions une autre raison de nous heurter, si cruelle !

Ce voyage de Marseille où je la conduisis faillit tout gâter, c'est-à-dire tout remettre en cause. Pourquoi ne m'aviez-vous pas encore dit alors que vous m'aimiez? Sans doute je l'aurais pu deviner. Une femme n'écoute pas, ne prolonge pas avec cette insistance les conversations d'amour sans le ressentir. Toutes nos rencontres auraient dû me révéler votre sentiment. Et plus tard, quand vous avez enfin prononcé les divines paroles, la première fut pour vous étonner : — Comment ne le saviez-vous pas?... Je le savais, mais je n'osais pas le savoir. Je vous ai confessé mon humilité. Vous aimer, c'était si doux. Être aimé de vous, ce l'était trop. En cela, le dernier amour rejoint le premier. Quand j'ai découvert l'amour, à treize ou

quatorze ans, je ne sais plus, je me contentais de ma découverte. Elle se suffisait à elle-même. Pour rien au monde, je ne l'eusse révélée à personne. J'aimais : c'était bien assez. La jeune fille qui était l'objet de cette passion enfantine devait surtout ne pas la connaître. Aurais-je supporté qu'elle y répondît? Il me semblait ainsi que vous ne pouviez répondre à mon amour et que, supportant déjà le délice intérieur de son tourment, je n'en pourrais supporter la joie. Mais le doute où vous me laissiez en apparence me désarmait. Il risquait de me désarmer contre le retour offensif d'un précédent amour qui, sur le bûcher où il devait mourir, incendiait toutes les voluptés et toutes les tendresses amassées pendant cinq années et les faisait resplendir encore.

Ah ! ce court voyage de Marseille pouvait m'être fatal. Mina, sachant qu'elle était perdue pour moi, voulut-elle me laisser un souvenir inoubliable, effacer en ces quelques heures les mauvaises impressions des derniers mois? Elle n'est point compliquée et ne se montre artificielle qu'à la scène. Si longtemps elle m'avait réservé sa jeunesse et sa beauté ! Elle me les offrait une dernière fois dans l'abandon et l'élan d'une passion toujours neuve et que l'habitude n'avait pas altérée. Le matin, comme je la regardais avec une tendre pitié, ces mots terribles me vinrent aux lèvres :

— Écoute, Mina, ne pars pas.

Si je les avais prononcés, quel sourire eût détendu ce joli minois devenu grave dans le sommeil ! Je ne pensais plus à nos divergences, je ne

pensais plus à mon cœur. La volupté pouvait encore vaincre. Mais pour combien de temps et de quel prix ne paie-t-on pas ses lamentables victoires? Une autre image m'est alors apparue, au-dessus de Mina qui dormait. Vous étiez debout vers la fenêtre ouverte qui donnait sur le port de la Cannebière, sur une mer de mâts, debout dans la clarté, mais, comme vous tourniez le dos au jour, vos traits demeuraient dans l'ombre. Je voyais mal votre regard. Je ne désirais pas le voir mieux, parce que je l'imaginais plein de reproche. Oh! pas même de reproche, mais de surprise. C'était donc là ce grand amour au nom duquel je vous suppliais? C'était donc ainsi qu'aimaient les hommes, et les hommes les meilleurs puisque vous me faisiez la grâce de me placer au-dessus de la plupart des autres? Ils ne savent ni résister à une tentation, ni s'imposer un sacrifice. Ils sont soumis aux caprices de leur chair sans unir celle-ci à l'offrande du cœur qui la transforme et la spiritualise. Je me levai pour aller vers vous, mais vous disparûtes dans la lumière. Je ne vis que la mer des mâts, et toute la rangée des vaisseaux à l'ancre et des barques amarrées. C'est toujours la lumière qui vous absorbe. C'est elle que vous me préférez.

Rassérénée par mes caresses, Mina fut sage à peu près jusqu'au départ. Je l'accompagnai au bateau, je l'installai dans sa cabine, je la recommandai au capitaine. Il n'est sorte de soins que je n'eusse pour elle. Par moment, elle me prenait le bras pour me dire : « — Comme tu es gentil! Jamais je ne l'oublierai... » Déjà le voyage l'amu-

sait, la distrayait, et tout le branle-bas qui précède la levée des ancres. Mais quand ce fut le moment, elle se jeta dans mes bras en pleurant. La douceur, l'amitié, la tendresse que je lui montrais n'étaient point simulées, n'étaient point cette compassion qui survit à l'amour. Je les éprouvais réellement, et vous m'approuverez de les avoir éprouvées. Ah ! que les ruptures ne soient pas du moins chargées de cruauté, ni d'indifférence ! N'est-ce pas assez qu'elles représentent la mort d'une partie de notre vie déjà si courte et ne doivent-elles pas nous inspirer le respect des tombeaux où l'on va porter des fleurs et des pensées de mélancolie !...

Jusqu'au dernier moment, je restai sur le quai. Le bateau commença de glisser mollement. Il ne semblait pas se déplacer. A l'arrière, Mina m'adressait des signaux. Elle pouvait presque me parler encore. Puis le mouvement s'accentua et cette fois c'était bien l'éloignement, la séparation. Je vis longtemps la chère silhouette qui diminuait. Un mouchoir blanc qui s'agitait précisa son emplacement. A son tour il fut à peine visible. Un petit point, et puis rien. Rien, et j'agitais encore mon chapeau. Rien, et j'étais seul. Rien, et je me sentis soulagé.

Il n'y avait plus que vous dans ma vie. Il n'y a plus que toi.

***

Les beaux jours sont revenus et j'ai repris mes promenades dans les bois, du côté du Revard

dont les parois renvoient les soleils couchants, ou jusqu'au bord du lac. La colline de Tresserve semble m'appartenir toute, car je n'y rencontre personne. Personne, sauf les fermiers qui travaillent mes terres et avec qui je cause de la saison et des récoltes. Ils me dérangent sans le savoir, mais je leur fais bonne figure afin de ne les point froisser. Ils me dérangent, parce que je suis avec vous. Eux ne vous voient pas. Comme vous aviez raison de me dire que tout le monde est plus ou moins aveugle ! Suis-je donc seul à vous voir ici?

Je vous ai proposé hier soir d'aller voir avec moi les reflets de la lune sur le lac du Bourget. Devant l'allée d'érables, la pelouse descend vers les eaux qui refléteront sa lumière. Nous avons traversé le jardin et respiré en passant le parfum des fleurs décolorées. La lune était déjà levée quand nous avons dépassé le couvert des arbres : ses rayons semblaient courir sur les tiges flexibles d'un champ d'avoine, comme une déesse légère dont les pieds ne les pouvaient courber. Nous avions manqué le lever de l'astre, mais il enfonçait dans le lac ses épées d'argent qui miroitaient. Je vous avais mis sur les épaules la précieuse cape qui est destinée à vous préserver de la fraîcheur. Vous souriez à toute cette beauté de la nuit claire. Vous y ajoutiez votre clarté. Votre clarté, mon amour, et pour la première fois je n'ai même pas osé embrasser votre fantôme.

***

Quand je suis rentré de Marseille à Paris après ma rupture avec Mina, j'avais tout de même le cœur écorché. Cinq années arrachées d'une vie laissent un trou béant, une blessure saignante. Je pensais offrir cette blessure à vos soins, et que vous seriez touchée de mon sacrifice et comprendriez ma peine. Vous n'y avez pas été sensible. J'aurais dû m'en réjouir : n'était-ce pas la preuve que vous étiez demeurée étrangère à toutes les tristesses des passions déchaînées? Vous aviez plaint Mina qui n'était plus aimée. Votre pitié n'allait pas vers moi puisque... puisque je l'étais. D'elle ou de vous? Des deux peut-être. Mais une seule m'importait.

Vous me l'avez dit enfin, le mot que j'attendais depuis plus de deux ans. Deux ans d'amitié amoureuse vous avaient-ils paru une préparation suffisante, une preuve suffisante? La contagion de mon amour vous avait-elle atteinte? Ou ne pouviez-vous plus résister au vôtre? Octobre nous avait réunis à Compiègne. Mais la saison des chasses et des fêtes n'était pas si brillante qu'à l'accoutumée. L'Impératrice était partie pour son grand voyage en Orient, et la princesse Mathilde la remplaçait avec mollesse, sans cet élan vers la vie que propageait autour d'elle la souveraine. Je n'aurais pas dû accepter l'invitation qui m'avait été adressée. Je désirais de me retirer peu à peu du monde impérial qui m'avait fait tant d'avances

et, si j'étais résolu à m'abstenir de combattre le régime à cause de vous, je m'étais orienté vers la monarchie. Je voyais autour de nous s'accumuler les fautes et les faiblesses. C'était un de nos sujets de conversation. Votre famille royaliste — et vous serviez à opérer la fusion entre le vieux faubourg Saint-Germain et les salons des *cocodettes* : cocodettes, la comtesse de Pourtalès, la marquise de Galliffet, la princesse de Metternich même aux yeux d'une duchesse de Bisaccia ou d'une duchesse de Pozzo ! — et votre sagesse mesurée, chère Minerve ainsi que je vous appelais quelquefois, vous prédisposaient à m'approuver dans mon opposition. Mais vous agitiez ensuite la tête pour me déclarer :

— Qu'importe, mon ami ! Je serai fidèle jusqu'au bout. Vous savez bien que je suis fidèle.

— Je ne le sais que trop. Que voulez-vous dire par : jusqu'au bout?

— Eh bien ! l'exil comme Napoléon, ou la mort comme Marie-Antoinette.

— Il ne s'agit pas de cela, heureusement. L'Empire est menacé par lui-même, mais la révolution n'est pas prête. Une révolution monarchiste ne se fera pas dans le sang.

— Et si elle n'était pas monarchiste? Vos royalistes sont si timorés et divisés. Si elle était républicaine?

— Alors je ne sais pas. Mais précisément il faut l'empêcher.

Je vous regardais avec admiration quand vous secouiez la tête pour attester votre fidélité. Nous

nous étions arrêtés dans une allée de la forêt, laissant s'égailler les chasseurs. J'avais attaché les chevaux et nous marchions sur les feuilles mortes, les feuilles d'or et de rouille qui commençaient à s'amasser. Elles faisaient sous nos bottes un bruissement de soie qu'on froisse. Mon habit rouge et le vert de votre longue veste galonnée d'or s'accordaient avec les couleurs des feuillages. Sur nous c'était ce ciel d'Ile-de-France, toujours un peu délicat et triste, où le jeu des nuages ne permet pas de savoir si le soleil l'emportera ou la pluie.

— Oui, dis-je, vous vous feriez hacher pour l'Impératrice.

Mais déjà vous ne pensiez plus à notre discussion politique. Vous aviez fixé sur moi ces yeux où j'aime tant me perdre. Je ne pouvais me méprendre à leur douceur.

— Ah ! repris-je, mon amour, et pour moi que feriez-vous?

— Que puis-je faire de plus?

— M'aimer.

— Comment ne le savez-vous pas?

— Vous ne me l'avez pas dit encore.

— Pourquoi? C'est bien inutile.

Mais vous vous êtes approchée, vous avez noué vos bras autour de mon cou, et vous m'avez dit enfin :

— Hubert, oui, je vous aime.

J'entendrai toujours cette musique dans les bois. Je verrai toujours cette allée, ce ciel nuageux, ces feuilles mortes à nos pieds. Mais non, je ne vois plus rien qu'un visage penché, des lèvres

ouvertes. Qu'il peut être délicieux de vivre, ou plutôt de sentir sa vie confondue avec une autre, comme une paire d'ailes soulève un seul corps d'oiseau dans l'azur !

— Mon amour, mon dernier amour, ai-je murmuré, tandis que, retrouvant votre volonté oubliée, vous me demandiez de vous remettre en selle :

— Il ne faut pas qu'on nous soupçonne. Rentrons au château.

— Si vite?

— Que pourrions-nous désirer encore?

— Tout.

Vous m'avez enveloppé d'un regard mélancolique, vous avez eu le plus tendre des sourires, puis votre visage dont je connais les moindres changements d'expression est devenu grave, presque rigide, quand vous avez répondu :

— Je vous ai donné, Hubert, et je vous donne tout ce que je puis vous donner.

— Tout, vraiment?

— Oui, mon cœur.

Est-ce mon imagination qui vous ajoute ce nimbe? Non, c'est bien la vision réelle qui m'est alors apparue. Un rayon de soleil qui descendait à l'horizon — il s'incline si tôt à la fin d'octobre — traversant les branches, vous frappa au visage sous votre tricorne et votre visage resplendit. Je n'étais pas encore remonté à cheval. Je vous regardais de bas en haut tandis que vous redressiez le buste. C'est bien ainsi que je vous vois, mon dernier amour, plus haute que moi sur la terre et

pour plus longtemps, et le visage ébloui. Ne descendrez-vous donc jamais vers moi? Avec moi ne chercherez-vous jamais l'ombre?...

***

Je pensais écrire pour vous ce journal épistolaire, et c'était bien cela au début. Maintenant je vois bien que j'écris pour moi-même. Votre silence me désespère. Cependant, je crois en vous. Un acte de foi en vous me préserve encore du découragement. Aura-t-il toujours ce pouvoir? Non, il n'est pas possible que ces yeux, cette bouche m'aient menti. Elle a voulu m'aimer sans remords, et c'est pourquoi elle m'a ordonné de partir. Plus libre ainsi de m'aimer, elle m'aime davantage. Mais que peut devenir l'amour à la longue sans la présence réelle?

Cette présence réelle que je créais si aisément ces jours derniers commence à résister à mes supplications, à mes envoûtements. Je vous appelle en vain. Ou bien j'aperçois votre robe au détour d'une allée, je m'approche et ne vous vois plus. Ou bien vous n'avez plus de corps, rien qu'un visage, votre cher visage adoré, et n'est-ce pas ce que vous désiriez? Ou je m'acharne à retrouver ce que je sais de ce beau corps aux épaules lumineuses, aux bras si purs. Je suis prêt à le saccager quand vos yeux et votre sourire m'arrêtent. Rassurez-vous, mon amour : vous ne serez à moi que volontairement. — Un jour, vous ai-je dit, vous vous appuierez à ma poitrine et vous vous y

trouverez si bien que vous ne voudrez plus vous en aller... Vous n'avez pas répondu non, mais vous ne répondez jamais oui. Ce jour viendra-t-il jamais? Du fond de mon exil je l'appelle. Je vous appelle et vous ne m'entendez pas...

Vous qui n'avez jamais pu vous accoutumer à la mode des fleurs artificielles, venez dans mon jardin. Vous y cueillerez des roses et des œillets. Venez avec moi dans mes prés : vous y trouverez des bleuets, des marguerites et des coquelicots. Fait-on, aujourd'hui encore, tourner des tables aux Tuileries et les absents peuvent-ils être convoqués à ces colloques mystérieux avec les morts? J'oublie que vous ne croyez pas aux médiums, et pas même à ce M. Hume que vous traitez de charlatan. Mais je cherche comment vous rejoindre à travers l'espace...

***

Les lettres qui me venaient d'Orient, après une crise de désespoir que j'avais, de loin, calmée de mon mieux avec de la tendresse, me montraient peu à peu une Mina distraite par le voyage, par le soleil, par le succès. Elle se prenait pour une petite ambassadrice, et les innombrables hommages qu'elle recevait de tous les pachas lui inspiraient une flatteuse opinion d'elle-même à quoi elle était sensible. Elle m'offrait presque de me protéger. A Constantinople elle avait été présentée à la sultane Validé et le Bosphore avait été illuminé, non pour elle sans doute, mais en manière de répétition générale pour la réception de l'Im-

pératrice. Enfin elle me racontait l'inauguration du canal de Suez en termes dithyrambiques. L'Impératrice Eugénie était entourée d'une cour de souverains, le Khédive, l'Empereur d'Autriche, le Prince royal de Prusse, le Prince et la Princesse des Pays-Bas, l'Émir Abd-el-Kader. Celui-ci, surtout, avait conquis l'admiration de mon amie avec sa belle figure régulière et la magnificence de son costume. Port-Saïd semblait contenir la diversité du monde. Tous les peuples y étaient représentés, depuis les uniformes européens, jusqu'aux burnous d'Afrique, jusqu'à l'armée des Indes, et toutes les religions, des chasubles sacerdotales aux caftans verts ou violets des ulémas et des muftis. La beauté de l'Impératrice se détachait sur ce fond multicolore. Elle représentait le triomphe de la France. Mon amie était dans l'enthousiasme. Elle avait même embrassé cet autre triomphateur, le perceur d'isthme, M. Ferdinand de Lesseps.

« Il est presque aussi jeune que toi, ajoutait-elle. Il a plus de soixante ans et il va se marier. Avec une toute jeune fille, plus jeune que moi et... presque aussi jolie. »

Ce rappel de mon âge ne me fit aucun plaisir. Je me suis souvenu tout à coup que j'allais atteindre la cinquantaine. Vous me l'aviez fait oublier, mon amour. Il a fallu cette maladresse de Mina pour me le rappeler. Je venais de recevoir cette lettre quand je fus à un de nos rendez-vous. Ma tristesse ne put vous échapper. Vous en voulûtes savoir la cause. Alors je vous ai demandé timidement :

— Quel âge me donnez-vous?

Avec quel plaisir je lus dans vos yeux la surprise !

— Je ne sais pas, m'avez-vous répondu, puisque je vous aime.

— Et moi, ai-je dit alors, si je t'avais apporté plus de jeunesse, je ne t'aurais pas donné tant d'amour...

***

Ces lettres qui me venaient d'Orient n'atteignaient plus en moi aucun point sensible. J'y répondais par une obligation que vous m'en faisiez vous-même de guérir une plaie venue de moi. Cette plaie guérissait à distance. Vous seule occupiez mon cœur et ma vie.

Quand je me reporte à ces derniers mois, j'y découvre tant de bonheur que mes jours loin de vous s'en colorent et que je vous donne raison d'attribuer à notre amour assez de force pour se passer de tous les témoignages habituels. Mais, pendant que je le vivais, ce bonheur ne fut pas sans inquiétude et sans tourment. Je ne vous voyais jamais assez et vous m'objectiez, toujours raisonnable, votre manque de liberté. Je me révoltais parfois contre tous ces devoirs qui s'imposaient à vous et que j'aurais dû respecter. Un jour même j'allai jusqu'à vous dire :

— Oui, je vous dérange trop. Vous voudriez être débarrassée de moi.

Je n'avais pas achevé que je compris ma faute. Il ne faut rien exiger de vous. Rien, qu'un peu d'amour. Un peu?

Cependant nous nous rencontrions souvent dans le monde, chez la comtesse Walewska, chez la comtesse de Pourtalès, chez la marquise de Canisy, chez la belle comtesse de Mercy-Argenteau, plus séduisante sans doute que la trop fameuse Mme Tallien qui fut aussi princesse de Chimay, aux réceptions plus nombreuses de l'ambassade d'Autriche ou de la légation d'Italie, au Rond-Point des Champs-Élysées. J'avais perdu avec vous cette aisance dans la conversation que nous avions tant goûtée ensemble avant de nous aimer, avant de savoir que nous nous aimions. Quand nous étions placés à table l'un à côté de l'autre, votre voisinage m'était si doux qu'il me gênait. Sentir si près de moi les boucles de vos cheveux, vos lisses épaules et vos bras nus m'enivrait et les mots me restaient dans la gorge. Il m'a fallu un peu de temps et beaucoup d'empire sur moi-même pour dominer une sensation trop violente. Je cessai d'être brillant, mais je n'avais jamais tenu à l'être. Il me semble que je ne cause bien qu'à deux, à nous deux.

Je vous avais confié que ces rencontres mondaines m'étaient pénibles et me séparaient de vous bien plus qu'elles ne m'en rapprochaient parce que vous n'y étiez pas plus à moi qu'aux autres et que vous deviez vous montrer aimable avec tout le monde en sorte que je vous jugeais trop aimable avec chacun.

— Pardonnez-moi si je suis jaloux.

— Que dois-je faire alors?

— Me montrer votre préférence par un signe particulier.

Vous n'y avez plus manqué. Je vivais dans l'attente de ce signe et quand je l'avais reçu de votre main, de vos yeux, de votre sourire, rassuré par votre choix, je m'épanouissais. Comme vous aviez remarqué ce changement, vous me l'adressiez presque dès votre arrivée, afin que ma joie vous fût apparente et que je me prêtasse mieux à la comédie mondaine où vous eussiez voulu me voir jouer un premier rôle.

Car vous aviez, vous avez de l'ambition pour moi plus que je n'en ai moi-même. Ou plutôt celle que j'avais, je l'ai perdue. Vous désiriez être pour moi une amie attentive et délicate, une conseillère, une compagne à défaut d'une maîtresse. La maison de Savoie m'eût utilisé sans nul doute : elle eût fait de moi un ministre ou un ambassadeur. Ceux de mes compatriotes, des grandes familles de mon pays, qui sont demeurés en Italie ont éprouvé sa sollicitude. J'étais le plus jeune membre du Parlement de Turin, et la campagne de 1859 m'avait servi auprès de Victor-Emmanuel. Je me suis tourné vers la France parce que j'ai vu en elle l'achèvement des destins savoisiens, mais je n'ai point songé à moi-même. Comment le regretterais-je, puisque j'allais vers vous?

— Ambassadeur ou ministre, c'est ce que vous eussiez dû être ici, m'assuriez-vous ce mois dernier. N'avez-vous pas chez vous, avec votre nom, avec vos terres, une situation électorale? Il faut dès maintenant entrer dans la vie politique.

— Mais, vous objectais-je, vous savez bien que je suis monarchiste. L'Empire, votre Empire...

— Oh ! mon Empire !

— Celui de votre chère Impératrice n'est pas solide. Il ne l'est qu'en apparence. Il vient d'être consolidé par le plébiscite : je crains fort que ce ne soit que momentané.

— Vous avez peut-être raison. Reste la diplomatie. L'Impératrice vous estime très haut. Je lui ai parlé un jour pour vous de notre ambassade à Florence, à cause de vos origines, de vos relations. Elle se mêle de plus en plus des choix et des nominations.

— Oui, ses déceptions de femme l'ont rejetée vers le pouvoir. A Florence, loin de vous?

— Loin ou près de moi, je vous aimerai toujours.

— Mais vous savez bien que je suis catholique. De convictions seulement. Ma vie n'est point d'accord avec elles. Or, de Florence, la maison de Savoie vise Rome. C'est le but que poursuivait déjà M. de Cavour tant qu'il a vécu.

— Vous avez sacrifié votre vie, avez-vous conclu, à un idéal auquel... auquel...

— Auquel je ne crois pas, dites-le, ai-je achevé en riant.

Mais vous n'avez pas ri, vous qui riez si volontiers.

— Et moi, avez-vous achevé gravement, je sacrifie plus que vous.

— Et quoi donc?

— Mon amour pour vous.

Ah ! qu'en cet instant-là je vous aimais ! Seulement, je n'admettais pas le sacrifice. J'espérais encore. J'espère toujours. « Jamais n'est peut-être

pas absolument sûr dans la bouche d'une femme... »
Ce n'est pas moi qui l'ai dit.

***

Sur cette conversation je me reprochai de n'être pas digne de vous. Cette ambition que j'avais perdue pour moi-même, voici que pour vous elle me revenait. Un acte à la Comédie-Française, un ou deux ouvrages d'histoire, un petit livre d'esthétique sur un maître italien mal connu m'avaient valu à Paris l'estime d'une élite. Précisément on louait en moi cette diversité qui éparpille les forces au lieu de les rassembler vers un but unique. On me considérait comme un amateur, comme un dilettante heureusement doué. Ne pouvais-je dans cette voie monter plus haut? Je considérais, non sans mélancolie, l'amas de mes notes sur ma table de travail. Oui la politique m'attirait, me passionnait bien au delà de ce que le public et vous-même le pouviez imaginer. J'en connaissais par mes voyages, mes réflexions, mes études historiques, mon éducation même et mon passage au Parlement, tous les rouages. Mais ces notes étaient l'ébauche d'un réquisitoire contre le régime impérial dont je niais jusqu'à la puissance militaire malgré les guerres heureuses d'Italie et de Crimée. J'avais assisté à la descente des troupes françaises dans les plaines de Lombardie lors de la campagne contre l'Autriche. Avec surprise j'avais constaté le désordre de son organisation et l'insuffisance de son état-major. Magenta et Solférino,

victoires moins brillantes que l'opinion publique ne les a faites, avaient couvert ces erreurs. Avait-on depuis lors tenté de les réparer? Le maréchal Niel n'avait abouti qu'à une réforme insuffisante, L'opposition l'avait combattu avec acharnement. se chargeant d'une bien lourde responsabilité en cas de danger extérieur. Certes, je tenais en mains les éléments d'une polémique retentissante. Mais au profit de qui? Les princes d'Orléans avaient mes sympathies ; le lointain, l'invisible, le fantomatique comte de Chambord était tout de même l'héritier du trône. Avertir le pays? sans doute, mais c'était faire le jeu de M. Thiers, ou même de M. Gambetta.

Oui, vous étiez mon amie autant que mon amour. Je vous exposais mes regrets de ne pas honorer cet amour par une valeur exceptionnelle. C'était un hommage qui vous plaisait. Vous eussiez désiré me servir dans une renommée ou une carrière en vue. Mais, comme je vous résumais les arguments de cet ouvrage politique en préparation, votre beau sourire d'espérance se mua en une moue chagrinée :

— Oh ! me dites-vous, ce livre-là va nous séparer. Mon mari, l'Empereur, l'Impératrice en seront irrités.

— Je ne l'écrirai pas.

— Et pourquoi donc?

— A cause de vous. A cause de moi.

— Ah ! cela, je ne le veux à aucun prix.

Vous si calme à l'accoutumée, vous étiez très troublée, presque énervée. Non, jamais, vous ne

consentiriez à diminuer l'homme que vous aimiez. Je devrais suivre ma vie, la remplir jusqu'au bout sans crainte de nuire à un amour qu'elle ne pouvait me donner plus complet. Comme je vous admirais dans ce rôle d'Égérie, si noble et si désintéressé ensemble ! Vous fûtes étonnée de me voir sourire :

— Mon amour, ai-je dit, ne vous fâchez pas. Ce n'est point le moment d'ébranler l'Empire. L'Europe n'est pas assez tranquille. Et puis, il n'est maintenant pour moi qu'une chose au monde. Vous.

— Non, votre vie.

— Ma vie n'a pas été inutile. Elle aura servi dans quelque mesure à l'agrandissement de la France par la Savoie, après avoir servi à la délivrance de la Lombardie. Et si, quelque jour, la France était menacée par les fautes de l'Empire, eh bien, je suis encore assez jeune pour lui offrir mes services.

Vous restiez interdite, mais pour la première fois, je crois, vos yeux, vos clairs yeux s'embrumèrent. Qu'avais-je dit qui vous pût émouvoir? Les nuages qui obscurcissaient l'horizon politique ne se sont-ils pas dissipés? Mon offre ne répondait à rien. Elle n'était que platonique. Pourquoi m'avez-vous dit, spontanément cette fois, quand, le plus souvent, je dois solliciter vos aveux : « Vous savez bien que je vous aime...? »

***

Ce goût de la politique nous réunissait pourtant. Vous n'étiez guère attachée à l'Empire que par la

situation de votre mari, votre... votre amitié ou votre amour pour lui, et votre attachement passionné à la personne de l'Impératrice. Plus d'une fois j'ai observé chez vous la fidélité ardente d'un partisan. Quelle chouanne vous eussiez été au temps des guerres de Vendée ! L'Impératrice, trop souvent et trop publiquement trompée par l'Empereur, demeurée belle à quarante ans, adulée, fêtée, courtisée par un commandeur Nigra comme par un prince de Metternich, par tant de familiers des Tuileries, de Saint-Cloud, de Compiègne ou de Biarritz à qui son exubérance et la franchise parfois familière de son humeur pouvaient donner le change a été, est encore et toujours bien souvent décriée et calomniée. Ainsi Marie-Antoinette fut-elle éclaboussée. Il y a chez ces femmes rayonnantes quelque chose d'insultant pour tous les malchanceux que l'amour n'a pas caressés. Ils s'assemblent en meute pour forcer ce gibier royal. C'est l'ignoble revanche populaire contre la beauté. Elle s'exerce pareillement contre le génie. Vous ne permettiez pas qu'on touchât devant vous à votre idole. Et lorsque les soupçons voulurent se préciser sur le prince de Reuss qui s'était fait — humblement comme moi pour vous — le chevalier servant de la souveraine, vous avez redoublé de vigilance. Vous avez contribué au respect de cette réputation. Pensiez-vous à la vôtre? pensiez-vous à moi? N'ai-je pas surveillé d'assez près mes attitudes, mes paroles, mes regards pour ne jamais risquer de vous porter atteinte?

Vous avez par les hautes fonctions de votre mari

vos entrées au Corps législatif. Nous nous y donnions rendez-vous. Le nouveau ministère, le ministère Ollivier comme on l'appelle quand le comte Daru est censé le présider, n'avait pas ma confiance. Il était détesté par l'Impératrice, mais, sous l'influence de votre mari, ou trop sensible aux sentiments généreux, vous louiez l'Empereur de sa noblesse à se dépouiller et de son initiative de faire appel à l'opposition pour fonder un grand parti national. « Il ne manque dans ce cabinet, vous disais-je en riant, que le duc d'Aumale à la Guerre et le prince de Joinville à la Marine. » Le mot, depuis lors, a fait fortune, mais un autre, comme il arrive, se l'est attribué.

Nous étions ensemble au Sénat, le 7 janvier dernier, quand M. Daru, parlant au nom du ministère, donna cette formule en guise de programme : « Nous sommes d'honnêtes gens, » ce qui n'était guère flatteur pour les précédents ministres. Et nous nous retrouvâmes le 10 au Corps législatif pour y assister au combat oratoire qui mit aux prises M. Émile Ollivier et M. Gambetta. M. Ollivier, sur ce ton lyrique et presque inspiré qui est sa manière, avait adressé un émouvant appel de concorde à tous ses collègues, même à ceux de l'opposition. M. Gambetta lui répliqua presque grossièrement, avec une lourde emphase, mais avec ces éclats de violence qui secouent les foules et agitent tous les bas intérêts. J'entends encore sa péroraison : « Entre la République de 1848 et la République de l'avenir, vous n'êtes qu'un pont ; et ce pont, nous le passerons. »

— Le méchant homme ! me dites-vous en rentrant de l'assemblée. Et comme il a l'air sûr de lui ! Tandis que M. Ollivier ressemble à un saule pleureur.

Je détestais pareillement l'éloquence du ministre et celle du tribun. Ou plutôt je déteste l'éloquence politique qui a pour métier de bafouer la raison et de lui substituer des passions ou des appétits. Comme je vous exprimais mon dégoût :

— Pourtant, m'avez-vous répondu gentiment, quand vous voulez, comme vous savez émouvoir et que j'aime votre voix !

— Je ne sais parler qu'à vous, mon amour.

Mais, tout à coup, je me suis demandé si je n'étais pas aussi de ceux qui substituent la passion à la raison.

***

Cependant je dois rendre justice à M. Émile Ollivier. Ce même jour, tandis que nous étions au Corps législatif, ce demi-fou de prince Pierre Bonaparte — les Napoléon ont toujours été compromis par leur famille — tuait dans sa maison d'Auteuil — vous vous rappelez ce fait divers — un obscur journaliste du nom ou du surnom de Victor Noir venu pour le provoquer. M. Henri Rochefort qui devait se battre en duel avec le prince et qui, d'ailleurs, s'en inquiétait, avait publié le lendemain dans son journal *la Marseillaise* un article incendiaire appelant le peuple à la révolte, et le journal avait été saisi. Vous souvenez-vous de cette séance parlementaire où nous fûmes

tous deux, mais, n'ayant pas été prévenu à temps, je n'étais pas dans votre loge, en sorte que nous ne pûmes nous rejoindre qu'à la sortie? M. Rochefort n'a point en partage le don de la parole. Il ne s'en tire que par la violence. Il se contenta de comparer les Bonaparte aux Borgia. M. Émile Ollivier monta à la tribune. Ah! ce fut vraiment très beau. A peine ai-je senti, dans le ton volontairement attristé et digne, celui d'un père noble à cette Comédie-Française que j'ai trop fréquentée, le comédien supérieur, ou plutôt le tragédien, et le tragédien sociétaire. Il réduisit l'événement à ses justes proportions. On ne pouvait équitablement mettre en cause le gouvernement ni le régime. A cet appel disproportionné à l'insurrection, il répondait à peu près : « Nous sommes la loi, le droit, la modération, la liberté, mais, si vous nous y contraignez, nous serons la force. » Excellente conclusion, mais où l'Empire libéral s'avouait déjà acculé aux obligations de tous les pouvoirs. Car il n'y a pas trente-six manières de gouverner. Ainsi peut-il être acculé un jour ou l'autre à la guerre.

Je vous emmenai, après la séance, dans un salon de thé moins éloigné que notre chère petite Closerie des Lilas, car vous disposiez de peu de temps.

— Eh bien! me dites-vous, êtes-vous content cette fois?

Vous resplendissiez de plaisir. Il vous semblait que cet homme jeune, éloquent et solennel porterait avec aisance le poids d'un Empire que je vous découvrais chancelant, et qu'il protégerait,

malgré elle-même qui le détestait — il l'avait exclue du Conseil — et se défiait de lui, votre Impératrice.

J'avouai mon admiration momentanée. Surtout je ne me lassais pas de vous regarder. Vous aussi, comme moi, vous sentez physiquement le beau. Il s'imprime en lumière sur votre visage. Un jour que nous passions dans votre voiture devant Notre-Dame qu'une menace d'orage enveloppait d'une masse de ténèbres où les vieilles pierres luisaient comme une perle noire dans un écrin plus sombre, vous avez fait arrêter vos chevaux. Tout de même, madame, vos yeux restent libres quand nous sommes ensemble, et les miens ne voient plus que vous...

Une autre fois, dans un jardin, vous étiez toute émue à cause du parfum des roses. Si naturellement sensible, comment donc pouvez-vous résister à mon amour, au vôtre?

Une autre fois, encore — avant nos amours, au temps qui me paraît aujourd'hui si lointain de notre amitié — je vous revois aux obsèques de M. de Lamartine, ou plutôt à la modeste cérémonie de la levée du corps, puisque la famille avait refusé les funérailles aux frais du Trésor public et décidé qu'elles auraient lieu à Saint-Point, sans l'attirail des pompes officielles. L'ancien chef du Gouvernement Provisoire pouvait disparaître dans la mort : nous accompagnions l'immortel poète. Il n'y avait pas beaucoup de monde. Comme on est vite oublié ! Celui qui avait porté son rayonnement à tant de pauvres âmes en quête d'amour et en mal de le ressentir s'en allait presque seul.

Nous étions tous deux attristés quand nous revînmes ensemble de la brève cérémonie. Je vous racontai la visite que, deux années auparavant, je lui avais rendue au château de Saint-Point. N'avais-je pas formé le projet de l'inviter chez moi, sur cette colline de Tresserve où il s'était promené avec ou sans Elvire, et même de lui montrer le châtaignier sous lequel il aurait composé *le Lac?* Quand j'entrai, je ne vis tout d'abord qu'un dos maigre et arqué à demi enfoui dans la cheminée où flambaient des bûches sans doute humides qui fumaient un peu. C'était l'automne et le froid était venu. Sa nièce Valentine l'avertit de ma présence. Il se leva, se redressa et vint à moi. Oui, je sais, il y a des visiteurs qui se moquent de leurs visites et se plaisent à rabaisser les grands hommes. Je ne suis pas de leur clan. M. de Lamartine avait pris toute sa taille. L'âge avait pu lui ravir la pureté des traits, la force, l'aisance même. Il lui laissait son air de seigneur, il le parait d'une sorte de majesté, celle d'un roi Lear qui a tout perdu. Il avait eu en partage tout ce qui donne du prix à la vie, l'amour, la gloire, la fortune, la domination. Il avait régné sur les femmes et sur les hommes. Dépossédé, exilé de son royaume, il avait tout perdu en effet. Il n'était plus que lui-même, grandi encore par sa lutte contre la misère et contre l'oubli et menacé comme un vaisseau qui fait eau de toutes parts.

Je me sentis le corps parcouru de ce frisson bienfaisant qui m'avertit de la vérité de mes émotions. Mais, quand je tentai de lui rappeler le lac du

Bourget, il eut un de ces regards absents et incolores comme en ont les vieillards insensibles. Le lac du Bourget, le Lac, il semblait ne plus se souvenir.

A son apparition j'avais envié sa destinée. De quel cœur, mon amour, je vous eusse offert tant de gloire ! Mais ne puis-je vous offrir mieux encore? Je ne sais ce que durera ma vie. Puisse mon dernier regard lucide refléter une dernière fois mon dernier amour !

Voilà à quoi je pensais tandis que vous me parliez avec animation du discours de M. Émile Ollivier.

***

A ces rencontres dans le monde, aux grands enterrements, au Corps législatif, ou bien encore au Grand Prix de Longchamp ou aux Expositions de peinture, combien je préfère nos rendez-vous dans les bois ou dans cette retraite cachée que nous avions découverte et que je ne veux plus appeler que notre Closerie des Lilas ! Il n'en est pas un qui se refuse à ma mémoire. Je ne puis les confondre, chacun m'ayant apporté son image de vous. Mais il en est qui nous sont particulièrement chers.

...Vous souvenez-vous, mon amour, de ce jour d'automne où nous étions entrés sans permission dans le parc de Saint-Cloud? Nous avions choisi un banc à l'écart, et je crois bien que mes lèvres s'appuyaient à votre joue quand un garde surgit et nous vint expulser. Mais il avait de si longues moustaches, et si fournies, que nous éclatâmes de

rire. Il nous poursuivait, comme l'ange Adam et Ève chassés du paradis terrestre. O ce rire clair qui ne ressemble à aucun autre, aérien et léger comme une bulle de savon qui crève, ce rire qui vous creusait des fossettes juste à l'endroit que j'avais embrassé, d'ici même, si loin de vous, je l'entends encore. Je me suis retourné à l'instant pour vous chercher. Riez-vous là-bas où vous êtes, je ne sais pas où, si loin de moi? Je voudrais tant que vous riiez. Ces derniers mois, avant mon départ, je ne vous ai pas vue rire assez souvent. Si notre amour vous en empêche, alors il ne faut plus m'aimer. Seulement, vous m'avez dit que vous m'aimerez toujours et je crois en vous. Que deviendrais-je, dans mon exil, si je cessais de croire?...

...Vous étiez allée voir l'Impératrice dans son petit château de Villeneuve-l'Étang et je vous attendais à Versailles. Vous eûtes la curiosité de vous promener dans le hameau de Marie-Antoinette, parce que l'Impératrice venait de vous en parler. Elle se sentait attirée par la malheureuse reine. N'avait-elle pas reproduit le tableau de Mme Vigée-Lebrun à l'une des dernières fêtes costumées des Tuileries? Nous avons passé devant le petit temple de l'Amour et dépassé le vieux moulin. A l'abri d'une ruine au bord d'une mare, je vous fis observer qu'il n'y avait personne. Vous avez souri, comprenant mon désir.

— Dites-le-moi, vous ai-je suppliée. Il y a si longtemps...

— Il n'y a pas si longtemps.

— Il y a toujours trop longtemps.

— Pourquoi voulez-vous que je vous le dise? Vous le savez tellement.

— J'aime tellement l'entendre de vos lèvres, et le cueillir.

— Je vous aime. Êtes-vous content?

Nous n'avons plus rien dit. Nous n'avions plus rien à dire. Nous ne pouvons plus rien nous dire puisque nos lèvres étaient jointes. Au-dessus de cette ruine qui nous cachait, un arbre abritait des oiseaux qui chantaient à plein gosier. Ils ne nous avaient pas vus, ou n'avaient pas peur de nous. Des amoureux ne sont pas à craindre. A Paris et aux environs, les oiseaux ont appris à reconnaître les amoureux. C'était le printemps. C'était hier.

...Il m'est facile de préciser une autre date. L'histoire s'est toujours mêlée plus ou moins de nos amours. Avez-vous oublié ce lendemain du plébiscite, ce 9 mai dernier? Pour l'Empire, c'est le 8 qui est une date importante, mais pour nous c'est le lendemain. La journée du plébiscite à Paris s'était écoulée sans incidents, malgré les craintes du préfet de police, sauf quelques troubles dans la soirée pendant le dépouillement du scrutin. Vous étiez aux Tuileries pendant ce dépouillement et m'en avez raconté les phases. Les résultats de Paris et des grandes villes, Lyon, Marseille, Bordeaux, Toulouse, donnaient une majorité de *non*. L'Impératrice ne dissimulait pas sa colère, allant et venant avec des gestes nerveux et cherchant néanmoins à se dominer. Mais l'Empereur, fataliste et confiant dans sa fortune, gardait son calme. Dans

la nuit, les campagnes apportèrent leurs *oui* sans nombre. L'opposition était battue. Cependant, on redoutait pour le lendemain la réaction de Paris. Nous avions rendez-vous ce jour-là.

Quelle chance pour des amoureux qu'une menace de révolution ! Personne ne pense plus à les surveiller ni les contrarier. Votre mari était retenu par ses fonctions mêmes. Le peuple, ou plutôt les démagogues s'assemblaient, disait-on, au faubourg du Temple, à Belleville, à la Villette. Nous ne sommes pas allés de ce côté. Le reste de la population, un peu inquiète, restait chez soi, s'y barricadait. Nous étions les maîtres de Paris. Je vous emmenai au bois de Boulogne. Il n'y avait personne. Personne n'avait eu l'idée de s'y promener. Au bord du grand lac, le passeur, fonctionnaire ponctuel, se tenait à son poste, devant ses barques abandonnées. Si nous allions dans l'île? Je vous proposai cette île déserte, et vous avez souri. Qui nous ramènerait? — Vous me hélerez, nous rassura le bonhomme. Mais s'il lui prenait fantaisie de s'en aller? Vous n'étiez pas très rassurée, mon amour, et vous aviez froid. J'avais emporté par précaution ma cape et je vous l'avais posée sur les épaules.

Oui, cette île nous appartenait, à nous et à quelques oiseaux qui chantaient comme à Versailles. Nous l'avons traversée dans toute sa longueur pour chercher le banc le plus écarté, comme si nous pouvions être en vue parmi ces arbres et entourés d'eaux ! Mais pour vous ne faut-il pas multiplier les attentions? Vous vous êtes assise près de moi, tout près, et par un geste nouveau

voici que vous avez appuyé votre joue à la mienne. Nous sommes restés ainsi, immobiles, je ne sais plus combien de temps. Le temps n'existe plus alors, et cependant il passe. Je sentais vos cils qui battaient. Nous étions bien. Nous étions heureux. Et puis nos lèvres se sont rencontrées. Alors, devant l'impuissance des paroles, j'ai choisi la plus courte :

— Je t'aime.

Vous n'êtes pas allée si loin, mon amour. Vous avez ajouté une syllabe encore, mais dès les jours suivants vous la deviez supprimer.

Sera-ce notre plus grand bonheur, notre plus cher souvenir? C'est pourtant là, j'en suis sûr, dans cette île heureuse où nous avons connu ces instants de félicité, et de félicité innocente, que vous avez eu peur — de quoi? de notre amour, de vous-même ou de moi? — et que vous m'avez condamné...

***

...Vous m'aviez condamné, mais vous ne le saviez pas encore, et vous vous abandonniez davantage à cette langueur qui naît d'une même tendresse et d'un même désir, davantage mais sans jamais vous y perdre. Je cherche à mettre sur la musique de votre voix vos plus chères paroles. Un jour, du temps de Mina, vous avez osé me dire, avec ce sourire qui est toujours un peu déconcertant sur les lèvres de la femme qu'on aime parce qu'on ne sait jamais au juste s'il est ironique ou abandonné : « Vous ne m'aimez pas encore assez, puisque

vous pouvez ne pas être qu'à moi quand même je ne suis pas à vous... »

— Ah ! Sibylle, n'ai-je pu me tenir de répondre, comme vous êtes exigeante !

Déjà vous riiez tout à fait. Et pourtant vous aviez raison. J'aurais dû vous aimer ainsi. Au rendez-vous suivant je vous ai répété ce propos incroyable et, pour en diminuer l'importance, j'ai tenté de le railler :

— Il faut, ai-je déclaré, que j'aille me commander un cilice dans les grands magasins.

— Un cilice?

— Oui, comme La Fontaine qui, vers la fin de sa vie, en voulut porter un pour expier son goût trop vif de la volupté...

Et nous avons bien ri à la pensée que je pourrais aller réclamer un cilice au Bon Marché de Mme Boucicaut. Mais sous nos rires vous sentiez mon désir et moi votre refus de tout partage. Plus tard, ne deviez-vous pas me dire un jour :

— Je t'aime comme si j'étais à toi, et peut-être plus encore...

Et ne vous ai-je pas répondu que je me détacherais de tout ce qui n'est pas toi, même si tu ne devais jamais être à moi?

Une femme s'est-elle jamais refusée avec plus d'amour? Mais une femme a-t-elle jamais été plus aimée? Aimée du plus dévorant désir à l'acceptation du plus extrême sacrifice...

...Un autre jour, vous étiez arrivée la première à notre chère Closerie des Lilas. Pourtant je n'étais pas en retard, et même j'étais en avance.

Tant de fois je vous y avais attendue et vous n'aviez pu ni me rejoindre ni me prévenir à temps. Vous vous êtes amusée à me laisser m'installer dans notre coin habituel, tandis que, d'un autre, vous suiviez mes gestes. Et puis vous avez ri. Je me suis retourné à votre rire. Vous aviez seize ans avec un air gamin qui vous seyait à merveille. Votre sourire semble me dire : « Me voilà ! je suis comme ça ! » Et vous êtes très bien comme ça. Mais votre rire a la force d'une eau courante où l'on jouit d'être emporté.

— Être une petite ouvrière, avez-vous songé devant moi, et attendre ici son ami. Être libres tous deux dans ce grand Paris.

Et j'ai continué le songe :

— S'en aller tous deux, sans souci, dans les rues obscures. Manger des pommes de terre frites ou des châtaignes. Et puis, rentrer ensemble.

Cette humble liberté, nous ne la connaîtrons pas, ô ma jeunesse, ma douceur, ma vie ! Tes lèvres, chaudes et fraîches ensemble, ne se défendaient plus. Tu me laissais te parler de mon désir. Nos baisers étaient le sang de nos veines, le souffle de notre cœur.

— Sibylle, ai-je murmuré pour t'amener à sourire, la terre ne cesserait pas de tourner si tu te donnais un soir...

— Ah ! oui, un soir, dans ce jardin...

Tu te rappelais cet autre rêve que j'avais fait tout haut, et puis, sérieuse, tu as ajouté :

— Si, pour moi elle cesserait de tourner.

Et j'ai vu, entre nous, défiler, comme des

ombres chinoises, l'armée de tous ceux et de toutes celles qui te protègent, les morts et les vivants. Ah ! que tu es bien défendue, mon amour, mon dernier amour ! Dieu lui-même s'en est mêlé et tu m'as confessé un jour, presque timidement, tes croyances religieuses secrètes et profondes. Tu as compris ma détresse et tu m'as pris la main :

— Oh ! quand même, je t'aime bien plus que tu ne peux croire.

...Te rappelles-tu encore ce bal paré des Tuileries où je t'avais dessiné moi-même le costume de l'une de ces princesses d'Este dont le Tasse fut amoureux? Tu paraissais sortir d'une toile de Véronèse. Ou plutôt tu ressemblais à l'une de ces belles Vénitiennes peintes par Titien ou Palma le Vieux dont la chair est toute chaude et lumineuse comme si le sang y courait encore. Je t'imaginais descendant l'escalier du château de Blois dans une fête donnée par Catherine de Médicis. J'ai pu t'isoler quelques instants et te dire mon enchantement, l'éblouissement de mes yeux. Ces dialogues d'amour dans un coin de salon t'avaient toujours été agréables, comme si tu t'amusais de notre complicité inconnue de tous.

— Et moi, as-tu répondu, quand tu es entré, bien en retard, j'ai cru qu'on avait doublé les lustres.

Si rarement tu prononces de telles paroles quand je te couvre toute et sans cesse de mes brûlants aveux ! Il me semble alors que le bonheur est là.

— Mais oui, m'as-tu si souvent redit : il est là. Pourquoi te tourmenter?...

Car tu demeures paisible et je me rends bien compte qu'en assemblant ces souvenirs j'ai l'air de les rapprocher et de te prêter une ardeur qui, toujours, s'est baignée dans ton calme comme dans une fontaine fraîche et transparente...

— Ne te tourmente pas avec l'avenir, reprenais-tu. Contentons-nous du présent qui est si doux ! Regarde-moi. Je suis fière d'avoir inspiré un amour comme le tien et plus heureuse depuis que je t'aime sans rien changer à ma vie. Tout chante en moi. Sois heureux, toi aussi, et ne demande pas davantage.

— Nous sommes appareillés, Sibylle, et tu ne veux pas n'être qu'un.

— Aimons-nous d'un plus grand amour.

— Plus grand?

— Mais oui. Je sais bien que je te demande une chose rare. Elle ne serait pas impossible si tu m'aimais comme je t'aime.

— Oh ! bien davantage.

— Nous prendrons une balance et nous verrons quel plateau descendra.

Car tu atténuais volontiers d'un mot nos effusions de tendresse. Et comme je te promettais de t'obéir, tu as passé tes bras autour de mon cou pour me dire que tu m'adorais. Et puis, tu t'es dissipée comme une nuée dans la lumière. Ce jour-là, comme tu allais en visite, tu m'avais rejoint en grande toilette blanche. Notre Closerie des Lilas en avait été illuminée. Tu n'étais

plus là dès longtemps que je te regardais encore. Et je me suis alors rappelé un vers du vieil Eschyle sur Hélène pour qui les Troyens et les Grecs se détruisaient : *Ame sereine comme le calme des mers.*

...— Alors, pourquoi m'aimes-tu? t'ai-je demandé un autre jour, comme tu me parlais avec une cruauté involontaire de ton accord parfait avec ton mari.

Et tu as paru étonnée de ma question :

— Je ne sais pas, m'as-tu répondu. Sait-on pourquoi l'on aime? Je ne devrais pas t'aimer. C'est peut-être parce que, te voyant appelé aux plus hauts destins que tu n'as pas remplis, tu as fondu toute cette force en douceur pour moi. Ou parce que cela correspond à ce que j'ai de plus profond, de plus intime et de meilleur en moi.

Et pensivement tu as ajouté :

— Ce ne peut être mal de s'aimer ainsi, dans la paix...

Dans la paix? Vraiment, Sibylle? Mais cette paix n'est qu'en toi...

***

Vous m'aviez condamné pourtant longtemps à l'avance, parce que cette paix était menacée, et je ne le savais pas quand je vous ai rejointe ou plutôt devancée ce jour-là, ce jour de nos adieux, à notre petite Closerie des Lilas inconnue de tous. Nous y pouvions causer à l'aise sans crainte des fâcheuses surprises. Le plus souvent,

nous étions seuls dans notre coin à l'écart, et vous me donniez vos mains, votre visage, votre cou, votre épaule, tout ce que vous aviez décidé de m'accorder, ô mon cruel et tendre amour qui mesuriez vos dons ou redoutiez de les dépasser ! Depuis ma rupture avec Mina, ces derniers mois d'automne, d'hiver et de printemps renaissant nous avaient tant rapprochés que je vous considérais comme une fiancée mystérieuse, visible seulement à ses heures, retenue et gardée par des parents exigeants et tracassiers, mais qui vaut bien d'être longtemps attendue. Vous étiez ma *promise*, comme on dit si joliment dans les campagnes. Je vous avais appelée ainsi et vous n'aviez pas protesté. J'étais disposé à subir toutes vos lenteurs, à passer par toutes les épreuves qu'il vous plairait de m'imposer. A tant de signes, j'avais reconnu que votre défense devrait tomber d'elle-même et non par moi et que toute brusquerie n'aboutirait qu'à un repliement de votre part. J'avais si bien compris qu'entourée à la Cour de tant d'hommages, et remarquée de l'Empereur en personne, vous aviez su manœuvrer pour les écarter gentiment sans rien livrer de vous-même, rien qu'avec votre adresse mondaine, votre sourire, votre rire qui sonne si clair et qui désarme. Plus jeune, aurais-je eu tant de patience? Mais, plus jeune, vous aurais-je tant aimée? Ne vous ai-je pas dit que le dernier amour l'emporte sur tous les autres? Il est le plus fort et le plus tendre ensemble. Une part de votre amour pour moi ne vient-elle pas de vous être sentie comprise, et

toute caressée par l'enveloppement de cette intelligence de vous-même?

Cependant je n'ai jamais connu la certitude de triompher un jour de vos résistances. Je l'espérais seulement. Ce n'était point d'amour que vous manquiez, et je ne puis accuser ni votre cœur, ni même votre désir que j'ai senti tant de fois. Mais vous ne cessiez pas de monter autour de cet amour une garde attentive, comme si vous en redoutiez justement les dangers. Dans tous nos baisers je devinais le refus de vous abandonner tout à fait. L'heure et le sens de votre sécurité vous ont toujours secourue. Vous alliez jusqu'au bord en vous préservant du vertige. Ne vous avais-je pas rassurée pourtant? Ne vous avais-je pas moi-même avertie et, vous connaissant, n'étais-je pas allé jusqu'à vous dire :

— Ne sois à moi que sans remords. Ne sois pas à moi si tu peux résister encore à notre amour.

Ma générosité m'a perdu. Elle perd inévitablement ceux qui osent se fier à elle. Mais ce sont de nobles défaites. Il ne faut pas les regretter. Tandis que j'eusse toujours regretté de lire en tes yeux adorés la mélancolie même d'une pensée de repentir. Est-ce bien de la générosité? N'ai-je pas eu la douloureuse intuition que tu ne pourrais jamais être mienne?

Donc, ce jour-là, ce jour de nos adieux, vous vous êtes emparée de cette dernière parole pour me demander notre séparation. Vous aviez constaté avec terreur que vous n'étiez plus sûre de votre résistance et, dans le moment même où vous

me combliez de joie par ce désarmement, vous me préveniez que ce serait la douleur de votre vie partagée entre moi et votre cher foyer. C'en serait fait de votre paix, de votre bonheur.

— Et de votre rire? ai-je demandé la mort dans l'âme.

— Et de mon rire sans doute.

C'est encore votre rire qui vous a sauvée. Je n'ai pu admettre l'idée que vous ne ririez plus à cause de moi. J'ai protesté cependant, avec tant de douleur que vos yeux se sont mouillés de larmes, et les larmes ne conviennent pas à votre visage.

— Et moi? ai-je murmuré. Vous êtes mon matin, mon soir et ma nuit. Que deviendrai-je sans vous, dans ce malheur?

Alors vous avez noué vos bras autour de mon cou, dans ce geste si tendre et trop rare, et vous m'avez regardé bien en face :

— Mon Hubert, avez-vous soupiré, puisque je t'aime.

— Ah ! tu vois bien.

— Je t'aime, et mon amour ne te suffit-il pas? Ne trouveras-tu pas de la douceur dans la certitude d'être aimé de moi comme tu ne peux l'être davantage? C'est moi qui te supplie maintenant. Je te supplie si tu m'aimes. Être aimée de toi et t'aimer me rend infiniment heureuse. Et cependant, si j'étais à toi, sans pouvoir n'être qu'à toi, il me semble que ce serait la mort en moi.

Ce tutoiement, cette supplication, comment leur aurais-je résisté? Vous êtes si forte sur moi. Je ne suis que faiblesse auprès de vous. J'ai pris votre

main et l'ai introduite contre ma poitrine, sur mon cœur à nu. Vous me l'avez abandonnée :

— Ce cœur est à toi. Fais de moi ce que tu voudras.

J'étais vaincu. Ma capitulation, pourtant, exigea quelques conditions. Je consentirais à partir, à partir sans délai, à m'éloigner sept ou huit mois sur mes terres de Savoie, mais je reviendrais à Paris au cours de l'hiver et tenterais alors de me présenter chez vous. Si cette absence prolongée vous avait rassurée, nous reprendrions notre amitié. Si elle avait raffermi au contraire votre amour, c'est à cet amour que nous reviendrions. Si vous souhaitiez de m'éloigner encore, je voyagerais. Enfin, en cas de danger, vous promettiez de me rappeler auprès de vous.

— Quel danger? avez-vous demandé, un peu surprise.

— Je ne sais pas. Cet hiver, l'Empire me paraissait menacé d'une révolution et le développement de la Prusse, victorieuse de l'Autriche, n'était pas sans m'inspirer des inquiétudes.

— Oh ! le plébiscite a consolidé l'Empire et le calme est revenu en Europe.

— On ne sait jamais. Promettez-moi.

— Je vous le jure.

J'ai enfoncé mon visage dans le creux de ton épaule, j'ai posé longtemps mes lèvres au bas de ton cou, à ma place favorite. Tu me caressais la joue de ta main et tu me disais :

— Crois en moi et ne doute jamais. Jamais, entends-tu?

— Même maintenant quand tu me forces à partir?

— Surtout maintenant.

Nous sommes sortis ensemble. Je me suis retourné pour emporter dans un regard ce petit salon de thé où j'avais connu tant de délicat bonheur avec nos rencontres. Nous avons pris un fiacre fermé bien que le soir fût presque chaud. Vous avez voulu le garder et m'avez déposé devant un bureau de poste de mon quartier. Un groupe de facteurs commentait les nouvelles. C'est là que nous nous sommes séparés.

— Dis-moi un mot encore, mon amour.

— Je t'en dirai deux...

Et ces deux syllabes furent tes dernières paroles. Puis vous vous êtes penchée à la portière pour me revoir. Vous avez agité la main. Et quand la voiture eut disparu au tournant, alors, seulement, j'ai connu ma solitude et ma douleur. Mais j'ai connu aussi la vérité de votre consolation : la certitude d'être aimé de vous, d'être aimé de toi...

***

Renoncer à vous, mon amour, vous avez osé me demander cela, et j'ai paru me soumettre, et je suis parti. Renoncer à vous, ne plus vous voir, ne plus rien savoir de vous, ne plus vous écrire que ces lettres quotidiennes qui ne vous parviendront pas ! Et ne jamais vous garder dans mes bras, sur ma poitrine, sur ce cœur que vous avez touché ! Comment ai-je pu m'engager ainsi? Ah ! laissez-

moi me défendre, défendre notre amour mieux que je ne l'ai su faire dans notre Closerie des Lilas où j'ai tout accordé à vos yeux suppliants, à votre douceur, à votre tendresse...

Renoncer à vous, non, ne l'espérez pas. Je ne renoncerai à vous qu'à mon dernier souffle. Vous ne savez donc pas ce que c'est que l'amour? Il veut, il exige, il commande. Ce qu'il commande avec une autorité qui ne supporte pas la résistance et qui la brise, c'est la fusion totale de deux êtres qui, après s'être longtemps cherchés, se sont découverts pareils avec enivrement, savent d'avance par une intuition mystérieuse qu'ils sont le complément l'un de l'autre, la félicité l'un de l'autre. Tant qu'il n'a pas obtenu satisfaction, il nous dessèche les os et nous brûle les entrailles. S'il l'obtient, c'est l'épanouissement dans un bonheur sans bornes, comme ces roses qui, la veille en bouton, s'ouvrent et fleurissent en une nuit de printemps. N'avez-vous donc pas senti sa brûlure? N'avez-vous pas, humblement, plié les épaules sous son joug? Allez-vous encore lui disputer chaque parcelle de vous-même, au lieu de vous donner toute en un seul élan? Comment ne vous ai-je pas emportée furieusement dans mes bras quand je vous sentais frissonner sous mes baisers? Comment ne vous ai-je pas contrainte à l'inévitable? Comment ne vous ai-je pas dévorée? Ah! mon amour, pardonnez-moi mon respect et ma timidité qui vous ont empêchée d'être mienne à jamais...

Mais non, ce n'est pas cela et je m'égare. C'est

dans votre résistance même que je vous ai le mieux comprise, et peut-être le plus aimée. Plus que moi, bien plus que moi, ma bien-aimée, tu es une essence de lumière. Cette lumière qui brille sur toi, qui est en toi, qui est toi, tu n'as pu la ternir d'une ombre. Ton ombre même n'est pas obscure. Quand je t'emmène ici dans mes promenades, je veux parler de ton fantôme, je te choisis toujours des robes blanches. C'est le blanc qui te convient le mieux. Comme ton beau corps doit être blanc! Vais-je retomber dans mon désir? Cette blancheur même te protège, comme la neige les sommets vierges. Tu as peur, non de moi ni de l'amour, mais des ténèbres de cet amour coupable. Tu ne pouvais déserter ton poste pour t'enfuir, te cacher avec moi. Te cacher? toi qui adores le grand jour. Tu aurais dû te partager entre ton cher foyer et moi, et tu as reculé devant ce partage. Tu aurais dû plier ta fierté et ta pudeur aux rendez-vous clandestins, et tu n'as pu t'y résoudre. Tu en aurais perdu ton beau rire perlé, et cette harmonie qui est dans tous tes mouvements, dans tes gestes, dans ta vie. Harmonieuse, c'est bien le mot qui te convient, qui te définit et que je cherchais. Garde ton harmonie, mon amour, mon enfant, mon cœur, garde ton harmonie, et que je disparaisse...

Que dis-je? voici que je me laisse prendre, moi aussi, aux faux mirages. Il n'est qu'une réalité, et tu l'as tout de même sentie dans nos baisers. Tu l'as sentie malgré toi. Ah! si tu t'abandonnais enfin, comme tout deviendrait simple! N'est-ce pas toi qui compliques à l'excès le problème et qui appelles

les ombres? Ces ténèbres que tu amasses autour de notre amour ne viennent que de ta peur. C'est toujours la peur qui fait la nuit sur nous. Sois plus courageuse et plus généreuse. Livre-toi librement à mon désir et tu ne verras pas les portes secrètes que je saurai t'ouvrir, tu n'apercevras plus le mélange impur de tes deux vies que tu sépareras. L'amour recouvre tout, lui aussi, d'un manteau de clarté. Viens, ma bien-aimée, et ferme les yeux. C'est moi qui te conduirai.

Mais ton visage est devenu grave et ton rire s'est cassé. Je connais toutes les expressions de ton visage et ton rire m'est plus cher qu'à toi-même. Tu viendrais? à quel prix? Non, je ne te tendrai pas la main, je ne t'entraînerai pas, je ne te tirerai pas à moi. « Ne soyez mienne que sans remords, vous ai-je dit un jour. Si vous pouvez résister à votre amour, ne soyez pas à moi. » Vous lui avez résisté, vous m'avez exilé, et moi je me suis soumis à vos ordres, ô ma souveraine! Je vous attendrai, je vous attends. Peut-être viendrez-vous, malgré vous, parce que votre alanguissement ne vous permettra plus de vous dérober. Je vous attendrai s'il le faut toute ma vie.

Ah! si je ne puis renoncer à vous, je puis du moins, je puis encore vous aider dans votre résistance. J'irai jusque-là. Je serai magnanime envers vous quand vous fûtes avare envers moi. Je vous accablerai de ma générosité. Une femme peut désirer de se donner à celui qui l'aime pour lui apporter, avec cette suprême joie, la récompense de tant d'amour patient, délicat et tendre. Ne

soyez pas compatissante. Je préférerais votre cruauté. Une femme peut désirer de se donner à celui qui l'aime et qu'elle aime pour le garder, et parce qu'elle redoute qu'à la longue il ne se lasse de sa rigueur et de ses refus. Vous n'avez rien à redouter. Je vous aimerai jusque dans vos refus et votre rigueur. Mon amour est plus fort que mon désir, et pourtant mon désir me fait trembler d'espérance et de douleur. Je souffrirai dans ma chair qui a tant recherché la volupté. Je vous offrirai cette souffrance de mon inutile désir, ou plutôt je vous la cacherai. Mais ne m'écartez plus, mon amour, rappelez-moi. Vous m'êtes si nécessaire. Je me contenterai de vous voir, je ne vous demanderai rien, je reviendrai même à notre amitié si cette amitié a maintenant votre préférence. Ayez confiance en moi. Je ne chercherai pas à dépasser les limites que vous voudrez m'imposer. Hier encore mes yeux vous plaisaient : ils ne vous voient qu'à travers un rideau de brume. Ma voix vous plaisait : elle vous supplie. J'en viens à souhaiter des catastrophes autour de nous afin que vous teniez votre promesse de m'appeler à votre secours. C'est la seule chance qui me reste encore.

Mais voici que dans cette tempête venue de vous, c'est vous, tou ours calme et sereine, qui m'apaisez. A la lueur des éclairs j'ai entrevu un autre abîme : n'être pas aimé de vous ou ne l'être plus. De quoi donc ai-je osé me plaindre? Vous êtes absente et ne serez jamais mienne. Vous êtes absente, mais vous m'aimez. Vous ne serez pas à moi, mais vous m'aimerez toujours. Qu'importe notre douleur ! Qu'im-

porte ma seule douleur, même si vous ne la partagez pas ! Elle nous unit à distance, comme d'autres amants la présence de la joie ! Une musique divine a calmé l'orage. Ma bien-aimée, tu vois, je m'incline, je me soumets, j'accepte, parce que je crois en toi, ô mon dernier amour et ma lumière...

JUILLET 1870

J'ai vécu ce mois de juin dans un état d'hallucination. Elle était là : je lui parlais. Elle m'accompagnait dans mes promenades sur la colline de Tresserve au-dessus du lac, ou du côté de la montagne du Revard, vers ces villages du Viviers, de Clarafond, de Méry dont les clochers confondent leurs sonneries à l'angélus du soir et versent avec elles la paix sur les campagnes savoisiennes. Quand je borde leurs champs ou leurs prés, de vieilles femmes de ces villages qui ont connu mon père et qui m'ont vu petit, m'appellent encore *Monsieur Hubert* comme au temps de ma jeunesse, et les hommes me saluent et attendent de moi un mot de ralliement. Mon invisible compagne était contente de ces témoignages. Elle est ambitieuse pour moi de popularité et me souhaite un rôle politique. Moi, je hochais la tête, ne pouvant me détourner d'elle.

Nous évaluions ensemble les prochaines récoltes, en regardant la mer des blés dorés et des avoines mûrissantes, les grappes des raisins aux treilles ou dans les vignes, mais nous connaissions assez les saisons pour redouter avec les paysans la sécheresse.

— Il faudrait de la pluie pour grossir les grains et les graines, me disait-elle d'un air entendu.

Et puis, elle a disparu. Je ne l'ai plus retrouvée. Je lui écrivais chaque jour, malgré qu'elle habitât chez moi. Maintenant que sa silhouette s'estompe et son cher visage même quelquefois — oh ! la tristesse de chercher une voix, des regards, des traits, et de ne les plus préciser exactement, et de les aimer quand même ! — je n'ai plus le courage d'écrire à cette absente qui ne répond pas. Mais j'ai contracté l'habitude de me parler d'elle. Comment la désigner, puisque je ne veux pas dévoiler son prénom? Je l'avais surprise un jour lisant un roman de M. Octave Feuillet, *Histoire de Sibylle :* une jeune fille y refuse d'épouser celui qu'elle aime parce qu'il ne partage pas ses croyances religieuses et meurt de cet amour qu'elle a volontairement brisé. Je l'appellerai Sibylle. C'est un nom mystérieux. Les prophétesses le portaient, qui se mettaient en rapport avec le monde surnaturel et annonçaient l'avenir.

Je me plaisais dans ma solitude, parce que la solitude est propice à l'appel des fantômes. Ma fille Rose-Anne, inquiète de mon départ précipité de Paris, m'annonce sa visite. Son mari ne peut l'accompagner. Je la préfère seule, bien que je n'aie qu'à me louer de Roger de Tercy. Nous avons ensemble vécu si intimement depuis la mort de sa mère il y a tant d'années. Elle était encore une enfant. Elle était devenue ma petite compagne et même, plus tard, ne désirait pas se marier afin de ne me point quitter. Il a fallu presque me fâcher

pour la restituer à son destin normal. Eh bien, malgré cet accord et ma tendresse paternelle, je la verrai venir sans plaisir. Elle a rompu l'enchantement. Sibylle est partie devant elle. Pourtant elles auraient pu se rencontrer en toute loyauté. Sibylle n'a rien à se reprocher, pas assez. Leur âge les rapproche. Rose-Anne n'est sa cadette que de quelques années. Entre vingt-cinq et trente — ou peut-être trente et un ou trente-deux ans — la distance n'est guère sensible. C'est la même jeunesse.

La jeunesse : comme j'étais fière de la mienne qui est demeurée intacte ! Je n'ai fléchi ni à la chasse, ni à la montagne, ni à cheval. J'ai la même résistance physique. L'eau glacée et le gant de crin me maintiennent. Bien que j'aie renoncé à la danse qui est le divertissement à la mode, les mères de famille, sinon les filles, me considèrent encore comme un parti convenable. N'ai-je pas su, par mon notaire, qu'on se renseignait sur l'état de mes terres et leur superficie?

— Répondez-leur en *journaux*, lui ai-je conseillé en riant.

Ce *journal* — inconnu en France, — mesure de nos anciens rois de Sardaigne, a dû beaucoup intriguer les trop curieuses correspondantes.

Mais cette jeunesse, comme je la reconnais davantage à mon pauvre cœur déchiré, plus sensible et plus tendre qu'à mes premières amours, plus ouvert à tout ce que les jours peuvent contenir, joies ou blessures, plus profond et plus tourmenté ! Oui, tout retentit en moi, et les résonances sont plus graves. Elle sont pareilles à une musique

portée sur l'eau par l'air plus léger du soir. Elles vont plus loin et semblent se répercuter jusqu'au bout de l'horizon. N'est-ce pas à Sibylle que je dois cet enrichissement? Elle m'a conduit sur un sommet, le sommet de ma vie d'où j'aperçois mieux la vérité des choses et l'unique beauté de mon amour pour elle. Dois-je maintenant, pour lui plaire, appeler à son secours l'âge que je traitais en ennemi? Me préférerait-elle plus enclin à l'amitié, moins ardent, moins pressant, moins implorant? Si elle devait me rappeler à ce prix, y consentirais-je? Ne préférerais-je pas souffrir de désir, et me fier, même sans espoir, à cette force d'aimer qui désagrège les obstacles, comme le torrent fend le rocher pour s'épanouir en lac? Mais elle-même, qui est femme, ne me préfère-t-elle pas ainsi et ne goûte-t-elle pas une sorte de volupté à se pencher sur le gouffre avec l'amère certitude de n'y pas tomber et le vague regret du vertige?

Je n'appellerai pas la vieillesse à son aide. Peut-être la mort? J'y ai songé plus d'une fois, depuis que je l'aime, non, certes, pour me la donner, mais pour la recevoir. La vie m'est trop chère, jusque dans ses épreuves, pour que je l'abandonne jamais volontairement. Elle appartient à Dieu qui la donne et ce don royal ne se refuse pas. Il me semble qu'on en peut toujours tirer parti. Nul destin contraire ne peut être vaincu à la longue. Par surcroît, n'ai-je pas en partage ce pouvoir de sentir qui me fut plus libéralement accordé qu'à la plupart des hommes et qui est comme une fontaine jaillissante où le moindre rayon de soleil

compose avec les jeux de l'eau des arcs-en-ciel? Ma peine et mon désir ne se confondent-ils pas ce soir même avec la douceur de la nuit d'été, de la nuit d'étoiles dont je suis allé m'imprégner dans l'allée d'érables avant de m'asseoir à ce secrétaire? Respirerais-je ainsi la beauté nocturne si mon cœur était moins blessé? Enfin n'ai-je pas, selon l'avertissement de Sibylle, la suprême consolation : se savoir aimé pour toujours? D'où me viendrait donc ce goût de la mort? Oh ! ce n'est pas de moi à coup sûr, mais d'elle. Il me semble que ce serait mieux pour elle. Je suis plus à l'aise pour me dévoiler ici, maintenant que j'ai cessé de lui écrire à elle-même. Des lettres qui ne seront point lues portent néanmoins la marque du destinataire. Il faudra bien, tôt ou tard, que je me retrouve en sa présence. Elle ne peut indéfiniment m'éloigner de Paris. Un amour comme le nôtre ne décroîtra pas. L'absence ne peut rien sur lui. Dès lors, que lui réserve l'avenir? J'ai lu dans un exemplaire des sonnets de Dante qui est dans mon salon et que j'ouvre de temps à autre au hasard que *l'amour est une passion en désir*. Le vieux maître a raison : il ne s'arrête jamais dans ses exigences. Il veut tout, il envahit tout. La mort seule est plus puissante que lui, la mort et Dieu si nous l'écoutions. Mais j'ai cessé de l'entendre, et la foi de Sibylle est secrète. Elle ne l'étale pas comme l'Impératrice, elle en a la pudeur : je soupçonne qu'elle en tire une élévation intérieure plutôt qu'un commandement.

Nous serions donc réduits à nos seules forces.

Qu'elle s'abandonne enfin dans une lassitude de s'être trop longtemps défendue et dans la joie de la détente, ou qu'elle garde assez de surveillance d'elle-même pour continuer de se refuser tout en acceptant nos rendez-vous, elle risque trop de perdre ou de compromettre tout, au moins cette harmonie qui est sa vertu et sa beauté ensemble et que j'aime en elle au point de la surprendre dans chacun de ses mouvements. Tandis que si je disparaissais, comme elle se sentirait libérée ! Le silence de cette nuit qui m'entoure, qui m'enveloppe, qui me pénètre, et la certitude que je n'écris ceci que pour moi-même m'autorisent à toutes les audaces de pensée. Elle serait scandalisée de me voir lui attribuer tant de cruauté. Mais, précisément, ce n'est pas de la cruauté. Quel amant ou quel amoureux, dans le délire de sa passion, n'a tenté d'imaginer l'effet de sa mort sur l'objet aimé ! Lequel ne s'est pas attendri sur cette supposition et n'en a pas tiré ou de l'amertume ou de l'orgueil? Je n'ai, moi, dans mon cœur, ni orgueil ni amertume. Je ne mets pas un instant en doute la douleur de Sibylle. Et même, j'ose croire que cette douleur, comme son amour, n'aura pas de fin. Avec cet extraordinaire don qu'elle a de s'accorder avec la vie, elle se l'assimilera, comme elle s'est assimilé cet amour même. Elle en fera sa respiration et sa substance. L'air et la nourriture entretiennent la santé. Elle la répartira sur tous ses jours à venir afin que chacun en ait sa part. Ainsi partagée, ainsi répartie, comment sa peine ne serait-elle pas supportable? Elle supporte bien son amour

sans présence réelle, sans aveux, sans caresses. Je suis sûr que depuis notre séparation elle me mêle sans une défaillance à toute sa vie agissante et trouve dans cette pensée continue d'amour qui lui vient de moi et qu'elle a pour moi un élan plus vif vers ses devoirs et obligations du monde ou d'ailleurs, vers la paix du matin et du soir, vers ses œuvres charitables, vers ses filles, et même, ô horreur ! — mais j'irai jusqu'au bout de mes audaces — vers son mari qu'elle n'a pas cessé d'aimer tout en m'aimant. Tout en m'aimant d'un amour infini qui semblait devoir abolir tout autre sentiment, et qui chez elle n'a rien aboli.

Avoir été aimée plus qu'aucune autre femme, en avoir goûté la saveur et la certitude, avoir aimé soi-même sans reproche et pourtant sans réserve intérieure, ne serait-ce pas une sorte d'enchantement pour elle? Le rêve même qu'elle eût souhaité? Si je disparaissais, encore une fois ce rêve qui comble la part divine de nous-mêmes ne serait-il pas définitivement réalisé, tandis que la vie peut toujours fausser les rêves? Avec la vie on n'est sûr de rien. Elle peut donner mieux ou moins. Avec la mort, il n'y a plus à craindre d'erreurs. Elle fixerait définitivement notre amour dans la lumière de Sibylle. Ne puis-je donc pas faire cela pour elle et ne la dépasserais-je pas ainsi quand elle prétend m'égaler?

Mais où chercher cette fin? Mon ancien métier militaire et ma persistante jeunesse m'autoriseraient à l'aller chercher dans quelque lointaine expédition. On ne se bat plus en Afrique, et la

malheureuse équipée du Mexique est terminée. Je ne laisserai pas échapper une occasion nouvelle. Ah ! s'il s'en présentait une maintenant ! Sibylle serait punie de son silence. Elle ne connaîtrait pas mon départ et ne pourrait pas l'empêcher. Comment a-t-elle pu nous imposer le silence quand nous pouvons, loin l'un de l'autre, mourir? Là est la vraie cruauté. Des billets volontairement insignifiants, où chacun sait du moins que l'autre vit, tout valait mieux que ce silence...

***

Quel enfantillage ! Imaginer toute une tragédie afin de punir Sibylle du silence qu'elle nous a imposé ! Dans ce silence, n'entendons-nous pas le murmure de notre amour comme un jet d'eau dans un jardin... Le murmure de notre amour : ne m'a-t-elle pas conjuré de croire en elle aveuglément, quoi qu'il arrive? Ai-je donc si peu de foi?...

Rose-Anne est arrivée ce matin, charmante, fine, affectueuse comme si elle devinait ma peine. Elle soupçonne une passion dans ma vie et n'ose aborder ce sujet réservé. Elle a dû savoir ma rupture avec la Comédie-Française si elle a jamais connu ma liaison. Il y a des sujets inabordables entre une fille bien née et son père. Au cours de notre promenade ce matin, parmi les châtaigniers de Tresserve qu'elle retrouvait comme des amis, elle me parlait des femmes de nos relations et de temps à autre jetait sur moi un regard interrogateur. Était-ce

celle-ci ou celle-là dont elle me croyait occupé? Je m'attendais à l'entendre prononcer le nom, le vrai nom de Sibylle. Elle n'y manqua pas et me raconta qu'elle l'avait récemment rencontrée à la légation d'Italie :

— Elle était, me dit-elle, moins gaie qu'à l'accoutumée. Elle paraissait absorbée. Un enfant malade, peut-être. Elle est une si tendre mère.

Je m'efforçai de prendre mon ton le plus naturel en parlant à mon tour de Sibylle. Mais peut-être ai-je exagéré l'indifférence. Et dans mon égoïsme j'étais si heureux de savoir Sibylle absorbée et presque triste.

Ce soir, nous avons cueilli dans la bibliothèque, pour les feuilleter ou les lire ensemble — car nous avons gardé à la campagne l'habitude de la lecture à haute voix — des ouvrages du dix-septième siècle. Elle me lut un portrait de Mme de Sévigné par Mme de Lafayette, et ce portrait se termine ainsi :

« ...Vous êtes sensible aux plaisirs, vous paraissez née pour eux, et il semble qu'ils soient faits pour vous ; votre présence augmente les divertissements, et les divertissements augmentent votre beauté lorsqu'ils vous environnent. Enfin la joie est l'état véritable de votre âme, et le chagrin vous est plus contraire qu'à qui que ce soit... »

— Oh ! conclut-elle, cela conviendrait tout à fait à... (le nom de Sibylle).

Je cherchai une diversion dans la biographie de la marquise.

— La gaieté, lui ai-je répondu, peut être une forme du courage. Mme de Sévigné n'avait pas eu

à se louer particulièrement de la destinée. Mais on est assez injuste généralement dans le monde pour les personnes douées d'un heureux caractère. Ne leur en attribuant pas le mérite, on leur en sait peu de gré, tandis qu'on est reconnaissant du moindre effort aux gens à l'ordinaire bougons et désagréables.

— Mais, père, on n'est pas injuste dans le monde pour Mme de... Au contraire, elle y est très fêtée. Dès qu'elle paraît, tous les visages lui sourient. Elle est assez coquette pour goûter son triomphe.

Ma fille cherchait-elle à m'attirer dans un piège?

— Je te parle, repris-je, de la marquise. Une autre qu'elle, à sa place, eût été malheureuse. Toute enfant, à sept ans je crois, elle était orpheline de père et de mère : un père charmant, délicieux...

— Comme vous.

— Mais non, tu es absurde. Tué à trente ans dans un combat contre les Anglais, une mère morte de chagrin peu après. A dix-huit ans, on la marie à Henri de Sévigné qui fut un assez triste sire. Ouvre ton bouquin. Voici ce que Bussy-Rabutin dit de leur ménage : « Il aima partout, et n'aima jamais rien de si aimable que sa femme. Cependant, elle n'aima que lui, bien que mille honnêtes gens eussent fait des tentatives auprès d'elle. » Il fut tué en duel pour les beaux yeux d'une Mme de Gondran, dite la belle Lolo, qui, au préalable, l'avait ruiné. La jolie veuve ne lui donna pas de successeur. Les historiens ont essayé de compromettre sa réputa-

tion et n'y ont pas réussi. Ni Bussy, ni Fouquet n'obtinrent ses faveurs.

— Oui, conclut Rose-Anne, elle n'a aimé que sa fille et son esprit. Elle fut peut-être une grande coquette. Mme de... en est une autre, je crois. Elle est très entourée, et l'on ne dit rien d'elle.

Pourquoi cette obstination à me parler de Sibylle? Mon refus de juger celle-ci ne risque-t-il pas de la mettre sur la trace, mieux que des paroles banales? Mais je ne puis me contenter de paroles banales sur un tel sujet.

***

Cette conversation d'hier soir avec ma fille m'a causé un mal incalculable. Sans le vouloir, avec l'inconscience de la jeunesse, ou peut-être pour combattre instinctivement un attrait qu'elle a pressenti, Rose-Anne a porté atteinte à mon idole par une allusion à sa coquetterie. Je me suis demandé si, depuis notre séparation, je n'avais pas installé Sibylle sur un autel, et si je n'étais pas devenu la dupe de mon imagination ou de mon amour. L'éloignement ne laisse pas aux objets leurs contours véritables : il les rapetisse ou les surélève. Et par un injuste retour, je me suis complu — oui, complu — à diminuer l'objet de ma passion. L'homme éprouve à certaines heures sombres le besoin de ravaler ce qu'il adore. Je me dis cela et ne puis échapper au doute qui est entré en moi comme un poison.

Pourquoi n'aurais-je pas été, moi aussi, moi sur-

tout, la victime de cette coquetterie qui lui est presque universellement reconnue dans le monde? Elle distribue ses sourires à la ronde : je les ai confisqués pour moi sans raison. Comment croire en elle, quand sa réputation a été naguère attaquée? Le bruit qui a couru sur elle était-il sans cause et la fumée n'annonce-t-elle pas le feu? Je me suis contenté de sa seule négation, comme si l'on pouvait se fier à une femme! Je m'étais fié à elle entièrement, sans autre preuve. Ne l'ai-je pas rencontrée un jour, dans cette avenue de l'Impératrice que je croyais réservée à nos promenades à deux, comme les Champs-Élysées, comme le bois de Boulogne, comme toutes les rues de Paris sans doute, ne l'y ai-je pas rencontrée en compagnie de cet homme brillant, distingué, célèbre que précisément l'opinion publique lui a jadis attribué pour amant? Elle m'a abordé avec son éternel sourire et j'ai dû soutenir la conversation de ce rival.

— J'avais quelque chose à lui demander, m'a-t-elle expliqué plus tard.

Et j'aurais cru lui faire injure en lui montrant ma jalousie après ce qu'elle m'avait affirmé. Comme j'ai dû lui paraître naïf! On l'est à tout âge, mais au mien l'ingénuité ne peut être que ridicule. J'ai trop aimé et connu les femmes pour être taxé de naïveté.

Pourquoi ne jouerais-je pas au plus fin avec elle? Pourquoi ne pas entrer dans son jeu? Pourquoi ne pas revenir à Paris et d'un air dégagé lui apprendre que d'autres soins m'y rappellent? D'autres soins? Mina qui donne en ce moment des représentations

à Vienne et qui va rentrer ne m'a pas encore oublié. Elle du moins ne s'est jamais montrée comédienne avec moi. De son amour je n'ai jamais pu douter. Elle s'est abandonnée toute, dès le premier instant, et ne s'est pas marchandée, elle, morceau par morceau, un jour les mains, un jour la joue, et puis le cou, et puis la bouche. Quelle différence avec Sibylle dont le plan fut de m'affoler peu à peu afin de me tenir à sa merci ! — Ah ! Mina, reviens : j'ai soif de tes caresses, de ta franchise, de ta loyauté. Toi, du moins, tu aimes sans complications et tu réserves tes artifices au théâtre. Tu ne joues pas à la ville, tu n'y es plus que toi-même : un joli être de volupté et de grâce...

Pourquoi ne pas mêler ces deux amours? Je garderai Mina comme maîtresse, et continuerai ma cour à Sibylle. Celle-ci n'en saura rien et, le saurait-elle? ne serait pas jalouse. Je n'aurai plus auprès d'elle la même ardeur dévorante. Elle n'aura plus besoin de m'opposer son calme et cette domination de soi-même qui m'exaspérait. Je serai devenu raisonnable. Je montrerai de l'esprit. Elle goûte assez les anecdotes et les mots de salon. Sans doute lui plairai-je mieux ainsi. Et peut-être, devinant que je l'aime moins puisque je ne la désirerai plus autant, par un de ces retours fréquents m'aimera-t-elle davantage. Trop haut j'avais situé nos amours. Il les faut ramener à la commune mesure. Sibylle n'est point du tout la femme que j'avais imaginée. Une charmante coquette et rien de plus, une coquette, comme tant d'autres, et que ma passion devait épouvanter. Comme je la comprends

maintenant ! Je lui faisais peur. Elle se serait si bien contentée d'une passion tout ordinaire, une de ces passions à la douzaine qui éclosent chaque jour dans le monde. Elle s'est débarrassée de moi parce que je devenais encombrant. En ce moment — il y a encore des fêtes à Paris, si tard dans la saison — elle distribue ses sourires, radieuse de n'être plus surveillée. L'exilé n'en a plus sa part...

***

Tout un jour, oui, tout un jour, j'ai pu me livrer à ce sacrilège : diminuer, rapetisser, avilir l'objet de mon amour, de mon culte ! J'avais conscience de mon injustice et, comme les iconoclastes, j'achevais de briser l'image sacrée sans pouvoir retenir mes coups. Y a-t-il donc en nous un fond de cruauté et de bassesse qui ne se satisfait que dans la destruction et la dégradation? Moi qui étais si fier de ne point me ranger parmi les essences d'ombre ! Les crimes qui s'accomplissent dans les profondeurs de la forêt où rampent les reptiles, où bavent les crapauds, où les araignées tissent leurs toiles, où s'épanouissent toute une flore vénéneuse et toute une faune envieuse et féroce, chacun les porte-t-il en soi dans leurs velléités sinon dans leur accomplissement? Si nos pensées nous révèlent à nous-mêmes, de quel mépris ne devons-nous pas nous accabler? Sibylle, lointaine et lumineuse Sibylle, Sibylle l'harmonieuse, me pardonnerez-vous?...

De quoi l'ai-je accusée? Au nom de quoi l'ai-je accusée? Ne sais-je pas que le sourire n'est pour

elle qu'une arme de défense contre toutes les sournoises et perfides attaques de ceux qui s'acharnent à sa poursuite? Elle va même jusqu'au rire, si c'est nécessaire, mais le rire froisse et irrite et il n'en faut pas abuser. A la Cour les honnêtes femmes se comptent. L'Impératrice, si droite et si loyale, et que le soupçon ne devrait pas effleurer, y tolère néanmoins le ton le plus frivole, et toutes les intrigues. Elle sourit elle aussi, et passe. Elle accueille jusqu'à celles qui ne se sont pas montrées rigoureuses envers l'Empereur, mais peut-être ne cherche-t-elle plus à les connaître depuis qu'elle a chassé la comtesse de Castiglione et causé par là du scandale. Cependant la sympathie particulière qu'elle témoigne à Sibylle — à Sibylle plus jeune qu'elle de dix ans et dont le succès repousse dans le passé toute une génération, toute la génération si brillante des femmes de quarante ans — n'est pas sans avoir une signification. Elle l'a mise à part, comme pour la marquer de son estime. De plus en plus catholique, de plus en plus intéressée par la politique et avide d'exercer le pouvoir au côté de l'Empereur malade et défaillant, elle ne manifeste pas cette estime à la légère.

Mais qu'ai-je besoin de chercher des preuves? Chercher des preuves, c'est déjà injurier Sibylle. Un acte de foi doit suffire. Il me suffit, car j'ai retrouvé ma lumière. Ses yeux, si profonds, où je me perdais, ses yeux dont le regard m'atteignait comme une caresse et s'imprimait en moi, ne peuvent mentir, ni sa bouche qu'elle m'a donnée. Les femmes que j'ai connues et aimées ne m'ont

enseigné, somme toute, ni la perfidie, ni la trahison. Ai-je été spécialement favorisé du sort? Et Sibylle est au-dessus de toutes les femmes que j'ai aimées et connues. Parce qu'elle a écarté la désertion et le partage, parce qu'elle a préservé notre amour de tout mélange impur, ne dois-je pas la mettre plus haut qu'elles toutes, plus généreuses mais moins délicates dans leur sensibilité et leur tendresse? Ne devrais-je pas rechercher sa manière d'aimer pour m'en inspirer? Qu'a-t-elle voulu de moi en m'éloignant et me garantissant dans l'absence un amour inaltérable, un amour immortel?

Ce n'est pas un amour hors de la terre. Je ne comprends guère ces sortes d'amour platonique où les sens n'ont pas de part, où des esprits se confondent sans être alourdis de matière. « Je vous aime toute, lui ai-je dit, esprit, cœur et corps. » Elle n'a pas défendu son corps contre mon amour. Elle veut que je la trouve belle. Elle s'habille pour moi. Elle ne redoute pas les regards dont j'enveloppe dans le monde ses bras, son cou, ses blanches épaules, et même il me semble qu'elle ne les offre qu'à moi. La première, elle approcha ses lèvres des miennes quand je ne l'espérais plus. Elle aime à se défendre contre ma faim et ma soif de caresses et j'ai deviné qu'elle aime cette soif et cette faim. Non, ce n'est point un amour hors de la terre et Sibylle est trop femme pour éprouver un de ces amour-là.

Mais, pour elle, se donner, ce serait se perdre. Elle ne retrouverait plus son harmonie. La vie est plus forte que l'amour, et Sibylle est avant tout dans la vie. Cette vie ne lui a été que favorable.

Elle lui doit son bonheur quotidien, la fortune, de beaux enfants, un mari de haut mérite, au nom éclatant. Comment serait-elle ingrate? Elle m'a aimé sans le savoir et sans le vouloir. Elle s'en est aperçue quand il n'était plus temps de battre en retraite. Et puis, elle ne souhaitait pas battre en retraite. Le nouveau sentiment qu'elle éprouvait, qu'elle n'avait jamais éprouvé encore, la remplissait d'un enchantement inconnu qui s'ajoutait aux agréments de ses jours. Pourquoi donc écarter cette source de joie? Elle l'a laissée couler en elle. Seulement les eaux se sont amassées. Elle a pris peur de ce torrent. Allait-elle se laisser emporter? Allait-elle lui abandonner sa paix, sa loyauté, sa gaieté, son rire? Non, non, l'amour ne devait pas cesser d'être un enchantement. Il ne pouvait plus l'être à nous deux. Il le serait pour chacun de nous séparé de l'autre. Quand elle n'a plus été sûre d'elle-même, elle m'a ordonné le départ. Et maintenant — maintenant rassérénée — je l'imagine très bien chez elle, à la campagne, se promenant dans ses allées, parmi ses fleurs qu'elle arrose et cultive, ou se préparant à Paris à quelque dernière réception de la saison déjà bien avancée, avec l'infinie douceur que nous verse l'amour partagé, se sentant aimée à distance et m'aimant pareillement de loin, sans éprouver le besoin de s'en assurer davantage. Harmonieuse et déconcertante Sibylle — déconcertante pour nos âmes troubles — qui s'assimile l'amour comme l'air et comme la nourriture...

Ce qu'elle veut de moi à travers cet amour limpide, tendre sans présence et voluptueux sans

caresses, ne l'ai-je pas compris à bien des signes, à bien des conversations? Elle a fait de moi une sorte de héros, le héros de son roman intérieur. Elle m'attribue une intelligence, un caractère, une noblesse dont je n'ai donné dans ma vie que des témoignages insuffisants. Elle s'étonne que je ne sois pas un grand homme. Tant de fois, me voyant fermées l'armée et la diplomatie, elle m'a poussé vers l'histoire et surtout vers la politique. Même si je devais combattre l'Empire, et préparer une restauration monarchique, si c'était là ma vocation, au risque du malaise qu'elle en éprouverait, elle me poussait à poursuivre ce but. Une femme ne devait jamais diminuer la valeur de l'homme qu'elle aimait. Avec quelle flamme elle m'encourageait au travail! — « C'est maintenant votre règne, lui disais-je en plaisantant. Vous serez mon Impératrice. — Je veux, répondait-elle, que ce règne se reconnaisse à de plus belles œuvres, à une plus belle vie. — J'attendrai que l'Empire tombe de lui-même. — Ne pouvez-vous l'avertir avec sympathie, avec amitié de ses fautes et de ses erreurs? — Vous avez trouvé la formule... » Et je m'étais remis à ce projet de montrer l'insuffisance de notre préparation militaire, non plus sur un ton de polémique agressive, mais en citoyen dévoué au bien de la nation et simplement désireux de l'éclairer. J'ai apporté ici mes ébauches... C'est vous-même, Sibylle, qui m'avez empêché d'y travailler. Depuis un mois je vous appelle, vous désire et vous aime. Voici que votre sourire m'apparaît. Vous n'êtes pas contente de moi. Voyez pourtant comme je

me suis rapproché de vous ce soir. Ne vous ai-je pas dit un jour que je ferais ce que vous voudriez? Vous avez eu raison de moi. Vous avez toujours raison, raisonnable, cruelle, harmonieuse Sibylle...

Elle-même n'est-elle pas accaparée par tant de soins? Tout le monde la sollicite, la réclame, lui demande conseil ou service. Elle est en effet au service de tout le monde, chez elle et au dehors. Elle est nécessaire à son mari, à ses filles, à sa maison, à ses amies, à ses relations, à tous, même à l'Impératrice. Mais à moi? Comme je compte peu dans ses jours, si j'occupe tant de place dans son cœur ! Elle n'a point de temps à elle pour réfléchir, pour s'interroger, pour aimer, pour m'aimer. C'est pourquoi elle a pris le parti de mêler notre amour à tous ses actes, à toute sa vie, de ne pas l'isoler, de ne pas le mettre à part. Elle n'a plus besoin de moi. Elle m'aime sans moi et son amour la rend meilleure, plus grave et plus courageuse, plus apte à se dévouer, à se sacrifier.

Voilà bien ce qu'elle exige : tirer de notre tendresse un principe de perfectionnement. Valoir mieux par elle et lui en reporter le mérite. Être plus grand par mon amour. Tant d'artistes ont aimé ainsi, hors de la réalité des caresses, hors de la douceur et de la volupté : un Dante, un Michel-Ange, un Beethoven. Sibylle, ma Sibylle, je ne suis pas de leur race, je ne suis qu'un homme, et qui vous aime. Vous voyez, je tâche de vous rejoindre, mais je ne puis y parvenir. *L'amour est une passion en désir :* je me contenterais de votre présence, ou d'une lettre de vous, tant je souffre de notre

séparation... N'y a-t-il pas un peu d'égoïsme et de dureté dans votre manière d'aimer? Et ne serez-vous jamais généreuse que pour les autres?...

***

Ma fille Rose-Anne multiplie les gentillesses pour me distraire. Elle a repris sa place d'autrefois, du temps que nous vivions dans une intimité quotidienne à la campagne, partageant les mêmes promenades et faisant ensemble nos visites paysannes ou mondaines. Quand je lui demande si elle est heureuse, elle me répond :

— Mais oui, à peu près.

— On n'est pas heureux à peu près, Rose-Anne.

— Je ne puis l'être entièrement sans vous.

Son mari, intelligent et distingué, toujours de bonne humeur mais distrait, complaisant dans la vie pourvu qu'il puisse se livrer à sa marotte, une collection de médailles antiques, n'a donc pas su prendre la place que j'occupais dans ce cœur qui ressemble au mien et qui se tourmente aisément.

Hier, nous avons déjeuné à Chambéry chez la marquise de Lavernay. La noblesse des environs y foisonnait. Je ne mentionnerais pas ces agapes abondantes et prolongées comme c'est la coutume en province, sans un petit incident qui les a suivies. J'avais pris la défense, à tout hasard, d'une malheureuse femme séparée de son mari et accablée par les sévérités de l'opinion. Je soutenais qu'on avait tort de juger si vite, que dans la plupart des séparations les maris étaient responsables de leur infor-

tune, n'ayant pas su plaire à leur femme et ne mettant pas en doute, dans leur suffisance, qu'ils avaient subjugué celle-ci pour toujours. Bref, je narguais le sot orgueil masculin. Toute la table était contre moi, sauf Rose-Anne et une mignonne petite jeune fille de vingt ans, Huguette de Servoz, qui me buvait des yeux parce que, dans sa candeur, je lui faisais l'effet d'un chevalier, d'un paladin au service des faibles et des opprimés. C'est l'écueil des nobles causes et même des causes paradoxales : on risque de cueillir et d'égarer de jeunes esprits naïfs et confiants. Ne pouvant ignorer l'effet que je produisais, je parlais avec plus de chaleur et plus de conviction apparente. Pour la première fois depuis que j'avais quitté Paris sur l'ordre de Sibylle, je me retrouvais en présence d'une nombreuse compagnie féminine et je m'apercevais que j'avais cherché à la choquer ou à l'éblouir, ce qui revient au même. Avec stupeur je constatais, au cours même de mon succès, que mon amour, mon grand amour, mon dernier amour ne m'avait pas même fait renoncer à cette chose insignifiante : attirer l'attention sur soi. Brusquement, quand j'en pris conscience, je coupai court. Les beaux yeux d'Huguette de Servoz s'éteignirent.

Quand nous fûmes rentrés au château, ma fille revint sur cette réception de Mme de Lavernay :

— Eh bien, père, vous avez séduit tout le monde.

— Parlons-en : tout le monde m'a honni.

— C'est peut-être pareil. Dans tous les cas, vous avez fait une conquête.

— Une conquête, moi, à mon âge?

— Vous voulez que je célèbre votre jeunesse.

— Et qui donc?

— Ah! ah! vous voilà curieux! Huguette de Servoz.

— Une enfant.

— Non point : une jeune fille très sérieuse, très droite, très intelligente.

— Trouve-lui donc un bon mari, puisqu'elle te plaît tant.

— Mais, précisément, je lui en ai trouvé un.

— Et qui donc?

— Vous.

Je me suis presque fâché :

— Rose-Anne, tu perds le respect. J'ai trente ans de plus que cette enfant.

— Non, vingt-huit.

— Et je n'ai jamais songé à remplacer ta chère mère que nous avons perdue il y a quinze ans déjà...

Elle s'est recueillie sur le souvenir de la morte. Puis elle a repris avec une émotion dont tremblait sa voix :

— Je n'ai voulu manquer de respect ni envers sa mémoire, ni envers vous. Oui, vous avez été fidèle à maman. A cause d'elle, et aussi à cause de moi. Je n'aurais pas dû vous quitter.

— Les enfants ne doivent jamais se sacrifier à leurs parents, petite.

— Moi, c'était différent. J'avais tant vécu près de vous, avec vous.

— Tu n'aimes donc pas ton mari?

— Si, beaucoup. Mais vous aussi, père, je vous aime.

Je lui ai pris la main pour l'appuyer à ma joue et me suis tout à coup rappelé que c'était là une caresse de Sibylle, en sorte que j'ai abandonné cette petite main.

— Ma vie, Rose-Anne, ai-je dit, n'est pas ce que tu crois.

Nos enfants ne peuvent pas nous connaître. Nous risquons de leur donner de nous une image inexacte, et supérieure à la réalité, par là même que nous sommes tenus vis-à-vis d'eux au silence sur nos intimités. Ainsi leur devons-nous, en revanche, la bonté et l'indulgence.

Rose-Anne m'a confié alors ce qu'elle avait cru deviner :

— J'ai peur que vous ne soyez pas heureux.

— Mais si.

— Ou pas assez. Pourquoi ce départ de Paris sans m'avertir? Vous m'avez peinée. Vous êtes si jeune encore. Vous pourriez très bien refaire votre vie. Je vous y aiderais. Il me semble que je vous le dois.

La voyant si grave dans son idée fixe, j'ai plaisanté :

— Voyez-vous cette petite maman qui prétend marier son grand fils ! Elle est complètement folle. Rassure-toi. Je suis très heureux en ce moment puisque tu es là. Et j'ai de vastes projets qui ne sont pas matrimoniaux. J'ai l'intention de me lancer dans un grand ouvrage.

— D'histoire?

— Non, de politique.

— Contre l'Empire?

— Pas précisément. Un livre calme, serein, écrit avec amitié, où j'indiquerai sans aigreur les réformes nécessaires. Tu vois cet amas de notes : il suffira d'une mise au point.

— Oh ! comme je suis contente ! s'écria-t-elle.

Elle se sentait allégée d'un lourd poids. Sans doute avait-elle pressenti mon secret et désiré de combler le vide soupçonné de ma vie, fût-ce même en sacrifiant notre intimité de père à fille. Puisque ses alarmes étaient sans objet, puisque je me fixais une occupation et un but, elle retrouvait aussitôt sa tranquillité de petite fille accoutumée depuis tant d'années à s'appuyer à moi et à compter sur moi.

— Le moment est bien choisi, ajouta-t-elle, car l'horizon est calme et l'on entendra mieux votre avertissement que s'il était chargé d'orage.

— L'horizon est calme vraiment?

— Comment, père, vous si attentif autrefois à la politique, vous ne le savez pas?

— Je n'ai pas lu les journaux.

— Ce n'est pas le temps qui vous en a manqué.

De nouveau elle fut reprise d'inquiétude. Comment, retiré à la campagne, sans occupations définies, avais-je pu depuis quatre ou cinq semaines me désintéresser à ce point de la chose publique, alors que, dans nos conversations à Paris, je n'avais cessé de manifester devant elle le peu de confiance que m'inspirait le ministère du 2 janvier, le ministère Ollivier? Le plébiscite même ne m'avait pas rassuré : l'opposition demeurait violente et forcenée. L'Empire libéral me paraissait un compromis

fragile. Rose-Anne leva donc sur moi ses yeux étonnés :

— Vous ignorez le dernier discours de M. Émile Ollivier?

— Ma foi oui ! Je goûte peu les orateurs.

— Même celui-là?

— Surtout celui-là. Au fait, je le préfère encore à M. Gambetta. L'Empire est menacé deux fois, à l'intérieur et à l'extérieur. Il a deux ennemis : M. de Bismarck et M. Gambetta.

— Il n'en a plus. Écoutez plutôt.

Elle avait rapidement fouillé dans la pile des journaux dont je n'avais pas défait la bande et, sûre de sa date, dépliait un *Journal des Débats* du 1er juillet.

— Voici, père, ce discours. M. Ollivier répond le 30 juin à M. Jules Favre. « De quelque côté qu'on regarde — c'est sa conclusion — on ne voit aucune question irritante engagée et, à aucune époque, le maintien de la paix en Europe n'a été plus assuré. »

— Parfait, approuvai-je. Eh bien ! que l'Empire en profite pour se préparer à tout hasard à la guerre.

Rose-Anne vint alors, comme une petite fille, s'asseoir sur mes genoux et, câline, me demanda :

— Pourquoi n'avez-vous ouvert aucun de vos journaux?

— Oh ! tu sais, à la campagne on devient paresseux.

— Ce n'est que cela?

— Bien sûr.

Elle sollicitait mes confidences. Comment les lui aurais-je livrées? Vite convaincue, elle m'embrassa :

— Vous savez : je ne tenais pas à vous marier. Oh ! pas du tout. J'aime mieux vous garder pour moi.

Pour toi? chère enfant. Mais dans ma vie il y a Sibylle, et je ne puis t'en parler...

***

Est-ce parce que mon cœur est à nu qu'il ressent ainsi le moindre choc? Voici que le projet de Rose-Anne, si absurde, si inconsistant, m'est revenu comme une tentation. Je guérirais peut-être de Sibylle par le moyen d'un amour si frais, si jeune. Cette jeune fille serait mon salut. Par elle, je rentrerais dans la vie claire, dans l'harmonie chère à Sibylle.

Pourquoi me donner le change à moi-même? Je n'envisage ce mariage insensé que par rapport à mon amour. Sibylle rassurée ne chercherait plus à m'éloigner d'elle. Je pourrais la revoir librement. Au-dessus de nos foyers réciproques, un sentiment inconnu de tous nous unirait. Ainsi trahissais-je à l'avance celle que ma fille avait élue pour moi. Ma passion s'emparait d'elle pour l'utiliser.

Mais que sait-on des cœurs et des corps? N'oserai-je donc pas m'aventurer dans l'intimité de Sibylle, puisque j'ose voir clair dans la mienne? Ne pénétrerai-je pas dans cette vie conjugale qui m'est fermée et sur quoi je ne puis l'interroger?

Elle n'eût jamais répondu à mes questions indélicates. Le mariage demeure le grand mystère, la pudeur de ceux mêmes qui l'ont perdue. Nul n'en révèle, sauf au médecin ou au confesseur — et encore! par lambeaux, incomplètement — les secrets physiologiques, les divergences physiques ou morales. De temps à autre, comme on distingue un paysage à la lueur des éclairs dans la nuit, on en aperçoit les abîmes, par quelque procès de séparation, par quelque drame d'assises. Mais, à l'accoutumée, c'est la soumission, ou l'acceptation, ou la monotonie, ou ce bonheur moyen et terre à terre qui ne soulève plus aucun voile. La vie quotidienne a tout recouvert. Personne ne peut plus retirer le voile. Il est trop lourd et trop épais, tissé par trop de jours et trop de nuits. Parfois, seulement, il est transparent et doré, quand on devine une de ces rares tendresses, consacrées par des naissances ou par une confiance continue, et qui ont su résister à la menace des années comme à celle de l'habitude...

Je sais seulement que Sibylle a contracté, il y a douze ans, un mariage d'inclination. Elle s'est trop défendue contre notre amour, elle lui a trop longtemps résisté, elle lui résiste trop encore pour que je ne devine pas que cette inclination — mot trop faible peut-être que, par jalousie, je laisse ici au lieu d'un autre — a laissé en elle des traces profondes. S'est-elle muée en amitié? A-t-elle gardé ses privilèges? L'ambition et la conduite des hommes et des affaires auraient-elles desséché peu à peu le cœur de son compagnon devenu impas-

sible? Notre amour a-t-il répondu à ces profondes tendresses de femme que si peu d'hommes savent découvrir et comprendre? J'ai fini par savoir qu'elle a sa chambre à part, auprès de ses filles. Plus d'une fois pourtant, elle m'a averti qu'elle avait reçu trop de bonheur pour être jamais déloyale et quand elle m'écartait ainsi, comme je lui offrais de m'éloigner, c'était elle qui me retenait à toute force : pourquoi? Ah! que je m'arrête donc sur cette mauvaise pente! Sibylle, l'harmonieuse Sibylle, rougirait de mon enquête. Elle est aussi à l'aise dans sa vie conjugale que dans notre amour dont elle veut écarter les ombres, qu'elle entend maintenir dans la lumière. Elle ne veut pas les opposer, elle les veut garder tous deux, non par une combinaison, non par une réflexion ou un acte de volonté, mais par un immense appétit de son être comblé, par un élan de tout cet être vers le jour et vers la joie, à la manière élancée et fluide de ces femmes de Botticelli que j'allais presque chaque année admirer aux Offices de Florence du temps que j'habitais Turin.

Laure, aimée de Pétrarque, était mariée et mère de nombreux enfants ; Vittoria Colonna, aimée de Michel-Ange, était mariée ; et Thérèse de Brunswick, fiancée à Beethoven, ne l'épousa pas. Béatrice ne fut peut-être qu'une fiction imaginée par Dante. Mais, encore une fois, je ne suis pas de leur classe. Sibylle, vous m'avez cru supérieur à ma nature, et c'est vous que je veux.

Peut-être n'aimons-nous vraiment, d'une tendresse durable, que ce que nous créons : la vierge

devenue notre femme, nos enfants, nos œuvres. N'aimerions-nous ainsi notre amour que si notre désir, notre imagination, notre esprit, notre cœur ont fini par le créer en nous au lieu de le soumettre à une réalité qui tôt ou tard le déformerait?...

***

Valoir mieux pour elle et par elle, voilà donc ce qu'elle exigeait en m'éloignant après m'avoir engagé sa foi, après m'avoir promis de m'aimer toujours. Que cet amour soit ma force et ma clarté et c'est lui que j'invoque ce matin en me remettant au travail. C'est lui que chaque matin j'invoquerai.

Avec cet amas de notes critiques où j'ai souligné par des faits les erreurs ou les fautes de l'Empire et les menaces de sa décadence, j'écrirai un livre de réconfort et l'appellerai *la France éternelle.* Comme une eau souterraine qu'il faut amener à la surface, je montrerai les puissances cachées de la nation qui autorisent tous les espoirs. Est-ce la pensée de Sibylle qui me rend optimiste? Elle ne veut pas du découragement qui engendre toutes les faiblesses. Ainsi me trouverai-je répondre à *la France nouvelle* de M. Prévot-Paradol qui fit tant de bruit il y a deux ans. Aurai-je son talent, sa chaleur, son éloquence? Oui, si mon amour me soutient. Il croit la guerre inévitable, et je le crois aussi, entre une Prusse qui veut dominer les Allemagnes et une France qui ne peut le tolérer et, prévoyant notre défaite, il s'apitoie : « Ce serait

le tombeau de la grandeur française, et nous serions réduits à vivre de notre gloire passée, à figurer pour mémoire parmi les grandes puissances, à fatiguer l'Europe des souvenirs de Louis XIV et de Napoléon comme l'Espagne jette aux chancelleries indifférentes les noms de Philippe II et de Charles-Quint. » Allons donc ! oui, je redoute comme M. Prévot-Paradol la préparation militaire de la Prusse, je n'ai pas confiance dans la nôtre, et je me méfie des alliances projetées avec l'Autriche et avec l'Italie, alliances contradictoires dont ne m'ont jamais convaincu les flatteries du prince de Metternich ni les sourires du chevalier Nigra. Mais il y a dans ce pays des trésors de patience, d'endurance, d'économie, surtout des puissances de redressement inattendues. Ma passion de l'histoire m'a conduit à pénétrer son passé : plus d'une fois il est descendu si bas qu'on a pu le croire définitivement abattu, et il trouve tour à tour une petite fille comme Jeanne d'Arc, un coureur de jupons comme Henri IV, un sombre petit officier comme Bonaparte, et le voilà sauvé des Anglais, des Protestants, de la Révolution. La défaite même n'en aurait pas raison. M. Prévot-Paradol se trompe : la France vaincue se relèverait. Elle n'est pas encore vaincue. Elle est tout de même la victorieuse de ces campagnes d'Italie et de Crimée qui furent toutes remplies de fautes militaires. Et puis, il n'est pas question de guerre si j'en crois M. Émile Ollivier qui conduit aujourd'hui nos destinées ou qui, du moins, les raconte.

Puisse-t-il avoir raison et puissé-je avoir le temps

d'achever cet ouvrage et de servir ainsi ! Valoir mieux par Sibylle et pour Sibylle, j'ai trouvé ma voie. Et il me semble — enfin ! — que je me rapproche d'elle qui est si loin, si loin...

***

Ce matin, levé de bonne heure, après quelques pas dans le parc pour rafraîchir mes idées, j'achevais le classement de mes notes et le plan de mon ouvrage lorsque Rose-Anne a fait irruption chez moi, le visage bouleversé :

— Oh ! père, est-ce la guerre?

Je me suis levé pour lui prendre des mains le journal qu'elle me tendait, me reprochant intérieurement de n'avoir pas suivi la politique étrangère depuis mon départ de Paris et de m'être absorbé dans mon amour. Cependant je n'attribuais son trouble qu'à l'une de ces appréciations excessives des événements dont les femmes sont coutumières. Comment l'horizon de l'Europe, calme au mois de juin, si calme que M. Émile Ollivier, le 30, avait pu garantir la paix, se serait-il brusquement assombri?

— Lisez, me dit-elle, le compte rendu de la Chambre.

J'y courus. Nous sommes au 8 juillet : la séance est du 6. Dans mon oubli de tout, j'ai négligé de m'abonner à un journal de Lyon qui m'eût apporté plus tôt les nouvelles. Mes journaux de Paris me renseignent trop tard, maintenant que je daigne me renseigner, ou plutôt que j'y suis contraint.

Répondant à une interpellation de M. Cochery au sujet de la candidature du prince Léopold de Hohenzollern au trône d'Espagne, le duc de Gramont, notre ministre des Affaires étrangères, affirme notre droit de nous y opposer : « Nous ne croyons pas, a-t-il dit, que le respect des droits d'un peuple voisin nous oblige à souffrir qu'une puissance étrangère, en plaçant l'un de ses princes sur le trône de Charles-Quint, puisse déranger à notre détriment l'équilibre actuel des forces en Europe, et mettre en péril les intérêts et l'honneur de la France... » Et pour finir : « ...S'il en était autrement... nous saurions remplir notre devoir sans hésitation et sans faiblesse... »

J'ai laissé tomber le journal avec ce seul mot :

— Bismarck !

— N'est-ce pas, me supplia ma fille, que tout peut encore s'arranger?

Je répétai le nom que j'avais prononcé :

— Bismarck. Cela dépend de M. de Bismarck. S'il juge le moment favorable pour sa guerre, il l'aura, comme il l'a eue avec l'Autriche. Notre gouvernement se laissera manœuvrer. Le duc de Gramont coupe trop tôt les ponts.

Il me fallut bien lui expliquer l'histoire compliquée de cette candidature Hohenzollern que je croyais enterrée quand j'avais quitté Paris. Depuis la fuite de la reine Isabelle devant la Révolution, la République espagnole, sous l'influence du général Prim, cherchait un roi. Elle s'était adressée partout, au duc de Montpensier, au duc d'Aoste, et finalement à ce prince de Hohenzollern qui

avait refusé. Il paraît que, revenant sur sa décision, il aurait accepté. Qui a machiné cette acceptation? Je soupçonne sans rien savoir l'intervention de M. de Bismarck. Dans ce cas, nous n'échapperons pas à sa manœuvre s'il cherche un prétexte et s'il croit l'avoir trouvé là. Cependant le duc de Gramont n'a pas dû parler à la légère sur ce ton comminatoire. A-t-il des assurances du côté de l'Autriche ou du côté de l'Italie? C'est possible, bien que j'aie peine à le croire.

Je connais tous les acteurs du drame qui se joue en ce moment. J'ai toujours eu la curiosité des visages. Le comte de Bismarck, je l'ai rencontré à Paris il y a trois ans, quand il vint à l'Exposition : immense et lourd, impérieux et fourbe, flatteur et silencieux, grand seigneur et maquignon. J'ai vu le duc de Gramont à son retour de l'ambassade d'Autriche, très brillant, très distingué, très sûr de lui, trop sûr de lui, avec ces yeux d'illusionniste qui regardent au-dessus des têtes. Notre ambassadeur actuel à Berlin, à qui incombe en ce moment cette difficile négociation, le comte Benedetti, est fin, souple, intelligent, adroit, mais incapable de tenir tête au duc. M. Émile Ollivier a-t-il l'expérience et l'autorité suffisantes pour diriger notre politique extérieure qui ne lui est pas confiée, car il n'est pas le chef du gouvernement, il n'en est que le porte-parole en raison de son influence oratoire? L'Empereur, fatigué, malade, rassasié, doit souhaiter la paix. Il l'a offerte tant de fois à l'Europe en lui proposant le désarmement, et M. Ollivier n'avait-il pas repris cette

proposition à son compte au début de son ministère? Mais l'Impératrice, si ardente, si sensible, que les affaires d'Espagne intéressent particulièrement et qui, depuis Sadowa et surtout depuis son amitié pour la princesse de Metternich, déteste M. de Bismarck?

Comme je voudrais être à Paris ! N'y pourrais-je même jouer mon rôle? Le ministre d'Italie, le chevalier Nigra, m'estime et m'écoute. Il sait les liens de ma famille, avant l'annexion, avec la maison de Savoie. Il peut conseiller à son roi le choix du duc d'Aoste pour le trône d'Espagne, ce qui arrangerait toutes choses, puisque le gouvernement impérial a négligé d'encourager la candidature du duc de Montpensier parce que celui-ci est un Bourbon, comme si un Bourbon n'était pas un Français ! Il peut surtout pousser à une alliance qui empêcherait la guerre et qui est due après l'intervention de Napoléon il y a onze ans en faveur du Piémont. Oui, je sais bien, il y a le sang de Mentana et la présence d'un corps français d'occupation à Rome pour la protection du pape. Mais Solférino et Magenta doivent l'emporter.

Il faudrait surtout agir sur l'entourage de l'Impératrice. Là, je redoute les éclats de voix, les forfanteries, les vantardises. J'ai conversé avec le colonel Stoffel, notre attaché militaire à Berlin, lorsqu'il fut appelé à Paris à la fin de l'an dernier. Plus d'une fois j'ai même soupé avec lui au Café Anglais, car ce grand laborieux, cet observateur implacable adore le plaisir. Comme je l'interrogeais sur la Prusse, il me fit cette terrible

réponse : « Ce n'est pas un pays qui a une armée, c'est une armée qui a un pays. » D'autre part, j'ai étudié les lacunes de notre organisation militaire, de notre état-major, de notre haut commandement. Il faudrait agir sur ce milieu de la Cour, plus aveuglé que frivole, et que son courage même protège contre la vérité. Agir, comment? Par Sibylle, si elle l'eût voulu, si elle eût accepté d'être mon amie en même temps que mon amour, si un pacte d'amitié avait pu se nouer entre nous. Ne me rappellera-t-elle pas, se souvenant que je le lui avais demandé en cas de danger? Le danger n'est-il pas venu? Demain n'aurai-je pas une lettre d'elle? Une lettre d'elle : voici que je découvre dans ce péril même une sorte de douceur...

J'en étais là de mes réflexions quand Rose-Anne me consulta sur son prochain départ. Ne devait-elle pas rejoindre son mari? Si la guerre éclatait?

— Nous n'en sommes pas encore là, répondis-je pour la rassurer. L'Espagne peut renoncer à ce prétendant. Le roi Guillaume est tout de même un vieillard et un sage. M. de Bismarck n'est pas le maître absolu. Si nous gardons notre sang-froid, tout peut encore s'arranger. Attends quelques jours. Ton mari n'est pas officier.

— Mais la garde mobile?

— Elle n'est pas organisée. Le maréchal Niel en avait le projet. Le maréchal Lebœuf ne l'a pas réalisé.

Je n'ajoutai pas que ce maréchal Lebœuf ne

m'inspirait aucune confiance : avantageux, solennel et tranchant.

— Pourquoi, me dit ma fille, ne partiriez-vous pas avec moi? Demain ou après-demain? Rien, en somme, ne vous retient ici. A Paris, vous avez tant de relations, dans tous les milieux, à la Cour, dans les ambassades, dans le monde littéraire. Vous voyez si clair, vous. Je suis sûre que votre influence serait utile.

Elle me flattait pour m'attirer et ne se doutait pas du prestige de sa tentation. Partir, *la* revoir : je n'imaginais plus que cette joie dans le drame national. Mais j'avais donné ma parole. Sibylle me pouvait seule relever de mon serment. Je n'avais pas perdu l'espoir de son appel de détresse.

— Oh ! je n'ai pas d'influence, protestai-je mollement. Je suis encore retenu à Tresserve : un bail à renouveler, des réparations aux bâtiments de la ferme.

Rose-Anne ne pouvait se méprendre à la médiocrité de ces prétextes. De nouveau ses yeux m'interrogèrent. Ils me révélèrent, à moi, sa curiosité, son angoisse même et sa tendresse. Tous ses soupçons lui revinrent à l'esprit. Une raison qu'elle ignorait et qui devait être grave me tenait éloigné de Paris. Pressentant une cause intime, elle cessa d'insister.

— Alors je partirai seule, murmura-t-elle.

Je lui demandai de patienter deux ou trois jours. Sans nul doute, le ministre des Affaires étrangères devrait mettre le Parlement au cou-

rant des négociations en cours. L'avenir dépendait en somme de ces négociations. Alors apparaîtrait le conflit inévitable ou la rassurante péripétie. Partagée entre son mari et son père, elle m'accorda ce délai.

***

Chaque soir, avant de m'aller coucher, je reprends ce journal qui a succédé aux lettres où je criais mon amour. Voici que je l'interromps pour écrire au chevalier Nigra et le pousser à intervenir. Une autre idée m'est venue. Ne pouvant communiquer avec Sibylle sans son autorisation et lui confier ce que je crois utile dans le conflit actuel pour répandre le calme dans l'entourage immédiat de l'Impératrice, si je m'adressais à son mari? Les relations que nous entretenions m'y autorisent. Il a plus de crédit que moi. S'il est dévoué aux souverains jusqu'à l'absolue fidélité, il est lucide et renseigné. Peut-être ne subit-il pas l'engouement général. Peut-être a-t-il gardé son franc-parler. C'est une chance à courir, et il me doit suffire que cette chance existe. N'est-ce pas un devoir pour moi, puisque je connais mieux que personne de la Cour les faiblesses de notre organisation militaire?

Un devoir? O sophisme! Pourquoi ne pas m'avouer à moi-même que je cherche uniquement un moyen de communiquer avec elle, fût-ce par le canal de son mari?...

***

Maintenant, au lieu de laisser mes journaux sous leur bande, je vais à la rencontre du facteur. Outre les *Débats*, *la Liberté* et la *Gazette de France* que je reçois, je fais prendre *le Constitutionnel*, *le Figaro*, *le Temps*, *le Pays*, *le Peuple français*. Je suis un peu surpris du ton violent de M. Émile de Girardin, de M. Clément Duvernois, de M. Granier de Cassagnac. Ils renchérissent encore sur les déclarations déjà si peu diplomatiques du duc de Gramont. Ils ne comprennent donc pas qu'une guerre entre la France et la Prusse serait implacable? La France y risque la dynastie napoléonienne, son prestige, sa suprématie ; la Prusse son hégémonie en Allemagne. Connaissent-ils les forces en présence, la tenace préparation prussienne qu'a pourtant dénoncée la campagne de Sadowa, notre incurie militaire et, plus encore, parlementaire, qui a ruiné, ou à peu près, l'œuvre de redressement entreprise par le maréchal Niel mort trop tôt? Ou bien, peut-être, ont-ils des renseignements que, de loin, j'ignore, sur les alliances, sur l'état d'esprit du Wurtemberg et de la Bavière peu disposés à se rallier à la politique de M. de Bismarck et à se perdre dans la puissance de la Prusse? Ah ! partir pour Paris, suivre les événements au jour le jour, intervenir même pour calmer l'opinion, à quelle tentation me faut-il résister? Sibylle ne me relèvera-t-elle pas de mon serment? A-t-elle même le droit de le maintenir? Quand elle l'a exigé, les

circonstances étaient différentes : aucun drame national ne se jouait, aucune guerre n'était à redouter, aucune révolution. Elle ne l'exigerait plus maintenant. Elle m'appellerait... Elle ne m'a pas encore appelé. C'est en vain que j'ai fouillé mon courrier du regard, cherchant une lettre d'elle. Et pourtant elle m'aime.

Voici que mes doutes me reprennent. Si elle m'aimait, elle abrégerait mon exil. Si elle m'aimait, elle m'écrirait et ne me laisserait pas dans l'ignorance de son sort, de ses pensées, de son cœur. Pourquoi n'irais-je pas à Paris, avec ma fille, sans lui rendre visite? Elle n'en saurait rien. Du moins, je me serais rapproché d'elle ; avec elle, je vivrais ces heures d'angoisse ; je respirerais le même air chargé d'orage.

Elle n'en saurait rien? Tôt ou tard elle l'apprendrait. Ma présence ne passerait pas inaperçue. Nous avons tant de relations communes. Et puis, comment résisterais-je à la tentation de la revoir, quand j'aurais pour elle accepté ce voyage? Je serais donc parjure. Supporterais-je d'être diminué dans son premier regard, quand peut-être mon éloignement lui a restitué la paix et ce bonheur tangible à quoi elle aspire et que j'ai risqué de briser? Enfin je ne dois pas m'abuser. Ma présence à Paris est inutile. Elle ne servirait que moi-même. Je ne suis plus, dans la suite des événements qui vont se dérouler, et même se dérouler très vite, qu'un comparse. Il est trop tard pour chercher à les orienter. En ce moment, notre ambassadeur, le comte Benedetti, a sans doute rejoint

le roi Guillaume à Ems où celui-ci prend les eaux. S'il a reçu des instructions rigides de son ministre, est-il en mesure de les atténuer? La paix est encore possible : elle peut venir d'Ems si le roi la désire, de Madrid si le général Prim comprend l'absurdité de sa démarche, de Sigmaringen si le prince Léopold de Hohenzollern a la sagesse de refuser la couronne, de Saint-Cloud si l'Empereur garde son sang-froid et l'impose. Nulle part je ne puis agir. Ah ! si j'avais écrit plus tôt cet ouvrage que je n'écrirai plus, que je dois abandonner, peut-être m'aurait-il valu quelque autorité dans la presse, quelque crédit sur l'opinion et même à la Cour !

Les fondations d'un monument qui n'a pas été achevé et ne le sera jamais sont plus tristes à contempler que des ruines. Les ruines sont le témoignage d'une vie antérieure avec ses bons et ses mauvais jours, ses heures de lutte et ses heures d'honneur et parfois de gloire. Tandis qu'à peine sorties de la terre, les fondations n'ont plus qu'à y rentrer sans avoir servi, sans avoir supporté les saisons humaines. Je regarde avec mélancolie cet amas de notes que j'avais classées hier et qui devaient me permettre de bâtir mon édifice, cette *France éternelle* avec ses erreurs, ses faiblesses, ses discordes intérieures, son manque de suite dans les idées, sa manie de l'à peu près et de l'improvisation et, d'autre part, ses puissances spirituelles, venues du fond des siècles, capables de la redresser dans ses défaillances comme sa force matérielle sans cesse renouvelée par la fécondité de son sol.

Voici mes fiches sur notre organisation militaire. Examen critique de la campagne d'Italie et de la campagne de Crimée où il fut trop aisé de surprendre, malgré la victoire, l'insuffisance des états-majors et du matériel, les lenteurs du ravitaillement en vivres et en munitions. Loi sur l'armée, du maréchal Niel, incomplète et contre-carrée par les généraux eux-mêmes demeurés pour la plupart fidèles, par incurie ou paresse, aux vieilles méthodes erronées, et d'un optimisme déconcertant dont le plus bel exemple est aujourd'hui celui du maréchal Lebœuf, par la Chambre des députés, que suit docilement le Sénat, trop portée à rogner le budget de la guerre et à chercher la popularité dans la diminution du temps de service et dans les congés, par l'opinion enfin qui ne manque pas d'accueillir toutes les utopies pacifiques et oppose même Napoléon III et ses rêves de paix universelle à Napoléon Ier, le fléau de la guerre. Étrange état d'esprit qui frappera les historiens de l'avenir si la guerre, voulue par M. de Bismarck et non par la France, éclate demain. L'opposition démagogique ne va-t-elle pas jusqu'à prêcher l'indiscipline dans les casernes, attirer les soldats dans les réunions publiques, lancer même des appels aux conscrits pour les pousser à la désertion ou à la désobéissance? Je me souviens d'avoir assisté au camp de Châlons, il y a deux ans, à l'anniversaire de Solférino où j'avais été convié pour avoir pris part à la bataille. L'Empereur se permit, dans un discours bien inoffensif, de vanter « l'esprit militaire ». La presse ne manqua

pas de le lui reprocher comme s'il avait commis une incongruité. Mais n'a-t-on pas fondé ces dernières années une *Ligue internationale de la paix*, avec des hommes considérables comme M. Jean Dollfus, M. Michel Chevalier, M. Frédéric Passy et toute une armée — si je puis dire — de professeurs, d'économistes, de prêtres, de pasteurs et de rabbins? Cette ligue tient des congrès où elle prêche le désarmement : l'an dernier, le P. Hyacinthe, avec son éloquence enflammée, opposa au Dieu des armées le Dieu de concorde et de pardon qui a prescrit aux nations comme aux individus de ne pas tuer. L'Empereur n'a-t-il pas lui-même pris l'initiative d'une proposition de désarmement adressée à toute l'Europe? Lord Clarendon, qui vient de mourir, l'avait accueillie avec empressement. De cette cause qui déjà lui fut chère au congrès de Paris il y a une quinzaine d'années, n'était-il pas l'avocat désigné? Mais quand la proposition fut portée à Berlin par l'ambassadeur anglais, le roi Guillaume et M. de Bismarck durent en faire des gorges chaudes tandis qu'ils l'éludaient avec toutes sortes de formules polies.

Je passe à un autre dossier, celui de la Prusse. Les avertissements sur ses agissements et sa préparation ne nous manquent pas. La blonde et jolie comtesse de Pourtalès, revenant d'un voyage en Allemagne, m'a répété les propos qu'elle tenait de la bouche d'un ministre du roi Guillaume : « Nous vous prendrons avec l'Alsace, madame. » Lourde galanterie envers une Alsacienne. J'ai noté mes conversations avec le colonel Stoffel, notre

attaché militaire à Berlin : il n'a pas d'illusion. Mandé à Saint-Cloud, il a dit la vérité à l'Empereur en personne. La Cour l'a ruiné dans l'esprit de l'Empereur, en le représentant comme un homme aigri, de mauvais estomac, et hypnotisé par l'ombre de M. de Bismarck. J'ai analysé les ouvrages ou les mémoires du colonel Lewal, du commandant Fay, du commandant Berge. Celui-ci, revenant d'assister aux expériences de l'armée belge qui a adopté le canon prussien, m'a dit : « Je suis consterné de ce que je viens de voir à Brascoet. » Le général Ducrot qui est gouverneur de Strasbourg signale, il est vrai, l'hostilité des populations allemandes contre la Prusse. N'a-t-il pas prononcé un jour cette parole : « Le meilleur moyen de défendre le Rhin, c'est de le franchir? » Mais ces populations rhénanes, molles et paisibles, subissent l'influence du plus fort. Elles avaient acclamé Hoche et Napoléon, elles subiront le joug de la Prusse si elles la sentent armée et puissante.

L'influence du plus fort : n'est-ce pas elle qui se fera sentir en Autriche et en Italie? Autre dossier non moins pessimiste, le dossier des alliances. Je connais assez l'Italie, patrie de ma jeunesse, et la maison de Savoie pour deviner qu'elle ne sortira pas de la voie qu'elle s'est tracée, malgré la commune campagne de Lombardie, malgré les souvenirs de Magenta et de Solférino. Elle veut parfaire son unité à Rome et nous lui en barrons le chemin. C'est l'honneur de Napoléon III de rester fidèle à Pie IX menacé, à la papauté réduite. Mais il y perd l'alliance de Victor-Emmanuel. Dans les

circonstances actuelles, c'est presque tragique. Plus d'une fois je m'en suis expliqué avec le chevalier Nigra. La lettre suppliante que je lui ai adressée ne me laisse guère d'espoir. Ah ! si nous étions vainqueurs au début de cette guerre qui s'annonce contre la Prusse, contre l'Allemagne — car l'Allemagne suivra le plus fort, toujours le plus fort et l'on rêve de paix universelle ! — peut-être le concours de l'Italie nous viendrait-il tardivement, et celui de l'Autriche où M. de Beust s'essaie à contrecarrer la politique de M. de Bismarck et se croit de la même taille. Mais l'Autriche, après la leçon sévère de Sadowa, hésitera à se mettre en campagne et attendra les premiers résultats. Les minauderies du prince de Metternich, vaguement amoureux, et de la princesse, amie trop voyante et compromettante, ont pu donner le change à l'Impératrice et abuser la Cour. Je n'y ai jamais cru pour ma part. Cependant les déclarations du duc de Gramont au Corps législatif ne s'expliqueraient guère s'il n'avait en mains quelque traité ou tout au moins quelque promesse.

L'armée prussienne, l'armée française : il en faut venir là. Ce sont les deux cartes à jouer. Je redoute cette armée ennemie qu'anime une sorte de foi mystique dans les destinées de l'Allemagne, foi mystique incarnée dans un roi, et à qui le comte de Moltke a minutieusement assuré le nombre par le service militaire obligatoire et la valeur par la science et l'armement. Certes, la nôtre lui est peut-être, lui est sans doute supérieure en courage individuel, en élan et endurance. Mais la

masse et le matériel ne risquent-ils pas d'assurer à la première la supériorité?

A remuer toutes ces fiches qui ne relatent que des faits, des chiffres et des témoignages, je me sens le cœur étreint comme si le souffle, en montagne, me manquait. Pour la première fois depuis mon départ de Paris, un autre sentiment que l'amour m'occupe.

***

Est-ce un autre sentiment que l'amour? Le danger que je pressens ne me rapproche-t-il pas de Sibylle? Elle-même ne le devine pas encore. Sans doute est-elle dans l'exaltation de l'entourage impérial. Ou plutôt, seule elle garde son calme dans cette exaltation. J'attends en vain son appel. Il ne viendra que lorsque la partie sera définitivement engagée, et seulement peut-être si la fortune ne nous est pas favorable au début. Ainsi ne dois-je pas souhaiter son silence?

Se souvient-elle, pourtant, de nos conversations, de mes doutes? Nous avions pris l'habitude, depuis deux ans, de visiter ensemble les Expositions de peinture et les Salons. Je la taquinais sur l'indulgence qu'elle montrait aux portraits mondains de son peintre Cabanel d'une élégance trop voulue, avec ses cous allongés et la mièvrerie des formes, mais comme elle savait découvrir, dans le flot des toiles, les paysages discrets et justes d'Harpignies, de Daubigny ou de Millet! Corot vieilli la charmait encore par le tremblement de ses feuillages à l'automne. Elle s'unissait, devant les Cour-

bet, à la douleur des bois autour des cerfs forcés. Elle avait découvert un portrait d'un peintre peu connu mais déjà discuté, à l'avenir incertain, M. Degas, dont elle goûtait les tons justes et le sens humain. Le général Prim d'un jeune homme de trop de talent, M. Henri Regnault, je veux dire d'un talent trop tapageur et un peu factice, nous avait choqués par son aspect théâtral. Nous eussions deviné, à l'importance du personnage, qu'il menacerait un jour la paix de l'Europe en offrant le trône d'Espagne à un Hohenzollern. Mais je n'évoque ces impressions d'art que pour en venir au dernier Salon, et au portrait du maréchal Canrobert par Mlle Nelly Jacquemart. Dans sa conscience professionnelle, l'honnête artiste avait trahi son modèle, sans le savoir. Elle avait copié fidèlement sans comprendre ce qu'elle livrait, et même elle avait oublié l'essentiel : la bravoure cachée.

— Regardez ces cheveux longs et pommadés, disais-je à Sibylle, cette tête nonchalante et autoritaire ensemble, ces épaules alourdies. Ne semble-t-il pas accablé du poids des honneurs?

Sibylle protestait. Elle aussi s'affligeait de cette morgue un peu molle.

— Mais, ajoutait-elle, il y a autre chose dans un Canrobert.

— Certes, approuvais-je. Il y a un homme admirablement courageux. Seulement, cela ne suffit pas dans la guerre.

Alors elle me nommait Bazaine, Mac-Mahon, Frossard.

Espérons, espérons. Cette vision de Canrobert

qui me revient à la mémoire m'obsède ce soir. Enfin je réussis à la chasser. Voici les yeux de Sibylle...

Un soir, après une de nos rencontres particulièrement douces, elle m'avait dit :

— Je voudrais rentrer, ne pas dîner, me coucher et rester dans l'ombre à penser à toi...

Lui arrive-t-il encore de penser à moi dans l'ombre et de se coucher plus tôt pour y penser plus longtemps?...

***

Ma fille s'est décidée au départ et je ne l'ai pas retenue. Mieux vaut qu'elle rentre à Paris, afin d'y suivre de plus près les événements. Une dernière fois elle a essayé de m'entraîner avec elle, ne comprenant pas mon refus, mon obstination à demeurer seul à la campagne en des circonstances aussi graves. Elle me faisait presque un devoir de l'accompagner. Je me défendais mal. Je lisais dans ses yeux cette muette, cette tendre interrogation dont elle me poursuit depuis mon arrivée ici et je n'y répondais que par de pauvres raisons auxquelles elle ne se rendait pas. Elle est allée jusqu'à me proposer :

— Voulez-vous que je reste, père? N'avez-vous pas besoin de moi?

Comme si j'étais un malade ! C'est moi qui ai dû l'inviter au départ. Inquiète, elle pleurait en me quittant, sur le quai de la gare d'Aix où je l'avais conduite.

— Donne-moi souvent des nouvelles, ai-je im-

ploré comme elle montait en wagon. De toi, de ton mari, de nos amis.

— Lesquels surtout? demanda-t-elle, revenue jusque dans sa tristesse de me quitter à sa curiosité de femme.

Mais je n'ai cité aucun nom. Me parlera-t-elle, parmi nos relations, de Sibylle que peut-être elle rencontrera?

— La Chambre doit se réunir ces jours, peut-être demain. Sans doute le duc de Gramont fera-t-il de nouvelles déclarations, ou M. Émile Ollivier.

— Croyez-vous à la guerre?

— J'espère encore dans le sang-froid de l'Empereur.

— Et l'Impératrice?

— Je ne sais pas.

Elle a bien compris que je redoutais l'entourage de l'Impératrice. Le train s'est ébranlé. Je n'ai jamais vu Rose-Anne si émue en me quittant. Comme je reprenais dans ma voiture la route de Tresserve et comme j'entrais dans mes bois, je me suis avoué à moi-même que je l'avais regardée une fois ou deux en pensant que Sibylle poserait peut-être ses yeux sur le cher visage et qu'ainsi nos regards, à travers lui, se rencontreraient, se toucheraient...

***

Ma promenade m'éloigne maintenant des champs et des prairies. Aix est devenu le but de mes pas. Au Grand Cercle on affiche matin et soir

les nouvelles politiques. Là je vais me renseigner. Quel contraste avec la paix des campagnes où l'on commence de moissonner ! Le monde des baigneurs ne paraît pas inquiet. Tout à ses plaisirs ou à son traitement, frivole ou malade, il ne s'intéresse qu'à lui-même et n'aperçoit pas encore la menace qui pèse sur lui à travers ces dépêches de l'agence Havas. Inconsciemment il y puise même une certaine agitation favorable. Amélioration venue de la cure, ou excitation heureuse pour un peu il s'en réjouirait.

Le docteur Guilland qui est un des meilleurs médecins d'Aix, à qui je suis lié par une vieille amitié depuis notre jeunesse à Turin et qui est aujourd'hui président de l'Académie de Savoie, comme je lui faisais part de mes observations, a hésité, par prudence, avant de me répondre :

— Ils ne comprennent pas.

Nos regards se sont croisés. Nous n'avons pas ajouté un mot. Nous avions échangé notre angoisse.

La séance du 11, à la Chambre, dont nous avons lu ensemble le compte rendu, indique plutôt une accalmie. M. de Gramont s'est borné à déclarer qu'il fallait attendre. Rien de nouveau encore sur le retrait de la candidature Hohenzollern.

Rose-Anne me donnera sans doute l'impression de Paris. Avec quelle impatience j'attends ses lettres ! A-t-elle vu Sibylle, et Sibylle n'a-t-elle pas cueilli sur elle mon regard comme on s'empresse de rafraîchir dans l'eau ces fleurs qui ont voyagé, mais qui gardent pourtant un parfum discret ?

***

Cette séance du 13 juillet me paraît apporter la solution pacifique. Notre ministre des Affaires étrangères a fait part à la Chambre du désistement du prince Léopold de Hohenzollern. Le candidat allemand renonce au trône d'Espagne. Tout est bien qui finit bien. En somme, nous avons satisfaction. Le roi de Prusse ne peut manquer d'approuver ce désistement. Pourquoi M. de Gramont a-t-il cousu ces phrases mystérieuses à sa déclaration : « Les négociations que nous poursuivons avec la Prusse et qui n'ont jamais eu d'autre objet que la question d'Espagne ne sont pas encore terminées. Il nous est donc impossible d'en parler, et de soumettre à la Chambre et au pays un exposé général de l'affaire. » Que signifie ce langage? Les négociations ont abouti à la renonciation : que peuvent-elles poursuivre encore? Le ton de certains journaux demeure inquiétant. M. Robert Mitchell, dans *le Constitutionnel,* donne la note juste en disant que cette solution pacifique ne coûte ni une larme ni une goutte de sang. Or *le Constitutionnel* passe pour recevoir ses inspirations de M. Émile Ollivier dont nul, d'ailleurs, ne peut mettre en doute les intentions pacifiques. Mais *le Peuple français, le Pays, la Liberté* n'ont pas l'air de se contenter à si bon marché et parlent avec irritation de la dignité nationale atteinte. Je redoute quelque maladresse. Si M. de Bismarck a fixé son heure, il profitera de la moindre. Quand

la Prusse est en jeu, c'est toujours le dur visage de M. de Bismarck que j'aperçois. A l'Exposition, il y a trois ans, j'avais l'impression qu'il évaluait les richesses de la France comme un dogue considère une assiette pleine.

Sibylle, cruelle Sibylle, pourquoi ne me rappelez-vous pas? Ne devinez-vous donc pas que je me morfonds loin de Paris, dans l'attente des événements, et loin de vous? Je commence à redouter votre indifférence. Vous m'avez recommandé de croire en vous quoi qu'il arrive. Mais vous n'aviez pas prévu ce qui arriverait et qui vous obligerait à me délier de mon serment si vous m'aimiez encore. *Si vous m'aimiez encore?* Vais-je commencer à douter de vous? Il me semble que je revois vos yeux calmes et étonnés...

***

Que se passe-t-il aux Tuileries où le Conseil des ministres se réunit sous la présidence de l'Empereur? A Saint-Cloud où l'Impératrice tient, elle aussi, non officiellement, un conseil qui juge l'autre? A Ems où le comte Benedetti s'entretient avec le roi de Prusse? A Berlin où M. de Bismarck doit surveiller ce qui se passe à Ems? Lord Lyons au nom de l'Angleterre, le prince de Metternich pour l'Autriche, le commandeur Nigra pour l'Italie n'interviennent-ils pas en faveur de la paix? J'ai l'impression que tout se gâte à cette heure. Ah! que je souffre d'être éloigné! Je devrais maudire mon amour et ne le puis. Je ne pensais pas, en

acceptant l'exil, m'imposer un tel sacrifice que Sibylle n'eût pas exigé. Pourquoi, mais pourquoi ne me rend-elle pas ma parole?

***

16 *juillet.* — La Chambre s'était ajournée au 15. J'étais allé hier soir dîner au Grand Cercle d'Aix afin de me tenir plus près des nouvelles. La déclaration ministérielle, transmise par l'agence Havas, venait d'y être affichée. Plus de doute : c'est la guerre. Le roi de Prusse a refusé de recevoir notre ambassadeur et décliné toute garantie pour une candidature allemande future au trône d'Espagne. M. de Bismarck l'a voulu : je l'avais toujours redouté. Devant cette affiche, je suis demeuré un instant immobile, comme si je sentais le destin qui m'oppressait et m'écrasait. Le destin, ce n'était que la foule qui se pressait autour des dépêches dans sa hâte de les déchiffrer. J'eus toutes les peines du monde à me dégager.

Mais quel spectacle que cette soirée au Cercle ! L'exaltation, l'enthousiasme ne connaissaient plus de limites. On débouchait les bouteilles de champagne, on s'interpellait d'une table à l'autre, on se lançait même des fleurs. Les femmes souriaient, les hommes annonçaient de promptes victoires. Des noms de généraux couraient de bouche en bouche : Mac-Mahon, Bazaine, Canrobert, Frossard, et même le ministre, ce pauvre maréchal Lebœuf, et aussi des noms retentissants de batailles gagnées : l'Alma, Inkermann, Malakoff, Magenta,

Solferino. L'Empereur irait aux armées. L'Impératrice prendrait la régence. Tous les rôles se distribuaient avec allégresse.

— Et vous-mêmes? avais-je envie de demander à tous ces jeunes gens. Et moi? ajoutai-je intérieurement. Ne faudra-t-il pas que j'y songe? L'occasion ne m'est-elle pas offerte?

Du restaurant je passai à la salle de bal. La jeunesse s'y était donné rendez-vous. Elle réclama à l'orchestre surexcité ce fameux *quadrille des lanciers* qui est à la mode. A la chaîne des dames, les couples riaient aux éclats ou criaient : *A Berlin.* Le quadrille s'acheva en un galop échevelé à travers le salon. Les danseurs essoufflés jetaient dans la course leur *A Berlin* peu à peu indistinct et pareil à un râle. On eût dit une charge de cavalerie contre un ennemi désemparé et disparaissant.

Je considérai ce spectacle avec philosophie : ne convient-il pas de laisser à la jeunesse ses élans et ses exagérations? Celle-ci ne traduisait-elle pas un sursaut de la fierté nationale atteinte par l'inexplicable grossièreté du roi de Prusse? Inexplicable en effet, car à travers les dépêches Havas, je ne puis comprendre comment il a pu éconduire notre ambassadeur quand la candidature du prince de Hohenzollern était écartée. Me retournant, je vis derrière moi mon ami le docteur Guilland, comme moi impassible et préoccupé comme moi. Une des plus charmantes danseuses, toute jeune et toute fraîche, brune avec des yeux noirs, en robe de mousseline sur un fond de soie bleu pâle, — seize ou dix-sept ans, pas davantage — que j'avais

remarquée pour sa taille flexible et sa grâce dans la valse et le quadrille, se fit arrêter devant nous par son cavalier.

— Ma fille Marguerite, présenta le docteur en souriant.

Elle ne prit pas garde à moi après m'avoir salué avec gentillesse, mais, toute enflammée, demanda à son père :

— N'est-ce pas que ce n'est pas vrai?

— Et quoi donc?

— La guerre.

Il se contenta de hocher la tête.

— Ah ! murmura-t-elle gravement.

Elle avait cru que c'était un jeu, quelque suite d'une opérette d'Offenbach, les manœuvres de *la Grande-Duchesse*, ou les combats de *la Belle Hélène*. Ses beaux yeux d'enfant s'embrumèrent. Quand son danseur voulut l'emmener, elle refusa :

— Rentrons, dit-elle à son père.

Avec cette prescience qui est le privilège des sensibilités en accord avec la vie dont elles ressentent spontanément les secousses profondes, cette jolie enfant me parut symboliser à cette heure le peuple de France, vite grisé, mais bientôt clairvoyant.

Sibylle, à Paris, a connu avant moi la terrible nouvelle. A-t-elle gardé son calme devant la guerre comme devant l'amour? Admirable Sybille, inaccessible à la crainte, au-dessus de nous tous...

***

J'ai sous les yeux les débats de la Chambre dans cette séance où la guerre fut votée. Après la déclaration ministérielle lue par M. Émile Ollivier, M. Thiers est monté à la tribune. Sagement, et malgré les protestations insensées d'une Chambre déchaînée, il a réclamé des précisions et montré que le retrait de la candidature Hohenzollern paraissait nous donner une satisfaction suffisante. Mais voici que M. Émile Ollivier, si opposé, pourtant, à toute politique belliqueuse et entraîné malgré lui dans l'aventure — tant il est vrai que les événements sont plus forts que les hommes lorsque ceux-ci ne sont pas appuyés sur de solides institutions ou sur le génie, — a pris à son compte la politique de M. de Gramont qui ne l'avait peut-être jamais consulté. « Nous acceptons, a-t-il dit, notre responsabilité d'un cœur léger » et devant les murmures « je veux dire d'un cœur confiant et que n'alourdit pas le remords... » M. Thiers, M. Jules Favre, M. Buffet, ont demandé la communication des dépêches officielles. Une commission fut réunie qui en prit connaissance et M. de Talhouët donna lecture de ses conclusions : oui, notre ambassadeur avait été insulté, nous avions le droit pour nous et notre armée était prête à soutenir la juste cause de la nation. La Commission se déclarait satisfaite des explications du maréchal Lebœuf. Un combat d'arrière-garde fut encore livré par M. Gambetta, moins

violent qu'à l'ordinaire dans sa haine de l'Empire tempérée tout de même par l'amour du pays.

La haine de l'Empire, c'est là ce qui dénature ce débat. Seul, M. Buffet s'est mis au-dessus. Seul, il a parlé en Français tout court. Tandis qu'on sent chez M. Thiers, et plus encore chez MM. Jules Favre et Gambetta l'ambition personnelle et le désir de profiter des circonstances pour atteindre l'Empereur. Il n'y avait place que pour la dignité et l'intérêt de la France et pour la grandeur de l'enjeu : d'autres passions s'y sont mêlées, moins hautes, plus obscures. Les essences d'ombre ont épaissi la forêt parlementaire.

Vous souvenez-vous, Sibylle, des séances auxquelles nous assistâmes? Je ne goûtais guère les orateurs et gâtais souvent le plaisir que vous preniez à les écouter. Vous étiez sensible aux belles voix, mais votre clarté vous libérait bientôt de ces mauvaises influences. Je vous aperçois dans une loge diplomatique à cette séance du 15. Oui, sans doute, vous étiez là, curieuse, passionnée, frémissante et peut-être pensiez-vous à moi. Vous avez entendu tour à tour la flûte mélodieuse de M. Émile Ollivier, le fifre aigu et pointu de M. Thiers, la grosse caisse de M. Gambetta. Vous avez senti venir le péril. Demain, la guerre sera déclarée. N'allez-vous pas, cette fois, m'appeler?...

***

Attristé par la lecture des journaux, je suis allé me promener dans les campagnes qui s'étendent

entre la colline de Tresserve et la chaîne du Revard, au delà du Viviers, vers les villages de Clarafond et de Méry. Au Grand Cercle d'Aix, les figures du quadrille des lanciers, dans le balancement des fracs noirs et des robes claires, m'avaient offert une image d'inconscience et de frivolité. Les paysans indifférents n'avaient rien changé à leurs occupations. Car la terre est leur maîtresse. Elle impose ses travaux. C'est le temps de la moisson : on moissonne. Sous l'éclair des faulx régulières les hauts épis dorés, un instant immobiles comme s'ils vivaient encore, se couchaient avec grâce. Les femmes, abritées du soleil par de larges chapeaux de paille, les rassemblaient en gerbes et les liaient. Revenant sur le champ dévêtu, les hommes les chargeaient sur les chars dont les attelages attendaient. Lentement, les bœufs se mettaient en marche. Des enfants, grimpés sur cette masse d'or mouvante, riaient de plaisir. Une petite fille s'était parée de bleuets, moins bleus que ses yeux candides. Je m'emplissais les regards de cette vision paisible et je songeais que, dans les plaines d'Alsace, se livreraient les prochaines batailles, à moins que, devançant la mobilisation allemande, nous ne passions le Rhin. Là-bas, peut-être, les paysans inquiets se hâtaient d'engranger. Ici, ils ne se pressaient pas plus qu'à l'accoutumée. Le ciel était pur : l'horizon ne contenait aucune menace d'orage.

— Eh bien ! dis-je à l'un de mes fermiers, Pierre Regottaz, qui est le chef d'une famille nombreuse, les champs sont beaux cette année.

— Oh ! moins que les vignes, monsieur Hubert.

Les treilles et les vignobles, en effet, sont pleins de promesses. La sécheresse et quelques pluies heureuses les ont favorisés. Étonné de ce calme, de cette tranquillité, je prononçai le grand mot, le mot terrible :

— Et la guerre?

— La guerre? Y pensez-vous, monsieur Hubert, une année où la récolte est si abondante !

Y avait-on pensé à la Chambre, aux Tuileries, à Saint-Cloud? Avait-on gardé le sang-froid et la prudence indispensables à qui gouverne? Je n'ai pas prolongé l'entretien. Les mauvaises nouvelles se savent toujours assez vite. Je suis rentré au soir tombant. Lentement, à cause d'un char débordant et grinçant qui obstruait le chemin. Le soleil couchant ensanglantait les parois du Revard. Cette pourpre transformait le paysage, substituait à sa douceur virgilienne la violence de la nature orientale. Mais l'incendie, bientôt, s'éteignit. Quand je remontai ma colline, les grillons lançaient dans les haies leur plainte continue et monotone et les ombres du soir qui m'accompagnaient distribuaient la fraîcheur après la chaude journée et annonçaient le repos après le travail.

***

Puisque l'appel de Sibylle tarde encore — a-t-elle donc tant de confiance, dès le début, dans l'issue de la lutte? — j'ai pris ma décision. J'ai écrit au ministre de la Guerre pour lui demander

ma réintégration dans l'armée avec mon grade. Chef d'escadrons et officier d'état-major dans l'armée sarde à la fin de la campagne d'Italie, auteur d'ouvrages militaires estimés, ne puis-je être l'objet de cette mesure? Elle est trop légitime, me semble-t-il, pour être écartée. Ne puis-je bénéficier de cet article de la loi qui vient d'être votée sur les engagements volontaires : « Les hommes ayant déjà servi seront réintégrés dans leurs armes respectives, et il leur sera tenu compte des grades qu'ils ont pu occuper dans l'armée. » La Savoie étant devenue française, mon passé militaire ne doit-il pas me suivre? A la demande officielle j'ai joint une lettre privée. J'ai rencontré dans le monde le maréchal Lebœuf et peut-être se souvient-il de moi. Sous le régime impérial, les recommandations sont quasi nécessaires. Mais sous quel régime, en France, ne le seraient-elles pas?

Tandis que j'écrivais, j'imaginais les heureuses conséquences de cette démarche et je crois bien que je souriais de plaisir. Pour rejoindre l'armée, je devrai traverser Paris. Traverser Paris, c'est revoir Sibylle. Elle ne peut en être surprise. Elle tremblera pour moi, un peu. Son visage, son beau visage s'attristera. Mais elle me dira peut-être ce qu'elle m'a déjà dit : « Une femme ne doit pas diminuer celui qu'elle aime. Je suis fière d'être aimée de vous... » Oui, elle me parlera sans doute ainsi. Pourrai-je l'entraîner vers notre Closerie des Lilas, ou dans cette île du bois de Boulogne qui maintenant appartient à notre amour? Sera-t-elle, devant le danger, plus généreuse et plus

tendre? Ce serait peut-être notre dernier rendez-vous.

Vais-je pratiquer avec elle le chantage de la mort? La mort n'est qu'une plus longue absence et ne m'y a-t-elle pas déjà condamné?

Voici que dans cette guerre et dans le péril national je n'aperçois plus que l'occasion d'une rencontre et la fin de mon exil...

***

L'ordre de mobilisation a été lancé, les crédits ont été votés par le Corps législatif. Je suis allé à Chambéry. Le 47e régiment d'infanterie, le 3e régiment de hussards et la batterie d'artillerie qui composent sa garnison hâtent leurs préparatifs de départ, avant même d'avoir rassemblé tout leur matériel et d'avoir reçu et équipé toutes leurs réserves. Réserves et matériel rejoindront. Il m'a semblé retrouver ce désordre que j'avais déjà surpris lorsque l'armée française passa les Alpes pour la campagne d'Italie. En revanche, l'état d'esprit des troupes est merveilleux. Le comte de Gramont, frère du ministre des Affaires étrangères, qui commande le 47e et le marquis d'Espeuilles, colonel du 3e hussards, sont des chefs magnifiques et énergiques. Et quels beaux types d'hommes parmi ces officiers qui exaltent leurs soldats avec les récits du passé, avec la promesse de la prompte victoire ! « Ces Prussiens vont recevoir une bonne raclée. Avant la fin du mois nous aurons franchi le Rhin... »

Je n'ai pas tenté de refroidir cette confiance.

Puisse-t-elle présager un nouveau Solferino ! Et même j'aimerais partir avec eux, partager leur âme collective. Ils me rendraient la foi qui me manque. Cependant le Wurtemberg et la Bavière marchent avec la Prusse. Nous avons contre nous les deux Allemagnes, celle du Nord et celle du Sud. L'œuvre unitaire de M. de Bismarck commence. L'Autriche et l'Italie se taisent. Elles attendent. De premiers succès les décideront peut-être à entrer en ligne. J'ai reçu du chevalier Nigra une lettre aimable et flatteuse, veloutée et vague, à l'italienne, où il ne semble pas que tout espoir d'intervention plus ou moins immédiate doive être abandonné. La question romaine demeure le grand obstacle : mais pourrions-nous, sans déshonneur, laisser les mains libres à l'Italie?

Cette hâte d'appeler les régiments à la frontière doit correspondre à un plan d'action rapide dont les résultats pourraient être décisifs. Si nous devançons la mobilisation allemande, si nous nous jetons en travers, si nous pénétrons rapidement de l'Alsace dans le grand-duché de Bade et de la Lorraine dans le Palatinat bavarois, cette offensive brusquée peut déconcerter et briser la méthodique et laborieuse organisation prussienne. Que je souhaiterais de connaître ce plan d'action ! L'Empereur l'a-t-il concerté avec le général Frossard, son aide de camp, avec le maréchal Lebœuf, son ministre devenu, paraît-il, son chef d'état-major général? Attendons.

Un journal étranger a rapporté ce mot échappé autrefois à M. de Moltke : « La plus sûre manière

de défendre le sol natal, c'est de le défendre en dehors de ses limites. » Maxime de grand chef et d'homme d'État. Il nous appartient de l'appliquer.

Mais pourquoi donc m'appliquer tant à ne pas penser à Sibylle?...

***

Enfin j'ai des nouvelles. Pour la première fois depuis cinquante-cinq jours, car j'ai compté les jours. Oh! simplement un nom dans une nomenclature, avec un mot rassurant.

Rose-Anne m'écrit des lettres quotidiennes. Elle m'y donne l'impression de la ville et de la Cour. La confiance continue de régner à Paris, et surtout à Saint-Cloud. L'Empereur n'est pas encore parti, mais il va prendre sans tarder le commandement de l'armée. Il sera accompagné du petit prince impérial qui essaie déjà chaque jour son uniforme de sous-lieutenant de grenadiers. Dans l'entourage de l'Impératrice, ma fille me cite quelques noms de nos relations, l'un ou l'autre de nos amis, et parmi eux Sibylle et son mari. Le nom de Sibylle est accompagné de ce commentaire : « moins gaie qu'à son habitude, mais très calme. »

Rose-Anne a-t-elle deviné mon secret? Ce n'est pas à croire. Elle en dit plus long sur l'un ou l'autre. Elle ne l'a pas mise à part. Dans mes réponses, j'ai évité toute allusion personnelle et la sollicite seulement de n'oublier personne. N'oublier personne? comprend-elle ce que ce vœu si nifie?

A mon tour je commente le commentaire. *Moins gaie,* sans doute, car les circonstances sont graves

et ne lui permettent plus le rire, son beau rire clair que j'aime. *Très calme :* je reconnais là toute la raison, toute la sagesse de ma chère Minerve, comme je l'appelle parfois. Elle se garde des exagérations et des espérances excessives. Renseignée par moi, elle est même vaguement inquiète, mais domine son inquiétude. *Moins gaie et très calme :* c'est ainsi que je me la représentais. Mon amour ne peut me tromper sur elle.

Mais comment ne devine-t-elle pas à distance ma détresse dans ma solitude, cette détresse de l'homme abandonné qu'isolent plus encore les circonstances tragiques où le pays se débat? Dois-je accuser son égoïsme ou son indifférence? Accuser Sibylle? Ses yeux, sa bouche me le défendent. Elle m'a donné pour toujours son cœur. Il me faut croire en elle aveuglément. Son silence même est le signe de son amour. Elle le redoute plus que la guerre. Elle pense à lui plus qu'à la guerre.

Cependant elle ignore que j'ai réclamé ma place à l'armée, et que c'est peut-être à cause d'elle...

***

Le général Dejean a remplacé le maréchal Lebœuf au ministère de la Guerre. Je reçois une réponse décourageante de son chef de cabinet. Ma demande ne peut comporter une suite. Je ne puis être réintégré dans l'armée française avec mon grade dans l'armée sarde. Ce serait contraire à la légalité et aux règlements. Le ministre ajoute à ce refus ses regrets personnels. Connaissant mon

passé et mes ouvrages militaires, il aurait eu plaisir à m'accueillir. Les cadres sont d'ailleurs au complet. Il m'engage à m'inscrire dans la garde mobile qui sera mise en activité, — par mesure de précaution, ajoute-t-il comme s'il redoutait de ma part un doute sur le résultat de la campagne. Je m'attendais à cette fin de non-recevoir. Ne vient-on pas de refuser un commandement au général Changarnier?

La garde mobile : une sorte de garde nationale ! Je répugne à servir dans ces troupes composées d'éléments hétéroclites sans cohésion et sans discipline. Vais-je continuer de me ronger ici tandis que les frontières se garnissent et que les armées commencent de se chercher? Cette inaction me tue. J'avais tant espéré que je pouvais être appelé et que, sans violer mon serment, le devoir m'obligerait à me rendre à Paris ! Sibylle, présente à toutes mes pensées, me faisait signe. Ma résolution me valait ce double avantage : un but de vie présente et la revoir. Au fond, si je veux être sincère avec moi-même, elle agissait sur moi plus que le pays. La revoir — même avec un risque de mort.

***

L'Empereur a quitté Saint-Cloud le 28, avec le petit prince impérial. Il va prendre le commandement des troupes. Quelle étrange résolution ! Il n'y a guère plus de deux mois, je l'avais rencontré aux Tuileries et j'avais été surpris du changement, de l'altération de ses traits, de la vieillesse

précoce de son corps affaissé. Aura-t-il l'énergie nécessaire pour diriger les opérations, imposer l'union entre des chefs qui se jalousent, et la discipline? Voici que mes doutes me reprennent, quand j'avais été absorbé par tous ces témoignages qui montrent le bon esprit, l'élan et la belle tenue des cavaliers, fantassins et artilleurs qui se sont embarqués à Chambéry le 22.

Hier je suis allé au bureau de recrutement de Chambéry. Je désirais consulter son chef sur un engagement comme simple soldat. Le Parlement les a autorisés pour la durée de la guerre. Sans doute en coûterait-il beaucoup à mon amour-propre, à ce goût du bien-être qui se développe avec les années. Avais-je l'arrière-pensée d'étonner, de troubler enfin la silencieuse, l'indifférente Sibylle en reprenant le droit de lui écrire cette résolution? Voulais-je à tout prix sortir de l'incertitude et de l'ennui où je me dévore moi-même? Était-ce le fait — pourquoi me diminuer? — de mon inquiétude sur l'issue de la campagne et mon désir d'apporter au pays mon sacrifice personnel, si modeste fût-il? Nos déterminations offrent toujours un mélange. Mais je fus mal accueilli. Un homme de mon âge n'avait qu'à se tenir tranquille. Qu'avait-on besoin de soldats de cinquante ans? L'exemple? tout à fait inutile. Les bataillons avaient plus d'hommes qu'il n'en fallait et les escadrons — car j'opinais pour la cavalerie — les escadrons pareillement. Une grande bataille serait livrée demain, ou peut-être après-demain, et les Prussiens seraient trop heureux de demander la paix.

Déconcerté par un tel optimisme et par une réception aussi blessante pour mon âge, je passai à la librairie Perrin qui est la meilleure de la ville pour y acheter des cartes de l'est de la France et aussi des rives du Rhin, du grand-duché de Bade et de la Bavière. A grand'peine je m'en procurai de la Lorraine et de l'Alsace, mais il n'en restait plus de l'Allemagne. Les officiers du 47e de ligne et du 3e hussards avaient dévalisé le magasin avant de partir.

— Ils n'en avaient donc pas? demandai-je, étonné.

— Non, monsieur, ils n'en avaient pas.

— Et de la frontière de l'Est?

— Pas davantage. Mais ils m'ont déclaré n'en pas avoir besoin puisque nous allions à Berlin. Sauf deux ou trois, dont les camarades se sont moqués.

Mon cheval qui n'a pas été réquisitionné m'a ramené au château par la route d'en bas, celle qui conduit à Aix en longeant le lac du Bourget. Pierre Regottaz, mon fermier, y récoltait dans les marais qui avoisinent le lac cette litière de roseau qu'on appelle de la *blache*. Comme il me saluait, je remarquai son air dur et sombre.

— Ça ne va donc pas?

— Mon fils Jean qui est au 47e est parti pour leur Empereur.

— Pour la France, mon ami, pour la France.

— Oh! c'est l'Empereur qui a voulu la guerre.

— Nullement, c'est l'Allemagne. Il faut avoir confiance.

— Comment voulez-vous avoir confiance, monsieur Hubert? Avec un temps pareil et de si belles vendanges prochaines nous prendre nos enfants!

Hier encore il votait pour l'Empereur et maintenant le rendait responsable. Voilà bien le peuple!

Et il se remit au travail en bougonnant. Comment me jugerait-il s'il savait que je viens d'essayer de m'engager? Il me tiendrait sans doute pour un fou. Et s'il savait mon amour? Il rirait.

Il rirait, et Sibylle a perdu sa gaieté.

***

M. Prévost-Paradol, notre ministre à Washington, vient d'y mourir subitement. Qu'a-t-il auguré de la guerre avant de mourir, lui qui dans *la France nouvelle* s'est montré si pessimiste?...

***

Juillet s'achève. En voici le dernier jour. Aucune nouvelle de l'armée. Je cours de Chambéry au Grand Cercle d'Aix pour apprendre plus tôt les événements. Le préfet de la Savoie, le baron Lassus de Saint-Geniès, le vieux général de Rolland qui commande les subdivisions, le baron d'Alexandry, maire de Chambéry, m'ont en amitié et me disent ce qu'ils savent. Il ne circule que de fausses rumeurs. L'armée a passé le Rhin. Le duché de Bade est envahi. Grande victoire gagnée par l'Empereur. L'Italie met un corps de 60 000 hommes à la

disposition de la France. Le Danemark opérera une diversion. Rien de tout cela n'est vrai. Mais comment n'avons-nous pas encore pris l'offensive? La hâte qu'on a mise à concentrer à la frontière tous nos régiments ne correspondait-elle pas à un plan d'attaque? Je redoute les retards du matériel, des réserves, le désordre, l'incurie que dans toutes mes notes amassées j'avais signalés. Je ne sais pourquoi — ou plutôt je sais trop pourquoi — de tristes pressentiments me poursuivent, comme ces corbeaux qui m'accompagnaient en croassant l'autre soir quand je suis rentré.

Que se passe-t-il à Metz où doit être l'Empereur? Que se passe-t-il à Saint-Cloud où l'Impératrice est demeurée? Sibylle n'a pas dû quitter Paris. La charge de son mari l'y retient. Elle vit dans l'entourage immédiat d'Eugénie. Elle s'exalte peut-être comme elle, ou peut-être la blesse-t-elle par son calme. Si nous sommes vainqueurs, elle continuera de se taire. Mais si nous connaissons la défaite?...

Elle m'appellera,.. Qu'ai-je donc osé penser et écrire?...

Elle s'est engagée à m'appeler en cas de danger. Mais le danger, où commence-t-il pour elle? Elle le domine, comme le vertige de l'amour. Ah! que j'ai donc bien trouvé le secret de sa force intérieure, quand je l'ai appelée *âme sereine comme le calme des mers!* Elle croit en notre pays, comme elle croit en moi. A distance elle me communique un peu de sa fermeté, de sa foi. Elle sera ma force, à défaut de mon bonheur...

AOUT 1870

Aix s'est vidé comme une maison qui brûle. Le Grand Cercle est fermé. Plus de touristes, plus de baigneurs, personne.

Que ne suis-je parti de Chambéry avec les beaux escadrons de hussards que le colonel d'Espeuilles commande, ou même avec les fantassins du colonel de Gramont ! Ainsi échapperais-je à l'énervement de cette double attente où je vis : attente des nouvelles de la guerre, attente des nouvelles de Sibylle. Notre concentration rapide à la frontière ne devait-elle pas correspondre à une offensive brusquée? Les journaux, qui me paraissent donner trop de détails sur la composition des corps d'armée et sur le passage des troupes et qu'il serait urgent de rappeler à l'ordre, n'annoncent rien encore. Que signifie cette inaction? L'initiative des opérations est, en campagne, le premier but à saisir. La proclamation de l'Empereur, datée du soir de son arrivée à Metz le 28 juillet, est presque sombre : « La guerre qui commence sera longue et pénible... » L'Empereur premier aurait dit la même chose sur un autre ton. Mais le silence de Sibylle incapable de violer sa promesse me doit rassurer sur la con-

fiance de Paris et de la Cour, que les lettres de ma fille me confirment.

***

Enfin voici le premier engagement : Sarrebrück a été occupée. Engagement, et non bataille comme l'écrivent certains journalistes mal renseignés ou trop portés aux exagérations, car il n'y eut pas contact d'armées. Le petit prince impérial en était. Il y a reçu le baptême du feu. La presse officielle exalte son courage, et la presse d'opposition fait mal à propos de l'esprit en l'appelant l'*enfant de la balle*. La guerre découvre les profondeurs humaines. Chacun y révèle ce qu'il est. Elle met à leur place les flatteries et les bassesses. Suis-je donc un original en ne comprenant plus à cette heure les haines de partis? Un pays en danger doit être uni et je sens que toute une classe de gens en France guette la défaite pour renverser l'Empire.

Renverser l'Empire? Que deviendrait Sibylle dans ce désarroi et son mari qui occupe de si hautes charges ne serait-il pas menacé, elle avec lui et leurs enfants? Peut-être n'ose-t-elle pas m'appeler à cause de lui. Dans les familles aussi, le péril fait l'union, resserre les liens. Elle est à lui davantage, et moins à moi. A cette pensée, j'ai le cœur déchiré, et cependant, à cause d'elle, j'appelle sur tout le groupe cette faveur d'une Providence que j'avais cessé d'invoquer.

***

Je me suis procuré le *Journal de Genève* qui donne quelques détails sur la bataille de Wissembourg, la première bataille. La division du général Abel Douay a été surprise le 4 par toute une armée dans la vallée de la Lauter. Elle s'est défendue merveilleusement. Notre infanterie a infligé de grandes pertes à l'ennemi. Mais nous avons dû battre en retraite. Surprise? Ah ! c'est le mauvais signe que je redoutais.

***

Le bruit court, en revanche, d'une grande victoire remportée par le maréchal de Mac-Mahon. Je me rends à la préfecture où le baron de Lassus m'assure qu'il n'est pas officiellement confirmé. Néanmoins la Bourse, hier 6 août vers midi, a enregistré ce bruit qui a mis tout Paris en l'air. Quand saurons-nous la vérité?

***

La vérité, c'est encore la défaite, et même la double défaite, celle du corps de Mac-Mahon à Frœschwiller, et celle du corps Frossard à Forbach. Mon *Journal de Genève* qui donne la relation allemande, même si l'on tient compte de sa partialité, ne laisse subsister aucun doute, et le préfet en est informé. Quelle est l'importance de ces deux échecs? Voilà ce qu'il faudrait mesurer

et je n'en ai pas les éléments. En vain j'interroge mes cartes. Je ne connais pas les emplacements des troupes. Sur l'indication de trois armées allemandes, j'imagine un plan qui investirait Metz par l'une d'elles, tandis que les deux autres marcheraient sur Paris. Mais les troupes que j'ai vues partir de Chambéry ne livreront pas notre frontière si aisément. Attendre, toujours attendre et ne pas servir...

Marcher sur Paris où est Sibylle, et Sibylle ne m'appelle pas encore... Sibylle est sans crainte et croit au salut de la France. De la France, mais de l'Empire?...

***

Tous les détails arrivent à la fois par dépêches, par journaux, par lettres. Une immense angoisse étreint Chambéry, à cause de ses deux régiments, le 47e de ligne et le 3e hussards, engagés avec l'armée de Mac-Mahon. Les femmes des officiers, restées dans leurs garnisons, depuis quelques jours ne vivaient plus. La sympathie générale les entoure. Or les deux colonels ont été tués. Le comte de Gramont, amputé du bras gauche, a fait avec le plus grand calme appeler le lieutenant-colonel Rollet afin de lui remettre le commandement et ses instructions avant de quitter son poste. On espérait le sauver : la comtesse vient d'apprendre son décès. Quant au marquis d'Espeuilles, il a été frappé à la tête de ses hussards. C'est une hécatombe d'officiers, un deuil dans la ville. Les

correspondants des journaux racontent des faits admirables de courage individuel. Notre honneur français est sauf. Il le sera toujours. Mais ce n'est pas la victoire

A Paris, il doit y avoir affolement. L'Impératrice a convoqué les Chambres, et le ministère Ollivier a été renversé le 9. Je n'avais jamais été partisan du ministère Ollivier. Mais on ne change pas de chef dans la bataille. L'ardeur et l'intelligence de cet homme l'eussent conduit au bien de la nation. Que sera ce nouveau ministère, présidé par le général comte de Palikao : c'est le retour à l'autoritarisme plus encore qu'à l'autorité. Président du Conseil et ministre de la Guerre, il voudra donner des ordres aux armées, quand on ne commande les armées que sur place.

Sibylle a-t-elle assisté à cette séance? Je l'imaginais dans une loge tandis que je lisais le compte rendu. M. Jules Favre s'y est montré inconvenant à son habitude. Lui et M. Gambetta se sont déchaînés contre l'Empereur. Le discours de M. Émile Ollivier a dû être fort éloquent, mais il ne s'agit plus d'éloquence. Quand il a parlé de l'armée avec émotion, avec une sorte de tendresse, M. Jules Favre s'est levé et a déclaré que le chef de cette armée n'avait pas été digne d'elle et que c'était une honte de voir à leurs bancs les ministres auteurs de tant de désastres. Ce qui est une honte, c'est un tel langage en face de l'ennemi. M. Ollivier l'a justement souligné : « Les Prussiens espèrent arriver à Paris, a-t-il dit, grâce à nos discordes intestines. » Prépare-t-on la révolution

quand l'ennemi menace? Un gouvernement vigoureux enfermerait ces énergumènes. L'ordre à l'intérieur, et toutes les forces de la nation utilisées, cela seul compte maintenant. L'Impératrice aurait dit — et si c'est vrai, comme Sibylle a dû le sentir ! — « Il ne s'agit plus de la dynastie, mais de sauver le pays... » Le sauver d'abord ; après on réglera les comptes.

***

Parmi les nouvelles de la guerre, vraies ou fausses, je relève celle-ci :

Pendant la charge des cuirassiers à Frœschwiller, un officier eut la tête emportée par un boulet. Le corps n'est pas immédiatement tombé à terre et le cadavre décapité, droit en selle, s'est maintenu à cheval pendant une centaine de mètres, chargeant encore l'ennemi.

Quel cruel symbole de notre armée ! Le courage, l'audace, l'endurance, l'élan de tout l'être lancé en avant, et l'absence d'idée, de préparation, de commandement ! Le corps sans tête ! Les listes de morts qui circulent mêlent les noms d'officiers généraux et supérieurs à ceux des officiers subalternes, sous-officiers et soldats, dans une navrante égalité. Car, la tête frappée, tous les membres souffrent. Notre nation égalitaire ne comprend donc pas le prix de la supériorité et de l'intelligence, et leur rareté? Je suis sûr que M. de Moltke se met à l'abri de tout risque et je redoute son infernale perspicacité que m'a vantée le colonel Stoffel.

Si je parle ainsi, je n'hésite pas à envier ces

morts. Pour le pays et pour la paix de Sibylle ne m'offrirai-je pas?

***

M'offrir, l'occasion est là. Cette fois je la tiens. La laisserai-je échapper? Pourquoi s'y mêle-t-il une arrière-pensée de regret mélancolique, de douleur amoureuse? De nouveaux décrets autorisent les engagements sans limite d'âge. Dès que j'en eus connaissance, je me précipitai chez le général de Rolland qui commande les subdivisions de la Savoie et de la Haute-Savoie. Je n'étais pas décidé, à cause... à cause de Sibylle, mais je voulais savoir.

— Oui, me dit le vieux général dont l'accueil attristé me toucha, vous pouvez vous engager comme simple cavalier, car je ne puis vous rendre votre grade. Vous serez rapidement nommé maréchal des logis, puis officier. J'accompagnerai votre demande d'une note qui vous suivra au corps. Mais réfléchissez : ce sera dur, long probablement, et vous n'êtes plus jeune.

Toujours cette objection de l'âge. L'ai-je donc faite à mon amour, et dès lors ne dois-je pas l'écarter? Le vieillard ajouta :

— Les bataillons de mobiles se forment. Celui de la Savoie se recrute et nous aménageons pour le recevoir les bâtiments du lycée et ceux des Frères des Écoles chrétiennes. Les cadres en seront prochainement nommés par l'élection. Drôle d'avancement ! Vous êtes très aimé, pourquoi n'en feriez-vous pas partie? Et puisque vous avez été

chef d'escadrons dans notre armée sarde, pourquoi n'en seriez-vous pas le commandant?

— Non, non, mon général : j'ai quitté l'armée depuis trop longtemps. Je ne veux pas commander un bataillon dans une arme nouvelle pour moi.

— Alors, une compagnie.

— Une compagnie peut-être. Oui, peut-être. Donnez-moi le temps de la réflexion. Simple cavalier dans un régiment de hussards ou de dragons, ou capitaine de mobiles. Mais je veux servir.

— C'est bien, mon enfant, c'est très bien.

Et le vieux général m'embrassa. *Mon enfant!* il a mis dans ce mot toute la paternité du commandement qui existe chez nous en France, qui existait dans notre armée piémontaise, dans notre vieille brigade de Savoie, et nulle part ailleurs.

Il me semble que Sibylle, à distance, est contente de moi. Comment ne pas rapporter naturellement à mon amour tout ce que je puis accomplir encore de bien? N'a-t-elle pas fait et voulu faire en moi, de cet amour, un principe de perfectionnement?

***

Le soleil est revenu après quelques mauvais jours. Voici la Saint-Laurent où les astres tombent en pluie. Au bord de l'allée d'érables, je guette ces étoiles filantes dans le ciel, qu'elles traversent parfois, presque lentement, dans sa longueur au-dessus de la montagne de l'Épine. A quoi bon exprimer un vœu? Tous mes vœux s'en vont dans la même direction. Il me semble que ce sont nos

désirs de feu qui s'échangent à travers l'espace. Mais à Paris on ne suit pas des yeux les astres mouvants.

***

Les pluies qui ont détrempé le sol au commencement du mois ont dû augmenter les souffrances de la troupe et les difficultés de la retraite de Mac-Mahon dans les Vosges et de Frossard sur Metz, si c'est là qu'ils se sont dirigés. Et moi, je me débats dans un tourment intérieur qu'il me faut briser par une résolution virile. Capitaine de mobiles ou simple cavalier, je dois choisir et sortir d'une inaction qui déjà m'apparaît coupable. D'où me viennent donc mes hésitations? J'attends chaque jour, presque chaque heure, l'appel de Sibylle. Elle m'a pourtant donné sa parole en cas de danger. Le danger n'est-il pas venu? Que lui faut-il donc quand il est partout, à l'intérieur avec les excitations de MM. Jules Favre et Gambetta que les malheurs du pays n'arrêtent pas et qui menacent l'Empire de déchéance; à l'armée où les corps intacts auront bientôt sur les bras les trois armées allemandes. Dans un péril si extrême peut-elle oublier son serment de secours, quand j'observe avec tant de rigueur mon serment de silence? Les illusions de l'Impératrice et de la Cour ont-elles donc résisté à tant d'infortunes accumulées et comptent-elles encore sur la réparation d'un avenir si précaire? Oui, sans doute, tout espoir dans cette nation sans cesse renaissante, qui se relève des pires traverses, n'est pas

perdu. L'ennemi n'a rencontré et battu qu'une faible partie de nos effectifs. Le gros de nos forces doit être rassemblé du côté de Metz avec les maréchaux Canrobert et Bazaine. Comment, néanmoins, ignorer l'inquiétude, ne pas être dévoré d'angoisse? Dans cette inquiétude, dans cette angoisse, comment Sibylle peut-elle accepter de se taire? A-t-elle cessé de m'aimer, ou la douleur publique l'a-t-elle si étroitement rapprochée de son mari, de sa conscience religieuse et cherche-t-elle dans cet accord une harmonie sans quoi elle ne peut vivre? Je cherche à l'excuser, à la comprendre. Mais une femme qui aime ne peut laisser son amour dans un tel abandon, dans une telle absence de nouvelles, alors que tout brûle autour de nous et que l'incendie nous menace. Non, non, Sibylle ne m'aime plus... A moins que notre amour lui paraisse plus redoutable encore que la guerre. A moins qu'elle ait peur de son cœur tout à moi... Comment ses yeux et sa bouche m'auraient-ils menti? Elle ne peut pas ne pas m'aimer encore...

***

Qu'elle m'aime ainsi dans la volonté suprême de m'écarter, ou qu'elle ait cessé de m'aimer, je dois servir pour forcer ou garder son estime, car elle ne m'a aimé qu'en me plaçant au-dessus des autres hommes. L'âge n'a pas compté pour moi. Si j'hésitais, c'était par crainte de perdre son appel. Je cesserai de m'appartenir une fois engagé et ne pourrai plus lui répondre. La discipline me

prendra. Dans un régiment de cavalerie, je risquerai de ne plus même recevoir de ses nouvelles. La garde mobile rassemblée à Chambéry, à Aix, à Montmélian, me permettra de résider ici plusieurs semaines encore pour l'instruction des recrues. Je demanderai donc au général de Rolland de me présenter dans la garde mobile.

***

J'ai retardé d'un jour encore ma décision, dans l'espérance d'une lettre ou d'un télégramme. Je redoute pour Sibylle la marche des armées allemandes sur Paris. Rien n'est venu. Demain, je ne serai plus libre de répondre à son appel. Jamais je n'ai tant sacrifié au devoir. Mais peut-être trouverai-je dans l'obligation militaire que je vais me créer une diversion à ce lancinant tourment de l'attente.

A partir de demain je serai séparé d'elle par le devoir. Et c'est moi qui aurai creusé cet abîme entre nous ! J'évoque ce soir, avec un désespoir farouche, toutes nos rencontres qui ne sont plus que du passé. Une semaine, j'avais réussi à la voir tous les jours, et chaque fois en des occasions différentes, le matin chez elle, l'après-midi au Bois, le soir dans le monde. Je croyais l'avoir regardée à lui arracher le visage et c'est à peine si je retrouve tous les traits de ce cher visage.

On m'a raconté en Maurienne la légende d'un berger qui aimait une belle jeune fille et celle-ci pour l'éprouver lui demanda de l'attendre tout

l'hiver dans la montagne. S'il y consentait elle l'irait chercher au printemps. Tout l'hiver il supporta le froid et la neige, car il l'attendait et cette attente le réchauffait. Mais quand vint le printemps et que sur le sentier il aperçut celle qui venait le délivrer, il ne put supporter le bonheur comme il avait accepté l'attente et, le rejoignant enfin, elle le trouva mort.

Ah ! si j'étais sûr que Sibylle vînt me chercher?...

***

Le premier bataillon des mobiles de la Savoie s'organise. Hier, mon jeune ami le marquis Albert Costa de Beauregard, dont le père était le chef de notre députation au Parlement de Turin avant l'annexion et combattait avec nous la politique antireligieuse de Cavour, est venu me voir. Le commandement du bataillon lui était proposé. Il venait me consulter, me prier de le prendre à sa place, moi qui ai fait la campagne de Lombardie. Si je refusais, il s'adresserait au comte de Cordon qui revient de Gaëte et de Castelfidardo. J'ai refusé et le comte de Cordon refusera comme moi.

— Vous avez, me disait-il avec sa gentillesse accoutumée, l'autorité de l'âge.

Toujours cet âge qu'on m'oppose et que je ne me suis pas opposé. Je lui ai démontré que son nom et sa popularité l'obligeaient à se mettre à notre tête. Sa haute taille — il est encore plus grand que moi — son grand air et sa courtoisie avenante lui assurent le prestige. Le marquis

Henry n'était-il pas le major général de l'armée sarde contre Napoléon? Le marquis Léon, à Turin, nous dirigea dans la politique et nous orienta vers la France. A son tour, Albert Costa nous doit conduire. Il a cédé à mes objurgations, et je commande la compagnie des mobiles d'Aix.

Déjà la récompense de mon engagement volontaire m'est venue. Je sers et suis enfin sorti de la période d'indécision et de tourment intérieur. Mais si je suis rappelé par Sibylle? Sibylle m'a abandonné et ne pense plus à moi. Elle m'a laissé, pour me distraire d'elle, le grand drame national. Ne saura-t-elle pas que j'y ai revendiqué mon modeste rôle? N'ai-je pas même le droit de l'en informer? Et si je mourais, ne l'apprendrait-elle que plus tard, par quelque journal ou par quelque lettre de l'une ou l'autre de nos relations communes? Ou bien au cours d'une conversation. Toujours ce chantage de la mort, ô mon pauvre cœur vivant !...

***

Les princes d'Orléans ont offert leurs services au gouvernement impérial qui les a refusés, même le duc d'Aumale, vainqueur d'Abd-el-Kader.

Il y aurait eu des troubles révolutionnaires à Marseille, à Lyon, à Paris même au faubourg de la Villette. Aucun respect, chez ces gens-là, de la patrie menacée.

De la guerre, des bruits, des rumeurs, mais rien de certain. Une rumeur de victoire, le bruit d'une grande bataille gagnée sous Metz par le maréchal

Bazaine. Une bataille sanglante : on cite plusieurs colonels tués. Ah ! que j'ai hâte de savoir la vérité !

Plusieurs journaux annoncent la présence au camp de Châlons de l'Empereur qui a laissé à Bazaine le commandement en chef, du maréchal de Mac-Mahon et du général Trochu. Il est à croire que l'armée de Mac-Mahon se réorganise au camp avec d'autres corps intacts. Les Allemands risqueraient alors d'être pris entre les armées des deux maréchaux. Bazaine, vainqueur, laissera Metz se défendre et manœuvrera.

L'Impératrice a quitté Saint-Cloud depuis quelques jours déjà pour s'installer aux Tuileries. Le nouveau ministère, nommé par elle, doit subir son influence. Mais quelle est cette influence? L'Empereur qui n'est plus le chef rentrera-t-il à Paris ou suivra-t-il les armées comme une épave gênante? Lamentable destinée du maître dont on ne veut plus nulle part, ni à l'armée où il s'est révélé sans doute incapable, ni à Paris où sa présence peut provoquer des émeutes. Ne sait-il donc plus faire acte d'autorité? A-t-il oublié qu'un peuple se prend et se mène et ne doit pas être abandonné aux braillards? Et le prince impérial? Il n'est plus question de lui. Qu'a-t-on fait de cet enfant?

Comment démêler le vrai du faux au milieu de tant de nouvelles qui circulent, venues des journaux ou des lettres privées, ou colportées on ne sait comment à travers le pays? Hier ne parlait-on pas, au rassemblement de mes braves mobiles, de cuirassiers blancs massacrés jusqu'au dernier, de

Prussiens exterminés dans la carrière de Jaumont, et même de princes prussiens tués dont les cercueils, couverts de draperies lamées d'argent, avaient été vus traversant les lignes ennemies pour être transportés en terre allemande? Mais, depuis les batailles, les défaites des 4 et 6 août, il n'est pas possible qu'aucun engagement n'ait été livré. L'ennemi a dû se rapprocher de Metz ; il ne peut avancer sans s'être assuré de la grande place forte, sans l'avoir investie. Et l'armée de Bazaine ne l'a-t-elle pas cherché? Les bruits persistants qui courent d'une victoire du maréchal doivent être véridiques.

Ma place n'était pas ici. Pourquoi donc y suis-je demeuré? Je devrais être avec les troupes devant ce Paris où Sibylle reste encore. Je devrais, sans même qu'elle le sache, être de ceux qui protègent le pays et son Impératrice. Je ne l'aime donc pas jusqu'au sacrifice suprême. C'est elle qui pourrait douter de moi, et non moi d'elle...

***

Ces batailles sous Metz ont dû être terribles. Nous voici renseignés, à peu près, par les incomplètes dépêches officielles, par les récits des journaux qu'on ne surveille pas assez (pourquoi leur laisser donner des détails sur le camp de Châlons?), par des lettres qui parviennent si vite (ô Sibylle oublieuse !), par le *Journal de Genève* introduit ici en fraude. La première s'est livrée à Borny le 14. Elle a dû être gagnée. L'incertitude même de la

version allemande le laisse deviner. Une victoire, mais il ne me semble pas que le maréchal Bazaine en ait profité. La bataille de Borny s'est livrée sur la rive droite de la Moselle, sous le feu des forts de Queuleu et de Saint-Julien. Pourquoi le surlendemain, 16, une nouvelle bataille du côté de Rezonville, sur la rive gauche? On dirait que les armées allemandes cherchent à entourer l'armée de Bazaine pour la refouler dans Metz. Ou l'on ne peut rien comprendre à leur plan, ou leur plan est celui-là. Mais le plan de Bazaine? et celui de Mac-Mahon?

Dans cette bataille de Rezonville, il y aurait eu un choc de six mille cavaliers. Six mille cavaliers, je ne crois pas qu'il y ait eu dans toutes les guerres du premier Empire une pareille rencontre. Les hussards, les dragons de l'Impératrice, les lanciers de la garde ont dû charger comme un roulement de tonnerre contre les uhlans de la Marche, les dragons, les cuirassiers de Magdebourg. La terre en a dû trembler. Que n'étais-je là-bas et que n'y suis-je resté puisque Sibylle a peut-être cessé d'aimer? J'ai laissé tomber le journal qui donnait ce chiffre et ce récit et je me suis mis à rêver. Rêver? c'est-à-dire évoquer ces deux masses formidables et pesantes s'apercevant de loin, se menaçant, se lançant au galop en ouragan, s'abordant, se mêlant, s'agglomérant, se dégageant, chargeant et rechargeant. Il me semblait entendre retentir l'épouvantable entre-choc. Et puis le silence peu à peu, la nuit venue, regagnait sur le vacarme la plaine ravagée, sanglante, jonchée de

soldats et de chevaux morts, le silence coupé çà et là par les gémissements des blessés, par la course inutile d'un cheval sans cavalier. Quel holocauste à la cruelle guerre, cette hécatombe des plus beaux régiments !

Borny, Rezonville, deux victoires. Nos bulletins le disent. Ce serait alors des victoires sans résultat. Car voici la troisième bataille, celle de Gravelotte ou de Saint-Privat : elle a dû s'étendre sur un front allongé, devant les coteaux d'Amanvillers qui bordent la Moselle. Le *Journal de Genève* la donne comme une victoire allemande, et il faut bien le croire puisque l'armée de Bazaine s'est repliée dans Metz où elle serait alors enfermée. Comment le maréchal s'est-il laissé investir? A-t-il un autre plan? Je me perds en conjectures. Mes mobiles m'interrogent et vainement j'essaie de leur transmettre des interprétations optimistes. Leur moral est bon cependant. Ils ont la jeunesse et l'espoir. Je leur donne l'instruction, la discipline, l'entente, l'harmonie.

L'harmonie en souvenir de Sibylle. Du moment qu'elle ne m'a pas appelé après la retraite sur Metz que doit suivre fatalement la marche sur Paris, elle ne m'appellera jamais, jamais...

***

Il ne me reste plus que mon devoir. Mon tendre amour, mon dernier amour n'est plus qu'à moi. Ce cœur qui bat si fort, je le mettrai du moins dans mon commandement, dans mon service. D'où

vient pourtant que je trouve encore de la joie à monter à cheval le matin, quand l'air est frais et le jour ensoleillé, pour rejoindre ma compagnie et présider à son instruction? Un reste de jeunesse m'accorde avec les saisons, avec la vie physique, avec le travail quotidien, avec les hommes qui me sont confiés. Je ne puis être entièrement malheureux. Douloureux et méconnu, l'amour de Sibylle m'exalte encore. Loin de la maudire, je lui donne raison contre moi. La guerre l'a rendue à sa foi, l'a libérée de sa passion, lui a restitué cette harmonie que j'avais troublée. Elle est la reine : tout ce qu'elle fait est bien fait. J'aimerai jusqu'à la souffrance qu'elle me cause, puisque cette souffrance me vient d'elle. Je l'aimerai, et ne l'aime pas encore...

Paris, qu'elle n'a pas dû vouloir quitter dans sa fidélité courageuse à l'Impératrice, est mis en état de défense. Le général Trochu a été nommé gouverneur. Un orateur de plus. Que d'orateurs, mon Dieu ! Après M. Émile Ollivier, tous les Jules Favre, tous les Gambetta, tous les Trochu ! Comment celui-ci s'entendra-t-il avec l'Impératrice qui le déteste? Et ce comité de la défense de Paris dont on publie la liste aux noms retentissants, comme on affiche les membres d'un conseil d'administration pour attirer les actionnaires ! C'est un homme seul qui commande, et non pas une troupe, un groupe, une Chambre, la foule.

***

Le prince Napoléon aurait passé, ces jours derniers, en gare de Chambéry. Sans doute est-il

envoyé en mission auprès de son beau-père, le roi d'Italie, pour obtenir une aide. Mais Victor-Emmanuel, tel que je le connais, peu sentimental, ne verra que notre défaite et ne voudra pas s'y associer. Notre corps d'occupation a été retiré de Rome : cet oubli de la parole donnée nous vaudra-t-il en hommes et en alliance une compensation?

L'importance de la bataille de Gravelotte ne laisse plus aucun doute. Bazaine, menacé d'être tourné, a dû s'enfermer dans Metz. La version allemande contient des détails précis et affligeants, tout en avouant de lourdes pertes, quinze mille hommes. Notre magnifique armée a dû reculer. Que va-t-il se passer maintenant? Le maréchal Bazaine ne sortira-t-il pas de sa forteresse? Dans le *Courrier des Alpes* qui s'imprime à Chambéry, on lui prête ce mot (venu par quel canal?) : « Si je suis obligé de livrer bataille aux Prussiens le 20, je les battrai ; et si je puis attendre jusqu'au 25, je les anéantirai. » Nous sommes au 25. Et Bazaine ne dit plus rien. Je n'ai jamais eu confiance dans cet homme lourd, prétentieux, muet, et ne sais pourquoi la popularité s'est fixée sur lui. Il y a des popularités qui s'expliquent par de fausses qualités apparentes. Celle-ci ne reposerait sur rien. Puissé-je me tromper encore !

Dans ce désarroi, l'Europe semble bien nous abandonner. L'Italie est capable d'avoir oublié la Lombardie et la Vénétie dues à l'intervention de Napoléon ; l'Autriche perd l'occasion de sa revanche et de sa prépondérance en Allemagne ; la Russie laisse croître un voisin dangereux ; l'An-

gleterre ne tardera pas à trouver des Allemands en face de tous ses comptoirs. La vieille politique de l'équilibre européen est oubliée des diplomates. Et puis, il est si commode de laisser faire. Les gouvernements faibles sont toujours encombrés de Pilates qui se lavent les mains.

...Et je crois entrevoir le sourire de Sibylle qui me reproche de manquer de foi...

***

Mes mobiles n'ont pu bénéficier de ce chassepot qui est une arme excellente, supérieure au fusil à aiguille des Allemands. On leur a distribué des fusils à tabatière dont je leur apprends le maniement. Il y a parmi eux quelques bons tireurs. J'ai fait devant eux quelques cartons qui m'ont valu du prestige auprès de ces braves gens. Cela sert d'avoir chassé le chamois dans nos montagnes, et le bouquetin, au temps de ma jeunesse, avec Victor-Emmanuel dans ses domaines réservés de la vallée d'Aoste.

***

On ne sait plus rien de Bazaine, ni de Mac-Mahon. Les deux maréchaux cherchent-ils à se rejoindre, ou Mac-Mahon manœuvre-t-il pour se rapprocher de Paris et livrer bataille avec l'appui du camp retranché? Ce silence devient si lourd par ces chaudes journées d'août, chargées d'orages. Sans mon service journalier, que serais-je devenu, avec la pensée de l'oublieuse Sibylle? Je ne vois

qu'elle dans Paris menacé. Pourquoi ne suis-je pas parti et pourquoi ne me suis-je pas engagé dans la garnison de la capitale? J'aurais vécu près d'elle ces jours d'angoisse. Je l'aurais vue. Mais elle avait reçu mon serment et, cruelle, ne m'en a pas relevé.

***

Jean Regottaz, le fils de mon fermier, soldat au 47e de ligne, a été tué à la bataille de Frœschwiller. Deux de ses camarades, revenus au camp de Châlons, l'ont vu mort et l'affirment. Le maire de Tresserve m'a fait appeler pour me l'apprendre et me charger de transmettre l'avis. J'ai trouvé le père aux champs. Il arrachait un plant de pommes de terre précoces. Je l'ai appelé.

— Tu n'as pas de nouvelles de ton fils, Pierre?

— Non, monsieur Hubert.

— Depuis quand?

— Depuis qu'on s'est battu.

— Oui, il s'est bien battu. Son régiment a été admirable. Il y a eu beaucoup de blessés.

— Ah !

La figure grave, il se taisait. J'ai dû continuer :

— Il y a eu beaucoup de morts aussi.

Alors il a levé la tête et il m'a regardé.

— Embrasse-moi, Pierre, lui ai-je dit.

Il s'est laissé faire sans un geste. Et puis ses yeux se sont abaissés sur le champ qu'il dévêtait et relevés sur le ciel devenu menaçant et chargé de pluie. J'ai compris qu'il hésitait :

— Il y a les pommes de terre, a-t-il conclu à voix presque basse, mais il y a la femme.

Nous sommes rentrés ensemble à la ferme où Péronne, sa femme, préparait le repas...

Sibylle, toi si forte et si douce à la fois, que n'es-tu là pour consoler cette douleur? Ne sens-tu pas à distance que je t'appelle, moi, dans l'épreuve, quand tu restes silencieuse !...

***

Tant de lettres m'arrivent, et rien d'elle. Mina rentrée à Paris peu après mon départ, après s'être plainte de mon abandon, — c'est la chaîne des dames comme au quadrille des lanciers si j'ose plaisanter encore depuis que je n'entends plus le rire de Sibylle, — Mina m'écrit des lettres presque gaies. Elle est distraite par le mouvement de la ville où tout le monde, me dit-elle, s'habille en soldat. La Comédie-Française fait de belles recettes. On respire un air héroïque. Elle a dû m'oublier pour quelque beau militaire. Cependant je lui ai conseillé de partir. Elle m'a répondu, presque fâchée, qu'elle ne pouvait déserter. Déserter : en effet, chacun doit rester à son poste. Elle remplit son rôle en jouant la comédie. Et je l'ai félicitée.

Les amis qui m'écrivent me font de Paris un tableau divers. Pour les uns, effrayés de l'émeute de la Villette, c'est la révolution prochaine et ils vont regagner leurs terres. Pour les autres, la guerre a fait l'union et l'on ne songe qu'à défendre la ville contre les Prussiens. Le spectacle est même

presque amusant de cette activité d'un peuple qui garde sa frivolité jusque dans le danger et fredonne des couplets de *la Grande-Duchesse* ou de *la Belle Hélène* en s'en allant aux forts ou sur les fortifications. Les uniformes se multiplient, et quels uniformes ! parfois un képi avec un costume civil, des vareuses rudimentaires, des pièces d'équipement incomplètes. Tout cela au lieu des élégants défilés des dragons de l'Impératrice. Le Champ-de-Mars a l'air d'un camp, le quartier de Grenelle d'un marché aux mulets, et le bois de Boulogne d'un parc à bestiaux. Cependant tous les bruits circulent, les mauvais propagés par Trochu et les favorables par le comte de Palikao. L'Impératrice ne cesse de montrer le plus grand courage. Et Sibylle? je ne sais rien d'elle. Mais demain, n'y tenant plus, je prononcerai son nom. Je prononcerai son nom devant ma fille Rose-Anne qui, cédant à mes sollicitations, revient au château. Son mari a rejoint les mobiles de Normandie à Rouen. Elle n'a plus de raison de rester à Paris.

***

Rose-Anne est arrivée ce matin, bien lasse, car les trains sont encombrés et même assiégés. Elle a cru ne pouvoir partir. Elle m'a peint avec une sorte de répulsion la peur de tous ces émigrants qui annoncent des catastrophes. Elle-même avait honte de fuir :

— Oh ! père, m'a-t-elle dit, j'aurais dû rester.

— Pourquoi?

— Pour l'exemple.

— Nous sommes entrés dans l'armée, ma chérie, ton mari et moi. Que du moins nous ne soyons pas inquiets sur ton compte !

Sur ce dialogue je l'ai fait coucher. Elle repose. Et j'ai couru à ma compagnie. Pendant les pauses entre les exercices, j'ai dévoré les journaux récents et anciens, que ma fille m'a apportés. Rien de sûr, ni de Bazaine, ni de Mac-Mahon. Des correspondances déjà vieilles de plusieurs jours sur le camp de Châlons qui représentent Mac-Mahon exaltant le moral de ses hommes, vérifiant leur instruction et leurs vivres, ce qui est un métier de colonel, et Napoléon errant seul et désemparé, ses équipages et ses cuisines excitant, par leur luxe, les quolibets et les railleries de la troupe. Rejeté du gouvernement, rejeté du commandement, le malheureux Empereur ne sait que devenir. Et il semble qu'on lui mesure jusqu'à la pitié et l'amitié. Paris se fortifie, s'approvisionne. Mais où sont les armées allemandes? On signale les arrêts successifs du chemin de fer de l'Est qui ne dépasse plus Châlons. Et puis, voici que je découvre une nouvelle dans *le Temps* sur la marche de l'armée de Mac-Mahon vers Metz. Comment a-t-on laissé passer cela? Peut-être l'ennemi connaît-il nos mouvements, a-t-il deviné notre plan d'opérations? Mais s'il les ignore, si même il ne fait que les soupçonner, comment le renseigner ainsi? Ah ! dans la guerre, avec quelle nécessité souveraine s'impose l'autorité !

...Rentré ce soir après une journée où j'ai conduit

mes mobiles à un exercice de petite guerre et leur ai montré comment on s'éclaire et comment on se garde. Enfin, j'ai causé avec Rose-Anne, remise de sa fatigue. Mais elle a honte de son départ et j'ai dû le prendre à mon compte :

— Si Paris est un jour assiégé, ce qui est possible, tu n'y serais qu'une bouche inutile. Ici, tu es à ta place pour garder le château, assurer les cultures, visiter les paysans, recevoir au besoin des blessés, et nous attendre, ton mari et moi.

— Ah ! si vous aviez vu, père, tous ceux qui partaient ! Des familiers des Tuileries ont déjà lâché l'Impératrice.

Les rats quittent le navire qui fait eau. Elle me cita des noms et s'indigna des calomnies qui en ajoutaient : les journaux n'avaient-ils pas annoncé le départ pour Londres de la maréchale Canrobert, d'origine écossaise, quand celle-ci restait fidèlement et rendait chaque jour visite à sa souveraine? Alors, n'y tenant plus, j'ai cité à mon tour le nom qui m'est cher :

— Et Mme de...?

— Oh ! celle-ci, rien à craindre. Elle est restée, elle restera. Seulement elle a perdu son rire. Elle est grave et sérieuse et pourtant c'est elle qui relève les courages autour d'elle, calmement, tranquillement.

— Et son mari?

— Il travaille à son poste. On ne le voit guère. Son poste est si important.

— C'est juste. Quand l'as-tu vue?

— Lui?

— Non, elle.

— Elle est venue me dire adieu. Elle m'a regardée et embrassée, presque tendrement.

— Oui, elle t'aime beaucoup. Elle pleurait?

— Non, Sibylle ne pleure pas. Elle a tant d'empire sur elle-même !

Je n'ai pas osé pousser plus loin l'interrogatoire. Cette visite de Sibylle ne me visait-elle pas à travers ma fille? J'ai regardé Rose-Anne pour y retrouver les regards et les caresses de l'autre et j'avais envie d'embrasser les joues que celle-ci avait effleurées. Avait-on prononcé mon nom, demandé de mes nouvelles, formulé quelque vœu ou quelque souvenir à mon adresse? La question me brûlait les lèvres et je ne l'ai pas posée. Sans doute Sibylle n'avait-elle rien dit, sans quoi j'en eusse été informé. Elle se réservait encore et refusait de se livrer. Jamais elle ne se livrerait, et pourtant j'avais l'intuition que je n'étais pas abandonné. Je renaissais à l'espérance et les divines paroles me revenaient bercer de leur musique : « Je t'aime et t'aimerai toujours... »

Pour détourner l'attention de Rose-Anne dont les yeux recommençaient de m'interroger et tentaient de pénétrer mon secret, je me suis lancé en hâte dans toute une nomenclature de nos relations. La fidélité n'est pas toujours où l'on pensait l'attendre. A son tour, ma fille m'a demandé ce que j'augurais de l'avenir.

— Tout dépend, ai-je répondu, des opérations du maréchal de Mac-Mahon. Il ne doit s'éloigner de Paris que si le maréchal Bazaine sort de

Metz. Sans quoi, il risque d'être pris en flanc.

— Avez-vous confiance, père?

— Oui, j'ai confiance. Notre pays, petite fille, se relève toujours.

Ce soir, j'ai confiance en effet. Je crois en Sibylle. Il y avait tant de jours que je ne croyais plus...

Août s'achève. Que nous apportera septembre?

Ce silence oppressant ne peut durer. On ne sait plus rien des armées de France, ni des armées d'Allemagne. Peut-être se sont-elles déjà rencontrées. Que Dieu nous garde!... Et qu'il garde Sibylle, même si je ne dois pas la revoir...

SEPTEMBRE 1870

De beaux jours de soleil. Le raisin mûrit. Je remplis mon devoir d'instructeur de compagnie avec plus d'élan depuis que ma foi en Sibylle m'est revenue à travers Rose-Anne, et je sens plus profondément la douceur de ces derniers jours d'été avant le départ de notre bataillon. Où serons-nous envoyés? A quelle armée? C'est l'inconnu. Mais il faut compter encore un bon mois ou même deux pour que nos mobiles soient en état de servir utilement. La Prusse nous en laissera-t-elle le loisir?

***

3 *septembre.* — Il me reste une petite heure avant de monter en voiture et d'aller prendre à Aix le train de Paris. C'est même singulier comme, dans les plus grandes circonstances, on dispose du temps. Ma valise est bouclée : elle l'était depuis deux ou trois mois. Je voyagerai en uniforme de capitaine de mobiles. Tout est prêt. Que ce journal, confident de ma peine, le soit encore de ma joie mélangée et mélancolique de ce soir !

Je commandais une petite manœuvre au bas de Tresserve, du côté de Drumettaz-Clarafond, entre

la colline et le Revard, et j'apprenais à mes hommes à creuser des tranchées-abris pour se préserver des feux quand mon valet de chambre, le vieux Gaspard, envoyé par ma fille, est venu à ma recherche. Il m'apportait un télégramme. Les télégrammes sont devenus rares : il faut un visa pour les envoyer. Celui-ci ne contenait qu'un seul mot sans signature : *Venez.*

Un instant je crus défaillir. Sibylle m'appelait. Sibylle tenait son serment. Donc elle m'aimait toujours et ne m'avait jamais oublié. Mais cet appel inattendu, cet appel suprême, je ne pouvais hésiter sur sa gravité. En même temps que mon cœur tremblait de ce bonheur imprévu, j'en mesurais la signification. Tant qu'elle avait gardé le moindre espoir, Sibylle s'était imposé le silence. La séparation qu'elle avait exigée et qui devait lui restituer la paix intérieure perdue, ne pouvait être rompue selon notre accord que par le danger. Elle avait écarté ce danger tant qu'elle avait pu. Elle avait résisté aux premières défaites, aux batailles sous Metz. Elle avait conservé sa foi dans notre destin, presque déraisonnablement. Quels combats elle avait dû livrer, elle aussi, contre notre amour ! Maintenant elle n'avait plus le pouvoir d'écarter la promesse qu'elle m'avait donnée solennellement. Que s'était-il donc passé? Aucun doute ne demeurait dans mon esprit. Sibylle, informée par l'entourage impérial, avait appris notre désastre. Quel désastre? Metz rendue par Bazaine, ou Mac-Mahon vaincu? Ou la révolution à Paris? L'appel de Sibylle, c'était la patrie

en deuil, déchirée, blessée à mort peut-être. Telle que je la connaissais, ce ne pouvait être que cela. Trois mois de silence en étaient la terrible garantie. Et ce télégramme que je tenais dans mes mains, qui aurait dû me bouleverser de joie dans mon amour, voici que j'étais amené à le considérer comme un affreux malheur national.

Qu'allais-je décider cependant? Resterais-je muet quand Sibylle, menacée peut-être elle-même s'il y avait des troubles dans Paris — et ne pouvais-je pas tout supposer, tout imaginer? — m'adressait ce message de détresse? Comme si ma décision pouvait maintenant dépendre de moi ! J'appartenais à l'armée, à sa discipline, à ses exigences. Volontairement j'avais sollicité ce poste. J'avais hésité à le remplir, comme si je prévoyais cet appel. Il m'était impossible de partir sans déserter momentanément. Je connus là une sorte de désespoir comme si j'assistais à quelque agonie sans rémission. Puis, je retrouvai cette force d'agir et cette rapidité que j'avais dans ma jeunesse, que j'avais montrées dans la campagne d'Italie. Demain est un dimanche : pas d'exercices militaires, le repos. Je puis être demain à Paris, malgré les retards des trains. Le commandant de mon bataillon, le marquis Costa de Beauregard, a pour moi l'amitié que son père lui a transmise. Il ne me refusera pas une permission de quarante-huit heures, si je lui en révèle le motif. Ou il fermera les yeux. Il était trois heures de l'après-midi : le dernier train partant à six heures et demie du soir, j'avais encore le temps.

Je passai le commandement de la compagnie à mon lieutenant, je remontai à cheval et je filai à toute allure à Chambéry. Le commandant Costa venait d'en repartir pour son château de Lamotte-Servolex. Ma jument fournit au grand trot, le long de l'Albane, ce nouveau trajet.

— Mon commandant, ai-je commencé.

— Eh ! me répondit-il avec sa bonne grâce coutumière, nous sommes chez moi et non sur le champ de manœuvres. Appelez-moi Albert, comme auparavant. Ne m'avez-vous pas connu tout petit, monsieur de Mièges?

En effet, j'ai quinze ans de plus que lui qui n'a pas de beaucoup dépassé la trentaine.

— C'est au chef que je m'adresse. J'ai besoin de quarante-huit heures de permission. Un cas très grave, le plus grave pour moi.

— On n'en donne pas, mon ami. C'est impossible.

— Il le faut absolument.

— Absolument? Attendez. Demain, c'est dimanche. Lundi, passez le commandement à l'un de vos officiers sous un prétexte de malaise. Et n'en parlez pas. Je ne puis que fermer les yeux, et cela me coûte. Mais vous êtes un engagé volontaire de cinquante ans.

Toujours mon âge !

— Il faut, avouai-je, que j'aille à Paris.

— A Paris? Impossible. Et puis, cela ne dépendrait pas de moi. Il faudrait que la permission fût signée par le général de Rolland qui commande les subdivisions territoriales.

— Je sais, mais je viens me confier à vous.

Je lui ai montré le télégramme sans signature. J'ai fait allusion à son importance. Il m'a objecté que le préfet ne savait rien. Au contraire, l'emprunt était couvert et le moral de l'armée excellent. J'affirmai la vérité de mon renseignement. Ainsi fus-je amené à parler de moi-même afin de fournir mes preuves. En quelques mots obscurs et confidentiels, j'ai expliqué les serments échangés. Cette dépêche signifiait le pire désastre. Coûte que coûte, ma présence était nécessaire. Je me fis persuasif, émouvant, suppliant, ne trahissant de mon secret que l'indispensable. Mon jeune chef, ému, nerveux, avait tenté de m'interroger, puis m'avait écouté en se recueillant. Quand je me tus, il ne me répondit pas immédiatement. Il se promenait de long en large dans son grand salon de La Motte. Enfin il se décida :

— Écoutez, Mièges, je n'ai pas le droit de vous autoriser à partir. Il est entendu que vous ne m'avez parlé de rien. J'ai confiance en vous.

— Je serai là mardi matin, mon commandant.

— Vous me le promettez.

— A moins que je ne sois mort, ai-je répondu en souriant.

Comme j'allais prendre congé, il m'a pris les deux mains :

— Mon ami, soyez prudent.

Et puis, avec son charmant sourire :

— Ne soyez pas trop heureux puisque le pays ne l'est pas...

— Mon bonheur n'est pas en cause, mon commandant.

— Ah ! tant pis !

Et nous nous sommes séparés. Si j'avais accepté le commandement du bataillon à sa place, je n'aurais pas, étant chef, pu m'éloigner. Je pars sans permission, à mes risques. Il faut que je sois de retour après-demain. Quarante-huit heures : c'est le temps de sauver Sibylle si quelque danger personnel la menace. C'est aussi le temps de savoir ce qui s'est passé aux armées ou à Paris. Jusqu'à mon amour se mêle cette curiosité.

Ma fille m'a vu rentrer. Le poil de ma jument qui avait fourni cette longue course était trempé de sueur.

— D'où venez-vous, père? m'a-t-elle demandé. Ce télégramme que je vous ai envoyé par Gaspard?

— On m'appelle à Paris. Je pars tout à l'heure.

Elle m'a regardé avec étonnement, avec inquiétude, devinant la gravité de ce départ et n'osant m'interroger sur sa cause :

— Vous reviendrez?

— Sans doute. Ne suis-je pas officier? Je serai ici mardi matin.

— Emmenez-moi.

— Impossible. Et puis le voyage peut être pénible, à cause des retards, à cause de l'affluence.

— Oh ! pas pour rentrer.

— Le train que je prends, le dernier, est très lent. Il n'arrive à Paris qu'à trois heures après-midi. J'emmène Gaspard. Tu cacheras mon absence. Personne ne la doit connaître.

Nous n'avons pas poussé le dialogue plus avant. Tout à l'heure, au moment de partir, sans doute ne me posera-t-elle pas de nouvelles questions. Mais, accordée avec moi par tant d'années intimes passées ensemble, elle ne doutera plus d'un lien qu'elle a dès longtemps pressenti et que peut-être elle imagine plus coupable sinon plus puissant. Ne devrais-je pas l'avertir? Non, ces confidences d'un père à sa fille ne sont-elles pas impossibles, et ne risquent-elles pas de diminuer l'un et l'autre? Il me faudra donc supporter le regard de ces chers yeux limpides que l'ombre de mon amour ternirait.

*
* *

7 septembre. — *Elle* est là, depuis hier matin, dans le petit appartement que Rose-Anne a fait en hâte préparer lors de notre arrivée inattendue, pour elle et ses deux filles. L'appartement? deux pièces communicantes, avec un petit salon d'entrée. Il est six heures du matin. Levé avec le soleil, il me reste un peu de temps avant d'aller rejoindre ma compagnie. Je voudrais revivre ces deux jours si remplis, en garder le souvenir — pour moi ou pour elle? N'est-ce point pour elle que je tiens ce journal inauguré par un mois d'amour à distance? Mais le lira-t-elle jamais?

Elle repose. Après tant de fatigues et d'angoisses, elle connaît la sécurité et la détente. La sécurité? Pour elle sans doute, et même pour son mari réfugié en Angleterre dont elle a reçu hier soir un télégramme. Mais qu'est devenue l'Impé-

ratrice après son départ, après sa fuite des Tuileries? Personne ne le sait encore. A-t-elle réussi à quitter la France? est-elle arrêtée à cette heure? Si elle l'était, pourrai-je empêcher Sibylle, trop dévouée et courageuse, de la rejoindre?

Comment ai-je réussi à emmener Sibylle? Comment ai-je donc osé cette chose incroyable, à la fois romanesque et insensée : la déposer chez moi, l'installer chez moi sous ma garde, sous la garde de mon honneur? Elle est là sous mon toit, elle respire, elle s'anime, elle revit. Elle est mienne sans être à moi, et c'est à moi qu'elle est confiée.

Ma fille connaît mon secret. Elle le connaît tout entier, — il a bien fallu : un amour sans ombre, tout en lumière, et qui ne peut plus maintenant s'obscurcir de ténèbres. L'hospitalité même en est la garantie. Elle n'a plus ce regard inquiet et presque douloureux qui m'était si cruel. De la situation la plus singulière, créée, imposée par les événements les plus tragiques, nous avons chassé le trouble et l'équivoque. Ce sera un délice pour moi de voir Sibylle chaque jour. Je m'en nourrirai, je m'en saturerai jusqu'à mon prochain départ, et si ce départ devait être définitif, j'aurais du moins vécu des heures adorables près d'elle...

Donc j'avais pris à Aix le 3 septembre au soir le train de Paris. Gaspard m'accompagnait. J'avais besoin de lui pour mettre une chambre en état dans mon appartement de l'avenue de l'Impératrice et pour s'occuper de tous les détails matériels. Mon wagon était vide. Personne ne reprenait le chemin de la capitale. Cependant nous faillîmes

avoir du retard à cause des approvisionnements de Paris qui encombraient la voie de leurs trains de marchandises. Mais nous finîmes par arriver presque à l'heure, trois ou quatre heures de l'après-midi. Le temps était radieux et chaud. Gaspard a appelé un fiacre découvert dont le vieux cocher se lamenta quand il reçut ma lointaine adresse :

— Impossible, monsieur l'officier, avec ce cheval.

Sa bête en effet n'était pas reluisante. Les autres voitures n'étaient pas mieux attelées. J'insistai et mon uniforme me valut l'obéissance :

— Alors, me dit-il avec un affreux accent faubourien, vous venez sauver Paris.

— Mais Paris n'est pas assiégé.

— Il le sera demain, si les Prussiens osent venir.

— A-t-on des nouvelles?

— Comment, vous ne savez pas?

Tandis que sa haridelle se mettait en route péniblement, il me lança dans la figure : Napoléon prisonnier, Mac-Mahon blessé, l'armée vaincue et tout entière capturée à Sedan. Sedan? hier obscur, aujourd'hui tristement célèbre. C'était le désastre que le seul mot du télégramme de Sibylle contenait. J'en étais sûr, et cependant j'en reçus la confirmation avec la même douleur que si je n'avais rien soupçonné. Ainsi venons-nous toujours vierges au malheur. Tant qu'il n'est pas consommé, nous refusons malgré nous de le réaliser.

— Et ici? demandai-je. Que dit-on?

— Ici? monsieur l'officier. Que voulez-vous qu'on fasse? On renverse le gouvernement.

On renverse le gouvernement : il avait prononcé cette phrase aussi simplement que s'il avait annoncé un spectacle. Le peuple de Paris s'occupait selon les circonstances. Pour se venger d'une défaite, eh bien quoi ! on renverse le gouvernement. En face de l'ennemi ! Cet homme ne mesurait pas la portée de ses paroles et c'était son naturel qui précisément en faisait l'horreur.

— Pour le remplacer par quoi?

— Par la République.

Il prononça : *la République* avec emphase, comme on prononce le nom d'une divinité.

— Et cela nous délivrera des Prussiens?

— Peut-être bien.

Que lui répliquer? C'était bien inutile. Je me renversai au fond de mon fiacre et songeai. Il était temps de répondre à l'appel de Sibylle. Ce château de cartes qu'était l'Empire s'écroulait d'un coup sous les chocs du dehors. Après Forbach et Frœschwiller, après Metz investie, c'était Sedan, et Sedan entraînait la dynastie. Je ne triomphais pas de mes prévisions. Les erreurs et les faiblesses condamnent les hommes, mais quand ils paient leurs fautes, ils ne sont plus des coupables, ils ne sont que des malheureux. Dans ce désarroi, que devenait l'Impératrice? Ardente et résolue, ne tiendrait-elle pas tête à ces menaces de révolution? L'Empereur premier n'avait-il pas montré à ses successeurs comment on mate le peuple et comment on le mène? Il n'avait été renversé ni en 1814, ni en 1815. Les forts sont respectés jusque dans leur chute. Les faibles seuls sont balayés. Si l'Im-

pératrice était menacée, Sibylle n'avait pas dû la quitter. J'irais la chercher jusqu'aux Tuileries s'il le fallait, mais je voulais la voir ce jour même. Déjà, comme j'avais maudit l'interminable lenteur de mon train !

Nous suivions la rive droite de la Seine quand nous nous heurtâmes aux remous de la foule qui se précipitait vers l'Hôtel de Ville : une foule qui hurlait et gesticulait, au point qu'on ne voyait que des bouches ouvertes et des bras tendus. Mon cocher se retourna :

— On ne pourra pas passer. Il faudra prendre par les boulevards. Ce sera long.

— Par où vous voudrez. Mais j'ai hâte d'arriver. Et je vous doublerai la course.

Rassuré sur son pourboire et tout à sa profession, il évita le barrage par des rues étroites et vides qu'il connaissait et tira de sa monture une vitesse inattendue qui ne fut point éphémère. Cependant j'entendais crier des noms : Trochu, Gambetta, Rochefort. Le gouverneur de Paris s'associait-il, nouveau Lafayette, à ces factieux? Rochefort était-il sorti de prison? La République se proclamerait-elle à l'Hôtel-de-Ville? A quelle allure marchaient donc les événements, tandis que ce méchant fiacre cherchait sa voie? N'arriverais-je pas trop tard et l'Impératrice serait-elle déjà contrainte à abdiquer? Il fallait me hâter, déposer chez moi Gaspard et les valises, et courir chez Sibylle ou même aux Tuileries. Mais les Tuileries devaient être gardées et défendues.

Les boulevards étaient aussi déserts que les

quais et la rue de Rivoli étaient encombrés. Tout Paris s'était porté aux points sensibles. Le cocher, ayant maintenant du loisir, se retournait fréquemment.

— Quand j'ai conduit un client à la gare de Lyon, monsieur l'officier, on ne pouvait pas suivre la rive gauche. Le Palais-Bourbon était entouré.

— Par qui? par la troupe?

— La troupe? oui, des gendarmes à cheval, des gendarmes à pied, des gardes de Paris, des sergents de ville, qui barraient la place de Bourgogne et tous les abords. Mais c'était rien devant le peuple. Ah! le beau peuple : tous déguisés en gardes nationaux!

— Armés?

— Armés ou désarmés. Tout le monde en uniforme, comme vous, mais pas si soigné. Et l'on criait, et l'on riait!

— On riait?

— Bien sûr. Pensez donc : la police et les gendarmes hués, conspués, poussés, repoussés. C'est toujours drôle.

— Évidemment, dis-je ironiquement.

Mon ironie passa inaperçue.

— Et puis, continua mon homme, *ils* ont dû envahir la Chambre.

— Pour quoi faire?

— Mais pour chasser les députés et mettre la République à la place.

— Quelle heure était-il?

— Environ deux heures.

Deux heures : je tirai ma montre, elle marquait

quatre heures et demie. Pourquoi la foule avait-elle lâché le Palais-Bourbon pour la place de Grève et l'Hôtel-de-Ville? Et pendant ce temps que se passait-il aux Tuileries?

La place de l'Étoile était déserte. Presque déserts, les Champs-Élysées, sauf des masses noires tout au fond, du côté de la place de la Concorde. Je m'étais dressé dans mon fiacre pour mieux voir. Cette masse épaisse devait sans doute se heurter aux grilles fermées des Tuileries. Les Tuileries, mises en état de défense, repoussaient un assaut populaire. Je m'attendais presque à entendre des coups de fusil. Ce que j'entendis, c'était une immense clameur, une clameur formidable qui traversait toute l'avenue pour monter jusqu'à moi. On ne pouvait percevoir un son distinct : c'était comme un bruit de vagues heurtant une barre de rochers.

— Ah! ah! dit mon homme, l'Espagnole est forcée.

Il parlait de l'Impératrice comme d'un gibier. Je la revis instantanément telle que je l'avais vue dans ce bal costumé où elle apparut sous le déguisement de Marie-Antoinette emprunté au fameux tableau de Mme Vigée-Lebrun. L'Impératrice rejoignait dans le malheur la Reine dont la destinée l'avait toujours attirée et qu'on appelait l'Autrichienne, comme on la qualifiait elle-même d'Espagnole. Pourvu, du moins, que son malheur ne fût pas égal? A cette heure même, elle luttait contre la révolution qui l'assiégeait dans le palais des Tuileries comme l'autre avait été assiégée

dans le palais de Versailles. Se défendrait-elle mieux que l'autre? Suspendrait-elle, dans un excès d'humanité imitée du pauvre Empereur qui avait dû capituler, la défense des troupes comme Louis XVI avait livré les Suisses? Tous ces tableaux d'histoire me hantaient, bientôt remplacés par le souvenir de cette promenade au hameau du Petit Trianon où j'avais recueilli l'aveu de Sibylle.

L'immeuble que j'habite est voisin de l'hôtel de ce docteur Evans qui est un richissime dentiste américain, mis à la mode par la Cour. L'hôtel du docteur Evans fait l'angle de l'avenue de l'Impératrice et de l'avenue Malakoff. Un fiacre fermé était arrêté devant sa porte et j'en vis descendre deux femmes dont l'une, assez grande et de tournure élégante, offrit, la durée d'un éclair, son profil à mes yeux.

« Oh ! me dis-je à moi-même, ces événements m'affolent-ils à ce point? Je suis hanté : voici que j'ai cru reconnaître l'Impératrice !... »

Ainsi peut-on être victime d'une hallucination, quand l'imagination s'empare des tragédies de la vie réelle, déjà suffisamment pathétiques, pour y évoquer des visages connus. Pourquoi même n'ai-je pas donné au fantôme de la malheureuse souveraine la robe et la coiffure de Marie-Antoinette?

J'avais à peine eu le temps de faire cette réflexion que j'étais déposé chez moi. Le cocher, bien rétribué, voulut à toute force me serrer la main. Le peuple devait fraterniser avec la troupe.

— Et maintenant, conclut-il, je vas voir la révolution.

Il y allait, comme on va au théâtre. En hâte, je courus à mon cabinet de toilette, afin de me débarrasser de toute poussière et de toute fatigue. N'allais-je pas reparaître, après trois mois, devant Sibylle? Moins d'une demi-heure plus tard, je sonnai à la porte de son hôtel.

Mais il est temps de rejoindre ma compagnie au champ de tir. Sibylle repose encore...

***

J'ai déjeuné sur le terrain et ne suis rentré chez moi qu'à six heures du soir, mais avec quelle impatience et quel plaisir! Oui, quel plaisir sans mélange, car, malgré cet âge que les bureaux de recrutement m'ont jeté à la figure, j'ai pu reprendre du service et je suis prêt à partir avec mes hommes dès que l'ordre m'en sera donné, et en l'attendant je vis auprès de mon amour réfugié sous mon toit et sous ma protection.

Après le dîner, Sibylle a voulu coucher elle-même ses filles. Puis elle est venue nous rejoindre, Rose-Anne et moi, au bord de l'allée d'érables qui domine le lac. La soirée était si douce qu'avec des manteaux on pouvait demeurer dehors. Je lui ai offert la pèlerine dont j'avais recouvert ses épaules dans notre île du bois de Boulogne. Elle s'était enveloppée d'un châle blanc qui achevait la clarté de son visage. Ma cape ne lui siérait pas aussi bien. Elle avait commencé par la re-

fuser, puis elle s'est ravisée comme si elle se souvenait :

— Ah ! si, m'a-t-elle dit, passez-la-moi. Elle est plus chaude.

Depuis mon explication, ou plutôt depuis la confidence que je lui ai faite, Rose-Anne a repris confiance et considère Sibylle comme une sœur aînée donnée par la guerre. Elles ne se sont pas quittées de la journée et ont fait ensemble une grande promenade dans la campagne avec les enfants. Je suis presque jaloux de cette intimité croissante. Mais ne faut-il pas que tout cet entourage me garantisse contre moi-même et achève de justifier la présence de Sibylle ici en lui apportant la sécurité?

Reposée par une longue nuit de sommeil, elle ne se lassait pas de goûter cette soirée qui laissait aux eaux du lac une transparence due au vague reflet des étoiles. La lune ne se lèverait que très tard, trop tard pour nous. Mais il faisait une sorte de clair-obscur.

— Comme c'est beau chez vous ! résuma-t-elle quand ce fut l'instant de rentrer. Et comme on y est bien !

Et puis elle ajouta :

— Mais l'Impératrice a-t-elle pu gagner l'Angleterre ou la Belgique? On ne sait rien d'elle.

— Les journaux l'annonceront, Sibylle. Leur silence est le signe qu'elle a échappé à ses ennemis. Et puis, le nouveau gouvernement de la Défense nationale, comme il s'intitule, est occupé tout entier de son installation et de la guerre : il ne

cherchera pas à se créer de nouvelles difficultés par une arrestation sensationnelle et un procès retentissant.

— Oh ! pour distraire le peuple de la guerre...

— Il ne peut plus l'en distraire, car les Prussiens ont repris sans nul doute leur marche en avant. Demain ils seront devant Paris. Le gouvernement a donc le plus grand intérêt à laisser l'Impératrice s'évader. Son éloignement, son exil le servent. Rassurez-vous.

— Alors vous croyez vraiment que je puis me rassurer?

— La raison vous l'affirme.

— J'aime vous croire. Voyez : j'ai déjà plus de plaisir à regarder cette belle nuit calme.

Je ne voyais, moi, que son visage qui se détachait dans l'ombre. Et cette ombre me permettait de ne voir qu'elle seule. Puis je suivis la direction de son regard qui passait au-dessus du lac, au-dessus même des montagnes qui nous faisaient face pour atteindre le ciel et ses étoiles. Tous trois nous nous taisions. Le silence et la douceur nocturne entraient en nous. Sibylle, la première, soupira :

— Et pourtant on se bat encore. Et vous allez partir.

Rose-Anne s'était emparée de l'une de mes mains. Sibylle, se retournant, vit ce geste et prit l'autre.

— N'y pensons pas ce soir, mes petites filles, répondis-je en riant.

Cette paix dans l'amour et la guerre, la retrouverais-je jamais?

***

Je reprends ce matin le récit de mon voyage que j'avais interrompu et que je note — pour elle ou pour moi?

Je sonnai donc à l'hôtel de Sibylle. On mit un certain temps à m'ouvrir la porte. Au lieu du portier ou du valet de chambre, je me trouvai en face d'une femme de service que je reconnus vaguement, mais qui ne dut pas me reconnaître, car elle s'enfuit en m'apercevant. Qu'avais-je de si redoutable? Après la surprise, je pensai à mon uniforme. Pourquoi cet effroi de l'uniforme? Je ne pouvais rester dans cette antichambre. J'entrai dans le premier salon, pensant que ma présence serait signalée. Je souhaitais, je voulais de toute ma volonté tendue que ce fût elle qui m'apparût la première, elle et non son mari. Ce fut elle en effet qui me rejoignit et dont j'avais à peine remarqué le visage pâli et attristé quand, brusquement, elle éclata de rire. Ah ! ce rire que je n'avais pas entendu depuis trois mois, ce rire délicieux et frais comme un rire d'enfant, je le retrouvai avec un plaisir ineffable. Tout de même il était scandaleux et presque injurieux à mon égard. Je n'eus pas le temps de me le demander. Sibylle m'avait jeté les bras autour du cou et m'embrassait :

— Vous, vous. C'est vous. Ah ! je savais bien que vous viendriez !

— Mon amour.

— Chut ! il n'en faut pas parler : jamais.

Mon mari est là. Vous m'aiderez à le sauver.

— Le sauver? de quoi?

— Fernande a cru que vous veniez l'arrêter.

— Fernande?

— Oui, la femme de chambre qui vous a ouvert la porte. Elle vous a pris pour un garde national. Elle a eu peur. J'ai presque rudoyé mon mari qui voulait vous rejoindre, se livrer. Je l'ai caché et je suis venue. Et voilà pourquoi j'ai tant ri en vous trouvant à la place d'un policier.

Puis, subitement sérieuse, elle ajouta :

— Il y a si longtemps que je n'avais pas ri. Depuis vous.

— Depuis moi. Et vous ne m'avez jamais écrit.

— Sans doute, m'a-t-elle répondu, puisque... puisque je vous aimais.

— Et vous ne m'aimez plus?

Elle a levé sur moi des yeux si étonnés que j'ai presque eu honte de ma question.

— Oh ! a-t-elle protesté. Allez-vous me faire repentir de vous avoir appelé?

— Pour toujours, alors?

— Pour toujours sans doute. Peut-on aimer autrement? Et maintenant, jamais plus, n'est-ce pas, jamais plus? Vous m'avez promis le silence et j'ai tant de confiance en vous.

J'ai voulu l'embrasser encore, mais elle m'a doucement écarté.

— Vous ne savez donc pas ce qui se passe?

— Je le sais à peu près, par mon cocher : l'armée prisonnière à Sedan, avec l'Empereur, et peut-être la Révolution.

— Oui, l'Impératrice a dû s'enfuir. J'étais là, jusqu'au bout, avec mon mari. Je vais le rassurer et le chercher.

Elle disparut, légère et rapide, et revint avec lui. Il me tendit la main que je ne pris pas sans ce malaise que j'ai toujours ressenti en sa présence, mais ne pouvais-je la serrer loyalement puisque j'accourais non à un appel d'amour mais à un appel à l'aide? Sa figure, assombrie et fatiguée sans doute par des excès de veille et de préoccupations, n'exprimait ni la crainte ni l'effondrement. Perdant ses brillantes fonctions, son avenir, sa renommée dans le désastre impérial, il était inquiet mais résolu. Je ne lui avais jamais marchandé mon estime pour son intelligence et son dévouement à l'Empereur. Voici que je rendais hommage à son caractère.

— Comment êtes-vous ici? me demanda-t-il.

— Affaire de service, répondis-je. Pour vingt-quatre heures.

Elle m'interrompit :

— Je vous ai appelé aussi.

Elle ne voulait pas de mensonge. Elle seule m'intéressait, elle qui pourtant ne s'était pas trompée dans son choix conjugal et n'invoquerait jamais le désenchantement de sa vie. Je fus sur le moment peiné de ce désaveu de notre mystérieuse entente. Mais elle montrait exactement le courage que je lui attribuais quand je la comparais à quelque Chouanne des guerres de Vendée.

Nous nous assîmes au salon et ce fut elle qui me mit en peu de mots au courant des événements.

— C'est hier matin, samedi, que j'ai su la défaite de Sedan, avec l'Empereur prisonnier. L'Impératrice le savait depuis la veille par le baron Jérôme David, le ministre des Travaux publics, qui avait reçu une dépêche chiffrée. Alors je vous ai télégraphié. Le télégraphe n'était pas encore surveillé comme il l'a été dès l'après-midi. La Chambre s'est réunie à trois heures : M. Favre a osé demander la déchéance de l'Empereur et de l'Impératrice. Elle s'est encore réunie la nuit dernière. Je vous raconterai cela une autre fois. Elle était convoquée aujourd'hui à une heure.

— Oui, continua son mari, il ne s'est trouvé personne, ou presque personne, pour défendre l'Empire, ni à la Chambre ni au Sénat, et cependant la plupart de ces gens-là lui devaient tout.

— Mais aujourd'hui, que s'est-il passé?

— On le sait mal encore. Nous étions aux Tuileries tous les deux. Ma place était là. Ma femme avait voulu m'y rejoindre. Je ne sais pas ce qui s'est débattu à la Chambre. Mais, aux Tuileries, M. Buffet et M. Daru sont venus supplier l'Impératrice d'abandonner la Régence et de transmettre ses pouvoirs au Corps législatif. Ainsi une révolution serait-elle évitée.

Sibylle intervint avec feu :

— L'Impératrice a été admirable. Elle a refusé. Elle a dit : « — La déchéance, oui, mais pas la désertion... » Et puis...

— Et puis la foule s'est massée autour de la Chambre et du château des Tuileries. Une foule de gardes nationaux. Tout le monde aujourd'hui se

met en uniforme. Cette foule aurait envahi la Chambre. Elle assiégeait les grilles des Tuileries.

— Et la troupe? ai-je demandé. Et le gouverneur de Paris?

— Ah! le gouverneur de Paris! interrompit Sibylle avec mépris. Trochu! L'Impératrice n'a pas voulu qu'on tire. Elle a fait retirer la troupe. Elle ne s'est pas défendue, mais on pouvait la défendre. Nous étions une vingtaine de personnes avec elle. M. Pietri, le préfet de police, est venu dire que les grilles du château étaient menacées et qu'il fallait partir, sans quoi il ne répondait plus de rien. Nous voulions tous accompagner l'Impératrice. Après beaucoup d'hésitations, car elle voulait rester, se faire arrêter comme Marie-Antoinette et mourir, elle nous a embrassés et elle a été emmenée avec Mme Lebreton par M. de Metternich et M. Nigra.

— Des étrangers.

— Des ambassadeurs. Une sauvegarde. Qu'est-elle devenue, la pauvre femme?

Instinctivement je pensais au fiacre arrêté devant l'hôtel de M. Evans, le dentiste américain. Si mes yeux ne m'avaient pas trompé? Si j'avais vu l'Impératrice? Je n'osais révéler une vision si fugitive qu'elle n'était peut-être, sans doute, qu'une hallucination. A Sibylle seule je l'aurais peut-être confiée.

— Alors, acheva son mari, j'ai emmené ma femme par le musée du Louvre.

— Je vous raconterai, je vous raconterai, intervint Sibylle. Nous sommes rentrés ici à travers la

foule qui hurlait, mais personne n'a reconnu mon mari. N'est-ce pas qu'il faut qu'il s'éloigne, qu'il se cache? On va le chercher, l'arrêter. C'est la révolution. M. Pietri me l'a dit : « Prenez garde à votre mari. — Et vous? — Je n'ai pas l'intention de me laisser prendre. » Il n'y a plus personne pour nous défendre contre le déchaînement de la populace.

Ce dialogue s'était échangé très rapidement. On n'entendait aucun bruit dehors, bien que les fenêtres fussent ouvertes sur le petit jardin. Paris semblait mort, ou plutôt ce quartier de Paris. Toute la vie s'était portée ailleurs.

— Voilà, déclara le mari de Sibylle résolument. Je veux bien m'en aller, mais pas avant d'avoir mis ma femme et mes enfants en sûreté.

— Vous ne pouvez coucher ici ce soir. Si l'on venait vous arrêter, comme il est probable? L'un ou l'autre de nos fournisseurs ou de nos anciens domestiques déguisés en gardes nationaux, vous dénoncera. Les petites gens nous haïssent on ne sait pourquoi.

— Parce qu'ils vous sentent heureux et vous jalousent.

Une idée m'était venue, soudaine, irrésistible, que je formulais sans songer à ses inconvénients. Mais il fallait pourvoir au plus pressé :

— Venez chez moi. Mon appartement est libre.

— Ah ! s'écria Sibylle, c'est cela. Mon mari ira passer la nuit chez vous. Demain nous aviserons, nous préparerons son départ pour la Belgique ou pour l'Angleterre.

— Pas avant, chère amie, d'avoir assuré votre

départ à vous et celui de nos deux filles. Or, je ne puis vous envoyer sur nos terres. Demain elles seront envahies.

— Les Prussiens n'iront pas jusque-là.

— C'est leur chemin. Il n'y faut donc pas songer.

Cette fois, je n'allais pas laisser passer ma chance. Comme illuminé, j'intervins encore :

— C'est bien simple. Ma fille, Mme de Tercy, garde mon château de Tresserve en Savoie. Moi-même, je vais partir avec mon bataillon. Laissez-moi emmener votre femme et vos enfants chez ma fille, chez moi. Ils y seront soignés, entourés, choyés. Ma fille sera contente de les recueillir. Aucun risque ne les pourra menacer, tous les paysans des environs connaissent et respectent ma famille. Et vous-même, accompagnez-moi ce soir à mon logis. Vous y serez en toute sécurité. Ne refusez pas ce témoignage à un ami qui a souvent critiqué votre Empereur mais qui, vous le voyez, n'est pas de ceux qui se dérobent dans l'infortune. Je vous en supplie : écoutez-moi. C'est la sagesse.

Je n'avais pas osé regarder Sibylle pendant que je parlais. M'approuverait-elle ou m'opposerait-elle un refus? Elle qui m'avait éloigné, exilé, pour un temps si long, accepterait-elle cette vie commune de quelques jours ou quelques semaines? Les circonstances étaient-elles assez graves pour qu'elle acceptât? Je levai enfin les yeux sur elle. Ah ! que la loyauté d'une âme droite et franche peut donc communiquer à un visage une radieuse expression ! Non, elle ne se déroberait pas, mais sa

confiance purifierait mon offre de tout ce que celle-ci aurait pu contenir, mais ne contenait pas d'équivoque et de trouble. Je n'avais aucune arrière-pensée. Maintenant, je découvre que j'aurais pu en avoir une. J'aurais pu... je ne l'ai pas, je ne veux pas l'avoir jamais. Je n'étais alors, je ne suis encore, je ne serai que générosité et tendresse.

— Je veux bien, dit-elle simplement.

Et se tournant vers son mari :

— Si ce projet vous convient.

Lui se leva, me regarda en face — un de ces regards d'homme à homme qui impliquent la loyauté et l'honneur — et me prit la main en signe de gratitude et d'émotion. Ce fut le contact de cette main qui me fit mesurer l'audace et le danger de mon engagement.

— Oui, approuva-t-il, vous nous sauvez tous les quatre. Je vous confierai ce que j'ai de plus cher au monde.

Comment avais-je pu me mettre dans le cas d'entendre de telles paroles? Sibylle ne leur trouvait rien que de naturel. Je ne pouvais que me modeler sur Sibylle.

Il ne nous restait plus qu'à réaliser un programme aussi clair. Lui m'accompagnerait chez moi. J'enverrais Gaspard chercher sa valise, nos demeures n'étant pas éloignées. Le lendemain matin il partirait pour l'Angleterre par le Havre sans doute moins surveillé.

— Nous avons justement des passeports, expliqua-t-elle, parce que nous devions visiter pour

notre fille aînée un pensionnat anglais pendant les vacances.

Mais j'en avais un, moi aussi. Mieux valait voyager avec le mien, le nom que portait son mari étant trop connu et pouvant donner l'éveil. Enfin, le soir même j'emmènerais Sibylle et leurs enfants en Savoie.

— Ah ! conclut-elle, je savais bien, en vous appelant, que vous nous sauveriez !

Elle avouait devant son mari une amitié dont il ne pouvait se montrer jaloux tant elle y mettait de grâce naturelle et de droiture ensemble. Il nous quitta pour aller ranger et surtout brûler des papiers avant de partir avec moi.

— Je vais, lui dit-elle, auparavant chercher les enfants pour vous embrasser. Et moi, j'irai demain matin vous dire au revoir avant votre départ pour l'Angleterre.

Ainsi viendrait-elle chez moi, non pour moi, mais pour lui. Je tentai de la retenir seule un instant :

— Oh ! non, je suis si heureuse de tout vous devoir. Laissez-moi à mon bonheur et ne me le gâtez jamais.

— Sibylle, mon amour.

— Vous voyez bien qu'on peut s'aimer en pleine lumière. Moi, je le savais, mais vous, il a fallu tous ces malheurs pour vous en convaincre.

C'est vrai que je me sentais heureux, moi aussi, infiniment heureux. Je respirais cet air qu'on ne respire que sur les sommets de nos montagnes, sain, limpide et salubre et si frais et pur qu'on

croit, en l'aspirant, boire de la neige immaculée. Elle rit encore, de son beau rire clair et disparut pour reparaître avec ses deux filles, Jeanne et Hélène, qui complétaient son harmonie.

Je fus témoin des adieux. Je n'avais qu'à penser à Rose-Anne pour comprendre et sentir leur tristesse. Sur le pas de la porte, Sibylle qui nous reconduisait, son mari et moi, fit tout haut cette réflexion :

— Ah ! si nous pouvions savoir l'Impératrice en sûreté !

— Voulez-vous que j'aille voir le chevalier Nigra à l'ambassade d'Italie puisqu'elle a quitté les Tuileries avec lui et M. de Metternich?

— C'est cela, je vous en supplie.

C'était de plus un prétexte pour ne pas prolonger le tête-à-tête avec le mari de Sibylle que j'installai dans mon appartement...

***

Un calme inattendu m'envahit, me pénètre dans l'immense désastre national où mon pays risque de sombrer, où j'ai confiance qu'il ne sombrera pas. Je remplis de mon mieux ce métier d'instructeur qui m'est vite redevenu familier par le retour à mon ancienne profession, en attendant le prochain ordre de marche du bataillon, et dans les loisirs que me laisse forcément cette instruction par la fatigue des hommes, je passe des heures merveilleuses avec tout ce que je chéris au monde, ma fille et mon amour.

— Cela est si simple ! m'avait averti Sibylle.

Il semble en effet que ce soit très simple d'aimer sans paroles et sans caresses, rien que parce qu'on aime et qu'on vit. La paix est en nous, cette paix qui n'est plus nulle part en France.

J'ai pu rapporter aujourd'hui à Sibylle des nouvelles qui l'ont à demi tranquillisée. L'Empereur a traversé la Belgique pour être interné, près de Cassel, au château de Willemshœhe qui est une ancienne résidence du roi Jérôme de Westphalie. Le petit prince impérial est à Hastings en Angleterre. Le bruit court que l'Impératrice l'y aurait rejoint.

— Ah ! dit Sibylle, quelle joie pour elle dans son malheur !

Cependant les journaux sont remplis de proclamations. Tous les jours une affiche du général Trochu et du nouveau gouvernement. Ma haine s'accroît contre les orateurs. « Il faut que l'envahisseur rencontre sur sa route non seulement l'obstacle d'une ville immense et prête à périr plutôt que de se rendre, mais un peuple entier, debout, organisé, représenté, une assemblée enfin qui puisse porter en tous lieux, et en dépit de tous les désastres, l'âme vivante de la Patrie. » Et l'on convoque les collèges électoraux. Une Assemblée contre les armées prussiennes qui avancent, qui déferlent ! Et Victor Hugo revenu dépasse encore Trochu : « Paris est le centre de l'humanité, Paris est la ville sacrée. Qui attaque Paris attaque en masse tout le genre humain. » L'Empereur premier agissait. Un roi agirait. Nos républicains parlent. Et les Allemands sont déjà à Château-Thierry.

***

Je reprends encore le récit de mes deux journées de Paris. J'allai donc à la recherche du chevalier Nigra qui m'honore de son amitié. Il était rentré à la légation et il voulut bien me recevoir. Sous le sceau du secret, il me confia le départ de l'Impératrice. Des Tuileries qui risquaient d'être envahies par la foule ruée contre les grilles mal défendues, elle avait voulu passer dans la Grande Galerie du Louvre, mais Mme Lebreton ne trouvait pas la clé. Fallait-il rebrousser chemin et chercher une autre issue? Un subalterne est arrivé avec un passe-partout et il a ouvert la porte. L'Impératrice, traversant le Salon Carré et la galerie d'Apollon, s'est arrêtée dans la salle des Sept cheminées. Là, elle a renvoyé les amis qui l'avaient accompagnée.

— Ces amis étaient nombreux?

— Pas très nombreux, surtout des dames : la maréchale Canrobert, la duchesse de Malakoff, Mme de La Bédoyère, Mme de La Poëze, Mme...

Enfin j'entends le nom de Sibylle. Toutes ces dames pleuraient, sauf Sibylle. L'Impératrice qui avait gardé tout son calme les a embrassées en les invitant à se protéger elles-mêmes. Elle a continué son chemin avec Mme Lebreton, sa lectrice, le prince de Metternich et le chevalier Nigra qui me donne tous ces détails.

— Nous avons descendu l'escalier des antiquités égyptiennes, reprend celui-ci. Au bas de l'escalier,

comme nous arrivions sous la voûte qui ouvre sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois, elle a fait un faux pas. Je lui ai offert le bras. La place était agitée de mouvements de foule. Cette foule poussait des cris de mort contre l'Empereur et contre l'Espagnole. L'Impératrice à mon bras ne montrait aucune crainte. Nous voulions la faire attendre, le prince et moi. Elle nous entraîna en avant. Metternich chercha un fiacre. Comme il ne revenait pas, j'arrêtai une voiture qui passait. Elle y monta avec Mme Lebreton. Tandis qu'elle y montait un gamin la reconnut. J'ai empoigné ce garçon vigoureusement : « Tu es fou, mon petit, ou tu as bu... » Pendant ce temps, ces dames s'éloignaient. Pas vite, pas assez vite : à cause de la foule, le cheval n'avançait guère. Enfin le fiacre a disparu. Je ne sais quelle adresse elles ont donnée au cocher. Dans tous les cas, elles sont sauvées...

J'ai rapporté ce récit tout chaud à Sibylle avant d'aller rejoindre son mari chez moi. Et je lui ai même confié la vision que j'avais eue devant l'hôtel du docteur Evans et qui pourrait bien ne pas être une hallucination...

— Ah ! soupira-t-elle, tout danger n'est pas écarté pour notre souveraine. Elle n'a pas, comme moi, un ami pour veiller sur elle.

— Un ami?

— Mon amour, si vous préférez. Mais pourquoi m'obliger, maintenant, à vous le dire?

Maintenant? en effet j'en ai perdu le droit, sans quoi mon hospitalité ne serait plus qu'un calcul, et je n'ai jamais su calculer.

J'arrive à la fin déplorable de cette journée où je me suis montré indigne de Sibylle et de notre amour qu'elle avait élevé si haut. Mais ne dois-je pas être sincère avec moi-même et avec elle, dussé-je l'éloigner ou la meurtrir?

Quand je rentrai chez moi, j'y trouvai le mari de Sibylle qui achevait de classer les papiers compromettants dont il n'avait pas voulu se séparer ou que Gaspard avait rapportés avec ses bagages.

— Devrai-je les brûler, me demanda-t-il, ou pourrai-je aussi vous les confier? En cas de perquisition, ils risqueraient de vous faire arrêter.

Je lui montrai un coffre vide :

— Déposez-les ici. Ils vous seront rendus à votre retour d'exil. Pourquoi viendrait-on perquisitionner chez moi? Je n'ai pas joué de rôle politique.

Je lui rendais service, je l'abritais, mais la perspective de passer la soirée avec lui m'était insupportable.

— Écoutez, lui dis-je, il faut pourtant savoir ce qui se passe. A-t-on proclamé un nouveau gouvernement, et lequel? Ne vous inquiétez pas de moi. Je dînerai dehors, n'importe où, et rentrerai dans la soirée, mais je vais aux nouvelles. Vous dînerez ici, assez mal probablement. Pourquoi Gaspard n'irait-il pas chercher votre femme et vos filles? Ce n'est pas ce soir qu'on vous poursuivra. Il doit y avoir trop de grabuge. Le danger ne commencera que demain ou même les jours suivants.

Ainsi fut-il décidé. Je revêtis des habits moins

voyants que mon uniforme de capitaine de mobiles et je sortis : il n'était que sept heures du soir. La nuit tombait sur la ville. Le quartier de l'Étoile était désert, mais à partir de la Concorde quel spectacle étrange donné par un peuple qui venait d'apprendre la capitulation de Sedan et qui demain serait vraisemblablement assiégé par les armées du roi de Prusse ! On eût dit un soir de fête nationale. C'était le 15 août renversé. La foule abattait les aigles et les initiales N des monuments publics. Les gardes nationaux avaient mis des fleurs ou des feuillages au canon de leurs fusils. Des soldats et des filles, se tenant par le bras, emplissaient la chaussée en criant, en hurlant *la Marseillaise*. Bien mieux : des pères et des mères de famille promenaient leur progéniture avec un air de satisfaction, comme s'ils revenaient d'une première communion ou d'un mariage. La rue appartenait surtout aux braillards qui vociféraient : Vive la République ! A bas Napoléon ! A bas l'Espagnole ! ou même qui chantaient des chansons obscènes sur la « Badinguette », mais elle appartenait aussi aux bourgeois endimanchés, aux ouvriers sentimentaux qui s'embrassaient et se congratulaient. Les cafés étaient pleins de consommateurs radieux qui encombraient jusqu'aux trottoirs. Une grande victoire n'aurait pas provoqué plus d'enthousiasme. Sibylle m'avait répété ce mot de l'Impératrice au moment où elle se séparait de sa suite dans le musée du Louvre : « En France, on n'a pas le droit d'être malheureuse. » En France? mais nulle part. Nous sommes

au contraire le pays le plus généreux, le plus sensible à la poésie de l'infortune, et j'étais écœuré de voir comment on y traitait les vaincus.

J'étais écœuré et me laissai entraîner malgré moi. Après avoir mangé rapidement au Palais-Royal où la même joie populaire secouait le restaurant, je poussai ma promenade jusqu'à l'Hôtel de Ville. Là s'était proclamé le nouveau gouvernement, avec Trochu qui jouait les Lamartine, avec Jules Favre débordant de discours, avec Rochefort délirant. Les ministères se partageaient. Le Corps législatif impuissant avait donc abandonné la partie. Et les royalistes? Pourquoi n'avaient-ils pas essayé de barrer la route à la République, à la révolution? L'autorité d'un seul eût mieux valu que cette autorité répartie presque au hasard. La place de Grève était noire de monde. On attendait ce qui sortirait de cet Hôtel de Ville éclairé. Je me lassai d'attendre et revins du côté du Palais Royal. Pourquoi ai-je posé cette question à un passant :

— Les théâtres sont-ils ouverts?

— Mais certainement, monsieur, me fut-il répondu comme si j'avais commis une inconvenance. Du moins ceux qui ont rouvert leurs portes. Seulement vous êtes en retard. Consultez les affiches.

Je consultai les affiches. La clôture annuelle fermait encore la plupart des salles, les Italiens et le Vaudeville, le Palais-Royal et la Porte-Saint-Martin, l'Ambigu et les Bouffes. L'Opéra faisait relâche. Mais la Comédie-Française, le Gymnase, la Gaîté et le Châtelet offraient leurs spec-

tacles. Où irais-je? Pas au Français, bien sûr, qui donnait un programme classique, *Mérope* et *le Menteur*. Le Gymnase affichait *le Demi-Monde*, plus *l'Homme aux soixante-seize femmes*, la Gaîté jouait *la Chatte blanche*. Le Châtelet accueillait la troupe de l'Alhambra de Londres et un grand ballet anglais *The spirit of the Deep*.

Sedan, connu le matin, n'entraînait aucun deuil. Par une sorte d'aberration, Sedan était compensé par la chute de l'Empire. Et je me souvins du ton quasi mystique avec lequel mon cocher de la gare de Lyon m'avait parlé de la République.

J'arriverais à temps pour le ballet du Châtelet, mais je m'arrêtai à la Comédie-Française. Le nom de Mina était inscrit sur l'affiche. Avec Mlle Favart, elle jouait dans *le Menteur*. Si j'allais la voir? Le visage, les yeux, la clarté de Sibylle auraient dû m'en détourner. Pourquoi faut-il que notre faiblesse humaine à certaines heures de fatigue ou d'exaltation nous désarme? Retrouver mon amour intact, l'avoir protégé et sauvé m'avait mis dans cet état de langueur où la volonté est comme épuisée et les nerfs détendus, où l'on ne réagit plus contre une suite de circonstances qui sont mêlées à d'anciennes habitudes. Presque machinalement je passai devant le contrôle où je fus reconnu, où l'on me remit un coupon pour l'orchestre. Il y avait près d'un an que je n'avais mis les pieds à ce théâtre, près d'un an que j'avais accompagné à Marseille Mina partant pour l'Égypte. J'allais la revoir après tant de mois. Cette pensée n'intéressait que ma curio-

sité. Eh bien quoi ! je la reverrais et je m'en irais.

Je la revis sur la scène et la découvris embellie. Le voyage, l'absence, la privation la paraient de grâces nouvelles. J'étais content de penser que cette jolie femme, désirée par tant de regards, avait été si longtemps pour moi une gentille, une agréable maîtresse. Les spectateurs goûtaient la comédie de Corneille comme si, au delà des murailles, Paris pût s'endormir paisiblement. Un désastre et une révolution dans la même journée ne suffisaient pas à les affoler. A peine les entr'actes étaient-ils plus animés et les balcons donnant sur la place plus encombrés. Ne profiterais-je pas de l'un de ces entr'actes où l'on risque de s'ennuyer pour reprendre le chemin trop oublié des coulisses? Je montai — machinalement comme devant le contrôle — à la loge de Mina. Sans doute serait-elle remplie de visiteurs, ses nouveaux amis. Je la saluerais et m'en irais. Toujours cette certitude de s'en aller ! Elle causait en effet avec deux jeunes officiers qui lui rapportaient des nouvelles de l'Hôtel de Ville. Mais dès qu'elle m'aperçut, elle les congédia avec une rapidité qui tenait de la prestidigitation et qui témoignait d'une assurance acquise ou développée pendant les tournées. En un clin d'œil je me trouvai seul en face d'elle, à quoi je ne tenais point, et même avec sa bouche sur la mienne.

— Ah ! me dit-elle après ce baiser, je t'attendais.

Comment pouvait-elle m'attendre? Depuis onze

mois elle ne recevait de moi que des billets amicaux destinés à graduer notre rupture pour ne pas la désespérer ou la blesser. J'avais évité de la rencontrer, prétextant une absence, quand elle était revenue en avril créer, à la Comédie-Française, *les Deux Douleurs*, d'un jeune poète, M. Coppée, célèbre pour un petit acte joué à l'Odéon. Les ruptures ne se comprennent-elles que dures et cruelles? Sans quoi le condamné refuse de les admettre et se raccroche à la moindre espérance. Elle me demanda après le théâtre de l'emmener souper et de la reconduire. J'étais entré dans l'engrenage. Cependant je comptais sur le dernier moment pour me libérer. Et je ne me libérai point, retenu par le désir et le souvenir qui se mêlaient.

Quand je la quittai le matin, de bonne heure — n'avais-je pas à préparer mon départ et celui de mes hôtes? — bien qu'elle fût couchée et mal réveillée, elle me menaça d'une discussion politique destinée sans doute à remplacer nos anciens orages théologiques. Elle s'affirmait républicaine et déchirait l'Espagnole, sans même se rappeler comme elle l'avait admirée et célébrée à l'inauguration du canal de Suez. Ainsi achevait-elle, après une nuit de plaisir, mon détachement ingrat. Je l'engageai à nouveau à quitter Paris. Elle me répondit qu'elle défendrait la ville jusqu'au bout. Je lui offris une aide qu'elle refusa. Des étoffes, des tapis et jusqu'à des antiquités égyptiennes qui ornaient son appartement ne me laissaient guère douter d'une infidélité qu'elle avait oubliée si vite et à quoi je me serais gardé de faire allusion. Au

moment du départ, elle joua très naturellement la scène des adieux :

— Tu pars. Où vas-tu?

— Rejoindre mon bataillon.

— C'est vrai, tu es soldat. Tu as voulu servir. C'est bien.

Allait-elle me dire, comme l'Empereur premier : Je suis content de vous? Non, elle versa une larme en ajoutant :

— Tâche de revenir. Je t'attendrai. Je t'attendrai toute ma vie.

Je ne lui en demandais pas tant. Dès que je fus dans la rue, je me jugeai sans indulgence. Comment reparaîtrais-je devant Sibylle dont la pensée ne m'avait point gardé? Puisque le goût du plaisir subsistait à côté de mon amour, cet amour n'était donc pas assez fort pour me posséder tout entier. Il ne le serait que si son objet m'appartenait. Et je compris là, dans cette rue, l'acte de folie que j'accomplissais en emmenant chez moi Sibylle confiée à mon honneur et que je devrais garder contre moi. La rencontre de Mina, dès lors, n'était plus qu'une défense naturelle. Ai-je pu, d'ailleurs, jamais pénétrer le mystère conjugal dont s'enveloppe Sibylle et qui m'arrête parfois, de douleur et d'envie, les mouvements du cœur?

Je regagnai mon logis par un beau matin calme qui contrastait avec les tempêtes de la veille. Paris dormait tranquillement sous la défaite et la révolution. L'eau froide me fut une réaction violente et agréable, comme si elle me libérait de ma mauvaise nuit. Pour achever cette libération, je

voulus me rendre au bois de Boulogne voisin et faire un pèlerinage à cette île, à notre île où nous avions connu des instants de félicité si pure et si profonde. Mais il n'y avait pas de passeur, et le Bois était changé en un parc à bestiaux. Des bœufs se frottaient aux arbres et des moutons paissaient les pelouses. Paris s'approvisionnait.

Puis tout se passa comme il avait été prévu. Sibylle vint faire chez moi ses adieux à son mari, mais je ne voulus point paraître. J'accompagnai celui-ci à la gare Saint-Lazare où il prit le train du Havre qui était bondé. Averti par cet exode, j'allai retenir un compartiment à la gare de Lyon pour le train du soir qui n'a que des premières classes et qui, plus rapide, arrive à Aix le lendemain matin. Ainsi ai-je pu y installer confortablement Sibylle et ses enfants. Elle exigea que j'y prisse place, quand je voulais la laisser, et même elle y appela Gaspard. Il me sembla surprendre dans ses regards un reproche ou un étonnement comme si elle avait su par une confidence de son mari que je n'étais pas rentré chez moi la nuit précédente et comme si elle en ressentait de l'amertume, du dégoût, ou plutôt encore une surprise désagréable et une impossibilité de me comprendre, sauf par l'indulgence. Me suis-je trompé et comment me faire pardonner, quand j'éprouve pour moi-même et pour ma faiblesse tant d'aversion?

Nous étions tous si fatigués que nous avons tous admirablement dormi. J'avais rêvé d'une autre rencontre et d'un autre réveil. Comme nous devi-

nons peu l'avenir, et comme les circonstances modifient nos projets et nos rêves ! Celles-ci, pourtant, ne m'étaient pas défavorables. Je leur devais la plus douce sensation qui soit au monde : protéger l'être aimé, veiller sur son sommeil, lui éviter tout heurt, le garder.

J'avais prévenu Rose-Anne par un télégramme de préparer des chambres. Car les bureaux de poste, le lundi 5, s'étaient ouverts à l'heure habituelle, et de même les magasins, et de même les banques. Paris, après cet extraordinaire dimanche dégénéré en fête, reprenait ses bonnes habitudes de travail qui servaient le nouveau gouvernement. Celui-ci avait tenu à dix heures du soir, le 4, sa première séance qui avait consisté à se partager les portefeuilles. M. Jules Favre est ministre des Affaires étrangères, M. Gambetta de l'Intérieur, M. Crémieux de la Justice, M. Picard des Finances. La Guerre est échue à un général inconnu du nom de Leflo. Voilà ce que les journaux nous ont appris.

Notre train n'a pas eu de retard. Ma voiture nous attendait devant la gare d'Aix. Rose-Anne était venue en personne. Et même elle avait eu la présence d'esprit de faire conduire mon cheval tout sellé par le jeune fils du fermier Regottaz afin que je pusse immédiatement rejoindre ma compagnie sur le champ de manœuvres. Quand elle vit descendre du wagon Sibylle et ses enfants, elle leva sur moi, qui étais descendu le premier, ses beaux yeux interrogateurs. Je m'approchai d'elle et lui dis rapidement :

— Tu peux la recevoir comme une sœur. Autrement, je ne t'aurais pas imposé sa présence. Son mari me l'a confiée. Crois en moi et n'aie pas d'inquiétude.

Rassérénée, elle l'embrassa. Et je les laissai ensemble. Je n'avais pas dépassé les limites de ma permission dérobée...

***

J'apporte à Sibylle cette coupure du journal anglais, le *Daily Telegraph*, reproduite par les journaux français, sur le départ de l'Impératrice :

Les relations qui ont été publiées dans ce pays sur la journée de dimanche, pendant que la capitale était en révolution, sont, pour autant que je puis le voir, imparfaites et inexactes. Je reviens de Paris où je me suis trouvé dans une position toute spéciale pour observer les événements de cette journée tumultueuse et je vous adresse ce que je crois être la véritable histoire de la fuite de Sa Majesté.

La déchéance de la dynastie napoléonienne fut votée au Corps législatif dimanche, vers une heure de l'après-midi. A deux heures, M. Piétri, alors préfet de police, se précipita tout essoufflé dans l'appartement de l'Impératrice aux Tuileries, apportant cette nouvelle et cet avertissement effroyables : « La déchéance est prononcée. Je n'ai pas un moment à perdre. Sauvez votre vie, madame, comme je me hâte de sauver la mienne. » Il disparut alors, et non sans raison : car le gouvernement révolutionnaire eût donné gros pour pouvoir mettre la main sur lui.

L'Impératrice se trouvait seule avec sa vieille et fidèle secrétaire et amie, Mme Lebreton, et M. Ferdinand de Lesseps, qui tous deux insistèrent vivement

pour qu'elle partît sur-le-champ. Mais ce conseil répugnait fortement à son âme. C'était une lâcheté de déserter le palais. Elle préférait être traitée comme Marie-Antoinette l'avait été par la populace, que de chercher le salut dans une fuite indigne. Pendant quelque temps les tentatives faites pour la persuader furent sans effet ; mais enfin le ton de Sa Majesté se calma et elle reconnut qu'il était désormais inutile de rester.

L'Impératrice, accompagnée des deux seules personnes qui viennent d'être nommées, s'enfuit par la grande galerie du Louvre ; mais tout à coup sa marche fut arrêtée court par une porte fermée. Elle et sa petite compagnie pouvaient entendre distinctement les cris de la foule qui envahissait les jardins privés des Tuileries. M. de Lesseps, pour gagner du temps, s'offrit à aller par la terrasse trouver les soldats de garde et leur faire arrêter le peuple pendant quelques minutes tandis que lui, de son côté, contiendrait la foule en s'adressant à elle. Il ne fut pas nécessaire de recourir à cet expédient.

Mme Lebreton trouva la clef, ouvrit la porte qui avait arrêté leur marche, la fit franchir à Sa Majesté qui, accompagnée seulement de son amie éprouvée, sortit par la rue au fond du Louvre. Là elles entrèrent précipitamment dans un fiacre ordinaire, non sans risque d'être découvertes sur le lieu même : car un tout petit gamin de Paris, âgé de douze ans au plus, se mit à crier : Voilà l'Impératrice ! Heureusement personne n'entendit ce cri ou n'y prit garde, et la voiture s'éloigna sans accident.

Les deux dames furent conduites à l'hôtel de M. de Lesseps, boulevard Malesherbes. Là, l'Impératrice fut rejointe par M. de Metternich qui fit ce qu'il put pour faciliter son départ pour un endroit sûr. Dans la soirée, l'Impératrice, toujours accompagnée de Mme Lebreton, se rendit à la gare du Nord et grâce au voile épais qu'elle portait, évitant d'être

reconnue, elle roulait à sept heures en sûreté vers la frontière belge.

— Oh ! s'écria Sibylle après cette lecture, quel abominable mélange de vrai et de faux ! M. de Lesseps n'a pas du tout joué ce rôle. L'Impératrice n'était pas abandonnée. Nous étions plus de vingt autour d'elle et nous ne l'avons quittée que sur son ordre, et pour ne pas contrarier sa fuite. Elle s'est éloignée avec Mme Lebreton, avec M. de Metternich et M. Nigra, et non point avec M. de Lesseps. Enfin, si elle est en Belgique, Dieu soit loué !

Toute la soirée, elle nous a parlé de l'Empereur et de l'Impératrice. Elle était présente aussi à Saint-Cloud au départ de l'Empereur et du petit prince impérial pour l'armée à la fin du mois de juillet. Napoléon paraissait très soucieux, tandis que la Cour chantait déjà victoire.

— Savez-vous ce qu'il m'a dit?

Elle s'arrêta, rougissante comme si elle avait trop parlé.

— Et que vous a-t-il dit? interrogea Rose-Anne comme elle n'achevait pas.

Elle hésita encore, puis chercha l'appui de son rire :

— Eh bien, il m'a dit : « J'espère que l'ennemi ne me résistera pas comme vous. »

Elle ajouta :

— Il plaisantait volontiers avec moi.

Mais nous savions bien qu'elle l'avait écarté quand tant de femmes de la Cour acceptaient le

mouchoir ou le lui tiraient même de la poche. Elle se hâta de changer de sujet :

— Nous étions tout de même pleins d'espérance alors. Le petit prince impérial était si gentil dans son joli uniforme de sous-lieutenant de grenadiers. Personne n'était plus content que lui. Après les défaites, pendant la retraite de l'Empereur avec le maréchal de Mac-Mahon vers le camp de Châlons, il a télégraphié d'Étain à sa mère : « Tout va de mieux en mieux. » Que lui avait-on fait croire? Il ne savait pas s'il avançait ou s'il reculait. Sa mère le rejoindra-t-elle en Angleterre où l'on prétend qu'il s'est réfugié?...

***

Le nouveau préfet de la Savoie, M. Guiter, a fait savoir à notre commandant que le gouvernement de la Défense nationale avait l'intention de pousser la guerre jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la défaite allemande, et qu'il fallait hâter l'instruction des mobiles parce que notre bataillon serait bientôt appelé à rejoindre une armée.

Quelle armée? Bazaine est enfermé dans Metz et Mac-Mahon a capitulé. Ce gouvernement d'avocats saura-t-il former de nouvelles troupes, et qui les commandera?

Mais j'essaie en vain de me tourmenter avec cet angoissant problème. Je sers, je sers de mon mieux et dois borner là mon horizon. Je sers, et je vois Sibylle chaque jour. Elle s'épanouit comme une voile se gonfle sous le vent. L'harmonieuse Sibylle,

par sa seule vue, par sa marche, par sa respiration, me ravit, m'enchante et me pacifie.

Elle s'est éprise de ma maison, de mon parc, de mes arbres, de mon pays. Je lui ai rappelé son admiration pour Notre-Dame un soir.

— Ceci est plus beau, m'a-t-elle répondu avec un grand geste qui désignait tout le paysage. Dieu n'y est pas enfermé.

Chaque jour nous nous promenons, en compagnie de ses filles ou de Rose-Anne dans l'allée d'érables qui est parallèle au lac.

— On se croirait, m'a-t-elle dit, dans l'Isola Madre du lac Majeur, avec ces beaux arbres et cette pelouse qui finit dans l'eau.

— Vous y êtes allée?

— Oui, en voyage de noces.

Elle a rougi, comme si elle avait parlé hors de propos, mais elle a ajouté :

— J'aime encore mieux votre jardin.

Qu'a-t-elle voulu dire par là? Je n'ose me le demander. Nous ne cherchons ni l'un ni l'autre l'isolement ensemble. Nous n'échangeons pas de confidences. Rose-Anne à qui j'ai révélé notre amour sous le nom d'amitié — et n'y a-t-il pas eu des amis de cette sorte? — est pleinement rassurée et ne croit nous imposer aucune gêne par sa présence. Ne serait-ce pas plutôt notre solitude qui nous gênerait? Sibylle en a-t-elle le pressentiment quand elle retient toujours auprès d'elle la petite Jeanne ou la petite Hélène? Mais n'a-t-elle donc pas confiance? Mon honneur n'est-il pas engagé? Mon honneur, et

le sien plus encore qui n'a jamais cessé d'être entre nous, notre honneur pareil à cette épée nue qui séparait deux amants dans un vieux conte de Bretagne.

D'où vient donc que l'avertissement que j'ai reçu de notre prochain départ me trouble?

***

Elle se retrouve ici fille de la terre : elle en connaît tous les travaux. En ce moment, les chars passent sur les chemins, chargés de la seconde récolte de foin. Les femmes, suppléant aux hommes qui sont partis — car on mobilise bien des classes — arrachent les pommes de terre dans les champs. Bientôt, il faudra vendanger. Les raisins mûrissent au soleil qui est chaud encore. Il y en a beaucoup. Le vin, cette année, sera fameux. Déjà l'on prépare les pressoirs, les cuves, les gerbes. Sibylle cause volontiers avec les vignerons, avec les faucheurs, avec les femmes penchées qui se redressent. Elle a voulu entrer chez Péronne, ma fermière, dont l'un des fils a été tué à Frœschwiller, et l'a embrassée avec des mots de douceur et d'affection. Partout où elle passe, elle laisse un peu de clarté. On dit que la lumière de la lune fait tomber les vagues. Le rayonnement de Sibylle fait ainsi tomber mes désirs.

Mes désirs : n'est-ce pas la première fois, depuis qu'elle est ici, que je prononce ce terrible mot?

***

Elle a reçu enfin par son mari des nouvelles exactes de l'Impératrice. Par précaution, il ne la nomme pas, mais se sert d'allusions plus ou moins transparentes. La mère a retrouvé son fils à Hastings en Angleterre. Lui-même est auprès d'eux. Elle continue à diriger la famille malgré l'éloignement et a entrepris des négociations avec ceux qui lui font un procès. Son voyage a été assez mouvementé, par voiture jusqu'à Deauville et ensuite sur un yacht de plaisance par une mer mauvaise. Son dentiste ne lui a pas été inutile. Elle va bien. Elle montre dans les épreuves de sa vie un courage que rien ne brise. Elle a des nouvelles de son mari qui est fort déprimé.

Je ne m'étais donc pas trompé quand j'avais cru la voir descendre d'un fiacre devant l'hôtel de M. Evans. Cet énigmatique rappel d'un dentiste ne peut s'appliquer évidemment qu'à lui. Ma confidence à Sibylle a donc été transmise par elle, et cette pensée ne m'est point agréable. Cependant Sibylle s'est montrée extrêmement joyeuse de cette lettre qui la tranquillise ensemble sur son mari et sur l'Impératrice. Ai-je été jaloux de cette joie où je n'avais point de part? Je ne goûte plus cette paix des premiers jours où je ne sentais plus mon cœur. A-t-elle surpris mon retrait et en a-t-elle deviné la cause? Elle m'a pris la main :

— N'est-ce pas que vous vous réjouissez avec moi?

Comment lui résisterais-je?

***

Les fausses nouvelles continuent de courir d'un bout du pays à l'autre, venues on ne sait d'où et colportées on ne sait comment. Toujours on s'y laisse prendre, ne fût-ce qu'un premier instant fugitif, quand elles sont favorables. Le maréchal Bazaine aurait entrepris de sortir de Metz et aurait remporté une victoire. Les Prussiens, à bout de souffle, renonceraient à assiéger Paris. L'Impératrice, dont on sait maintenant officiellement le débarquement en Angleterre, négocierait avec le roi de Prusse comme si elle détenait encore le pouvoir. Cependant les armées ennemies continuent d'avancer et M. Jules Favre, notre ministre des Affaires étrangères, a demandé une entrevue à M. de Bismarck. Connaissant les deux hommes, je n'augure rien de bon de cette entrevue. Dans un manifeste aux puissances, notre ministre a déclaré que la France ne céderait « ni une pierre de ses forteresses, ni un pouce de son territoire ». Pourquoi s'engager en public avant toute négociation? Quelle est cette diplomatie de réunion électorale? M. de Bismarck, je le crains, voudra nous arracher un morceau de chair. Le premier est un orateur sensible, espèce néfaste, le second un calculateur sans entrailles. Comment pourraient-ils s'entendre? Il nous faudrait un Napoléon Ier ou un Richelieu, et nous n'avons que des bavards.

Chaque jour, à la tombée de la nuit, Rose-Anne, Sibylle et les enfants vont à l'église de Tresserve

pour la prière du soir que le curé annonce à sons de cloche, où la population du village, surtout les femmes, se rend après les travaux des champs. Quand je suis libre, je vais les y rejoindre. C'est une cérémonie touchante où l'on prie en commun pour la France, pour les soldats, pour les blessés et pour les morts et, parmi les morts, pour ceux qui sont de chez nous et pour ceux mêmes qui ne sont à personne, en sorte que les plus déshérités y ont part dans l'égalité religieuse, la seule égalité. Parfois la voix collective qui s'élève vers Dieu tout-puissant est coupée d'un sanglot échappé à une mère en deuil. J'ai cru reconnaître le soupir étranglé de Péronne.

Pendant la sortie, tout à l'heure, Sibylle est demeurée absorbée. Comme les enfants montraient quelque impatience, Rose-Anne les a emmenés et j'ai, seul, attendu Sibylle. Au lieu de rentrer nous nous sommes attardés dans le cimetière dont les tombes, comme c'est la coutume en Savoie, entourent l'église. L'ombre était claire encore et l'on pouvait apercevoir le lac au bas des prairies. La lune naissante commençait de monter, presque transparente, attendant les ténèbres pour briller. J'ai conduit mon amie devant le mausolée de ma famille appuyé au mur de mon parc qui est contigu. Elle m'a interrogé sur ma femme. Je lui en ai parlé avec confiance, bien que ce soit un sujet si intime que je le réserve uniquement à ma fille. N'ai-je pas tendrement aimé cette morte qui ne goûtait que la paix des champs et redoutait jusqu'au lent mouvement de Turin? Elle ne partageait ni mes inquié-

tudes ni mes élans. Je l'aimais surtout peut-être pour le don absolu qu'elle m'avait fait d'elle-même une fois pour toutes. Et j'ai ajouté :

— Je n'ai jamais passé un jour sans penser à elle.

— Vous l'avez aimée, en a-t-elle conclu, plus que toutes les autres.

— Plus que toutes les autres, sauf une, et vous le savez.

Elle n'a pas répondu, mais elle m'a pris la main. J'ai gardé cette petite main dans la mienne, comme si nous échangions une promesse sacrée. La morte n'était pas entre nous, mais la mort à qui je pensais et qui peut-être m'attend, et qui m'aura laissé le temps de connaître ce bonheur.

***

Nous n'avons pas échangé d'autres aveux que celui d'hier soir depuis qu'elle est ici. Notre vie est la même, et notre intimité se resserre avec ma fille et les deux siennes qui m'ont pris en amitié, surtout Jeanne l'aînée, peut-être parce que je leur parle sérieusement de la guerre, et non pas avec ces expressions puériles que l'on croit devoir employer quand on aborde avec les petits des sujets graves. Nous n'avons pas échangé d'autres aveux, et cependant nous avons tous deux changé. Cette paix qui, depuis son arrivée, habitait ma maison et nos cœurs s'en est retirée. Son rire, devenu sans doute plus rare à cause de la guerre, de la séparation, s'est aussi retiré de son visage. Je la regarde

toute, si blanche et si belle, comme je la regardais avant notre séparation et mon envoi en exil. Il m'a semblé sentir à diverses reprises ses yeux posés sur moi. Quand nos regards se sont rencontrés, nous les avons tous deux détournés comme si nous redoutions cette caresse à distance que j'avais comparée à un baiser. Et puis, ne résistant plus, nous les avons laissés se chercher, se joindre, se pénétrer, s'enlacer. La première, elle a baissé la tête. En vain ai-je à nouveau cherché ses yeux : elle leur a refusé ce délice. Que deviendrions-nous si je ne savais mon départ prochain?...

***

De Tresserve, comme c'est aujourd'hui dimanche, j'ai profité de mon congé pour emmener ma petite troupe visiter les gorges de Grésy, à peu de distance d'Aix, sur la route d'Annecy. Le torrent du Sierroz, après avoir réuni près d'un vieux moulin abandonné les eaux vives de trois ou quatre cascades, a creusé son lit entre des roches qui se joignent presque et composent une sorte de grotte, puis s'élargit à peine, hors de cette grotte naturelle, entre deux parois où s'agrippent, entre des buissons et des bois, des trembles et des charmes dont les racines ont besoin de peu de terre et qui réunissent leurs feuillages au-dessus de l'eau glauque jusqu'à un barrage. Nous avons remonté le cours du ruisseau dans une barque à rames. Rien n'est plus mystérieux que cette navigation, sous une voûte de verdure reflétée, en sorte qu'on est comme

enveloppé de feuillages, par-dessus et par-dessous. Déjà les feuilles changent de couleur. Il y en avait de mortes qui traînaient autour de nous comme de minuscules bateaux d'or. Notre barque a abordé au bas des galeries qui permettent d'explorer la grotte jusqu'au vieux moulin. Là est le monument élevé par la reine Hortense à son amie, Mme de Broc, qui, traversant un des bras du torrent sur une planche, glissa, fut entraînée et périt. C'est une stèle de pierre arrondie au sommet et creusée au bas pour laisser passer l'eau, qui se détache sur les ailes de la roue inutile du vieux moulin. Elle porte un H entouré de feuilles de lierre avec cette inscription au-dessous : *Ici Mme la baronne de Broc, âgée de vingt-cinq ans, a péri sous les yeux de son amie le* 10 *juin* 1813. L'inscription est accompagnée de cette pensée : *O vous qui visitez ces lieux n'avancez qu'avec précaution vers ces abîmes. Songez à ceux qui vous aiment.*

J'avais raconté l'accident aux enfants en les invitant à la prudence. Sibylle paraissait plus émue qu'eux-mêmes par mon récit. Nous avons redescendu le cours du Sierroz jusqu'à notre petit embarcadère, sous les rochers, puis sous les branches. L'eau est plus forte que la pierre qu'elle désagrège, et l'amour est plus fort que l'homme dont elle dissout la volonté. Quand nous descendîmes de la barque, comme elle était la dernière avant moi, elle se retourna pour me dire à voix basse :

— Quand vous serez parti, ne vous penchez pas sur les abîmes, songez à ceux qui vous aiment...

Et cette fois ses yeux ont accepté les miens.

***

Lundi 19 *septembre.* — Le commandant du bataillon, le marquis Costa de Beauregard m'a averti que notre départ était imminent.

— Cette semaine? lui ai-je demandé, subitement angoissé.

— Les derniers jours ou les premiers de l'autre.

— Où irons-nous?

— A une armée de la Loire qui se forme en ce moment. Vous savez que le gouvernement...

— Le gouvernement?

— Oui, ce qui en tient lieu, a envoyé une délégation à Tours. Cette délégation rappelle des régiments d'Algérie, rassemble des régiments avec les compagnies de dépôts, avec les bataillons de mobiles.

— Et qui commandera cette armée?

— On ne sait pas encore.

Nous n'avons pas échangé nos inquiétudes. Tous deux, nous avons abandonné en public toute critique pour nous soumettre au devoir. Tous deux, nous servons de notre mieux. Cela donne une grande tranquillité intérieure.

Une grande tranquillité intérieure? Dès que le commandement de ma compagnie me le permet, je rentre en hâte au château pour y retrouver Sibylle. Elle est toujours là, maintenant. Elle laisse les enfants sortir avec Rose-Anne. Est-ce une réelle lassitude qu'elle invoque, est-ce l'attente pour ne rien perdre de ma présence? J'essaie d'en douter et je

ne le puis. Nos pensées, nos désirs sont pareils. Notre amour nous a pris et nous dévore. Nous nous appelons à grands cris muets et ces appels ne s'entendent que de nous, et nous semblons ne pas les entendre. J'accours, le cœur inquiet. Elle m'attend, le cœur déchiré. Et cependant, nous ne parlons pas de ce qui, seul, nous occupe tout entiers. Les tristesses de la guerre recouvrent heureusement notre mélancolie. Nous languissons de ne rien savoir, quand c'est une autre langueur qui s'est répandue en nous. Notre compassion pour les morts et pour les vivants s'étend comme un voile sur notre blessure intime. L'honneur, comme une épée nue, continue à nous séparer, mais le froid de la lame est comme brûlé par notre ardeur. Je la sens à distance consumée comme moi, et comme moi décidée au silence. Ah ! pourquoi ne suis-je pas parti encore? Tiendrons-nous longtemps cette gageure? Si souvent elle me demande, comme si elle n'avait pas posé la question et comme si je ne lui avais pas déjà répondu :

— Quand partez-vous?

— Je ne sais pas.

— Est-ce bientôt?

— Pas encore.

Elle soupçonne que mon départ est prochain, à la préparation de mes cantines, aux dispositions que je prends pour les vendanges qui vont commencer comme si je ne devais pas les diriger.

Ce soir elle a osé me dire :

— Je voudrais que ce soit bientôt.

J'ai demandé pourquoi. Elle m'a répondu :

— Vous le savez bien.

Nous nous voyons jusqu'au fond de l'être, et nous nous voyons tout écorchés. Il n'est plus besoin de parole entre nous. Jamais je n'ai donné autant d'amour ; jamais je n'en ai reçu autant. Et nous ne serons jamais l'un à l'autre. Peut-être est-ce le sentiment de la mort qui donne à l'amour ce goût amer et délicieux ensemble. Peut-être est-ce le pressentiment que nous ne retrouverons jamais de telles sensations de douleur et de douceur mêlées dans ce cadre d'automne jaunissant, dans cette menace de l'année, du pays, de la vie.

C'est à peine si nos mains osent le soir et le matin s'effleurer. Le contact de nos doigts nous fait tout entiers frissonner. Prolongé un instant, il serait insoutenable s'il n'était suivi de celui de nos pauvres corps tremblants qui ne sont plus séparés que par un effort impossible de notre volonté. Ah ! je devrais ce soir partir du château et n'y plus revenir. Ne dois-je pas la rendre intacte à celui qui me l'a confiée? N'est-elle pas mon hôte sacré? N'est-elle pas mon amour unique, mon dernier amour, ce dernier amour plus fort que mon désir qui devait préserver, même au prix de ma disparition, l'harmonie sans quoi Sibylle ne serait plus Sibylle et ne pourrait plus vivre?

Partir sans adieux, partir dans l'ombre, tandis qu'elle reposerait. La sauver de notre amour comme je l'ai sauvée du danger. Quand elle a tant tardé à m'appeler, n'avait-elle pas deviné que notre amour était plus redoutable que la guerre et qu'un jour viendrait où nous ne pourrions plus lui résister? Ce jour est venu : ni ses enfants, ni ma fille ne

peuvent suffire à nous garder. Ce soir, la cérémonie de la prière en commun ne nous a pas calmés. De tout le dîner, de crainte de me trahir, je n'ai levé les yeux sur elle. La nuit assemble ses ombres. De ma fenêtre je regarde cette beauté nocturne qui m'est plus chère depuis qu'elle est là. Vais-je léguer ces cahiers à Sibylle et m'enfuir? Je prétexterai l'obligation de me rapprocher de ma compagnie à la veille de l'ordre de marche... Décidons-nous : il est temps...

***

Mardi 20 *septembre.* — Les journaux donnent aujourd'hui deux mauvaises nouvelles. Les armées allemandes ont fait leur jonction devant Paris le 18 : cette fois la ville est assiégée. Le gouvernement de la Défense nationale qui lance tant de proclamations, le général Trochu qui parle tant et si bien, ont-ils préparé la population à ce siège qui peut durer longtemps, qui devrait durer longtemps si nous voulons arriver à user et vaincre l'ennemi? Ont-ils achevé les approvisionnements en vivres et en munitions? Je ne puis m'empêcher de douter, mais je ne doute pas du courage, ni même de la gaieté des Parisiens qui sauront supporter l'épreuve. Le courage populaire est en France monnaie courante. Quelle nation, si elle était commandée !

La seconde mauvaise nouvelle est celle de l'entrevue de M. de Bismarck et de M. Jules Favre. Elle a eu lieu à Ferrières le 15. Elle s'est passée telle que je l'imaginais. Quand on connaît les hommes,

il est aisé de se mêler à leur conversation. L'avocat a juré que le gouvernement ni le pays n'étaient pour rien dans la guerre et il a offert une indemnité. Il a adjuré son interlocuteur de renoncer à la vieille politique de conquête et de gloire militaire pour entrer dans la voie de l'union des peuples et de la liberté. Peu sensible à cette éloquence, l'homme d'État a réclamé l'Alsace et la Moselle avec Metz et Château-Salins pour la sécurité de l'Allemagne, car la France, a-t-il déclaré, n'oubliera pas plus Sedan que Waterloo. Il aurait pu ajouter : et qu'Iéna la Prusse. Une nouvelle entrevue était annoncée pour une proposition d'armistice, hier probablement. A-t-elle abouti? Il me semble que nous le saurions.

Tout de même M. de Bismarck va trop loin. Il va trop loin dans le présent et dans l'avenir. Dans le présent, car Strasbourg, Bitche, Toul, Belfort ne sont pas encore prises et se défendent. Metz est intact, avec la magnifique armée du maréchal Bazaine. Le camp retranché de Paris est immense et peut difficilement être investi. La délégation de Tours, si elle trouve un organisateur, peut rassembler des forces considérables. Nous sommes plus endurants et plus tenaces que les Prussiens. La prolongation de la guerre peut nous être favorable. Mais c'est pour l'avenir surtout que M. de Bismarck commet une lourde faute. Il crée des antagonismes qui dureront après lui. Sait-il, l'imprudent, si l'Allemagne pourra toujours garder par la force brutale ses injustes conquêtes?

Voici que le souci national m'a repris ce matin après une nuit de fièvre où je n'ai rien décidé. Je

suis parti de bonne heure, presque sans sommeil, pour rejoindre ma compagnie sans avoir attendu le réveil de Sibylle. Mais j'ai cru voir son ombre derrière ses persiennes comme je montais à cheval. J'ai déjeuné sur le terrain. Je viens de rentrer. Sibylle n'est pas là. Elle me fuit, elle aussi. Elle me fuit et j'en suis désespéré. Je l'ai cherchée dans la maison et dans le parc. Il n'y a plus qu'elle au monde. Je la cherche, je l'appelle, je la désire, ou tout au moins sa présence. Bientôt je partirai, dans quelques jours, dans quelques heures peut-être. Comment peut-elle ainsi m'abandonner? Partirai-je, pour toujours peut-être, sans que nous nous soyons fondus l'un dans l'autre dans l'ivresse de notre amour?... Je ne lutte plus, je n'ai plus la force. Vaincu, je ne vois plus qu'elle. Le torrent du Sierroz s'est frayé, goutte à goutte, un passage à travers le rocher : mon amour, en trois ans, lentement, jour à jour, a brisé tous les obstacles et jusqu'au dernier qui était mon honneur. Ah ! la voici qui rentre avec ses filles. Elle porte dans les bras des feuillages de tous les ors, de l'or mat à l'or rouge, pris aux buissons et aux arbres déjà décolorés par l'automne et plus éclatants que des fleurs. Avec sa moisson elle ressemble au printemps. Comme elle marche harmonieusement ! Chacun de ses mouvements est une caresse pour mes yeux, un délice, une douleur...

***

Vendredi 23 *septembre.* — Saura-t-elle que, cette nuit — ah ! cette nuit ! — je suis monté, pieds nus,

jusque dans son petit salon d'entrée, jusqu'à la porte de sa chambre? Là, j'ai attendu longtemps, retenant mon souffle, et puis je suis redescendu. Mais ne faut-il pas qu'elle le sache, afin qu'avertie elle se défende? Car je n'ai plus d'honneur. Ses yeux, hier soir, étaient si tendres : il me semblait qu'ils m'appelaient...

***

Ma compagnie est prête. J'ai mené à bien son instruction. Elle est, je crois, la meilleure du bataillon pour le tir et pour la manœuvre. Malgré moi, j'ai quelque liberté. Rentré de bonne heure au château cet après-midi, j'y ai trouvé Sibylle restée seule. Elle a paru effrayée en me voyant.

— Vous ne m'attendiez pas? lui ai-je demandé en tâchant de sourire.

Elle m'a fait signe que non de la tête. Sa frayeur ne la quittait pas encore.

— Sibylle, qu'avez-vous?

— Mais rien.

Elle qui n'est jamais énervée, dont le mouvement et le repos attestent pareillement le cours régulier du sang et de la vie, était comme crispée et tendue. Nous ne pouvions revenir à une conversation naturelle. Une gêne inexprimable et nouvelle nous paralysait. J'ai fini par savoir que Rose-Anne avait emmené les enfants aux vendanges commencées dans mes vignes de Clarafond et de Méry. Se sentant un peu lasse, elle ne les avait pas accompagnés.

— Voulez-vous, ai-je alors proposé, que nous allions les rejoindre?

— Oh ! volontiers, me répondit-elle en se levant d'un seul élan comme si elle avait hâte de quitter cette maison, de retrouver le plein air, la marche dans la campagne.

— Pas de chapeau, Sibylle?

— Ce n'est pas la peine.

— Et le soleil?

— Il n'est pas assez chaud. Et je ne le crains pas.

— Un châle alors, à cause de la fraîcheur du soir qui tombe tout à coup.

Elle me regarda, pour la première fois aujourd'hui, avec douceur :

— Prenez votre cape, si vous voulez.

La cape dont j'avais recouvert ses épaules dans l'île du bois de Boulogne et dont elle aimait s'envelopper le soir au bord de l'allée d'érables au-dessus du lac, depuis qu'elle était installée chez moi.

Nous descendîmes ensemble la colline de Tresserve par un petit chemin dans les bois dont la pente est assez raide. Il débouche dans une grande prairie dont la monotonie est coupée çà et là de bouquets de chênes ou de fayards, puis, la route nationale d'Aix à Chambéry traversée, il longe un ruisseau bordé d'une rangée de peupliers. Les feuilles des arbres n'avaient pas toutes changé de couleur. Le vert l'emportait encore sur les plus hauts et les plus vigoureux. Mais les noyers étaient rouge et or, les poiriers étaient même grenat, les bouleaux tout dorés, et les treilles dans la longueur des champs traçaient des lignes claires ou empourprées. La façade d'une maison de ferme nous apparut toute fleurie d'une vigne vierge teintée de sang. Aux

poutres de la toiture basse pendaient des grappes jaunes de maïs, comme c'est la coutume en Savoie.

— Vous ne savez pas où ils sont allés? demandai-je à ma compagne.

— Du côté de Méry, je crois.

— C'est très loin. Allons à Clarafond.

— Où vous voudrez.

— Vous semblez préoccupée, Sibylle. Auriez-vous reçu de mauvaises nouvelles?

— Au contraire. Mon mari me demande de le rejoindre à Saint-Sébastien où il se rendrait par bateau.

— Quand?

— Le mois prochain.

— Je serai parti.

Je n'avais pensé qu'à moi. Elle répéta :

— Oui, vous serez parti. Et pourtant...

— Et pourtant?

— Même quand vous serez parti, je serais restée ici volontiers. Je me suis attachée à ces lieux, à votre pays, à votre fille, à votre chapelle, à vos tombes.

Je n'osais l'interrompre, tant j'étais heureux de cette nomenclature qui, pourtant, s'arrêtait à moi. Elle reprit après un assez long silence que rythmait notre marche :

— Et puis, ce n'est pas sûr encore. L'Impératrice a besoin de lui tant qu'elle peut encore négocier.

Elle ne souhaitait donc pas de s'en aller. Même après moi elle désirait de demeurer là où nous avions vécu ensemble ces quelques jours. Pouvait-elle me donner un témoignage plus clair et plus

tendre? Dans l'état de langueur où j'étais, sa voix faisait vibrer tout mon être. Mon amour chantait en moi. Ne devais-je pas m'en contenter? Mais l'amour se contente-t-il jamais avant d'avoir tout dévoré et consumé en nous?

Nous longeâmes une vigne que dégarnissait une troupe de vendangeurs. C'étaient surtout des femmes et des enfants. Ils nous saluèrent en m'appelant par mon nom, me reconnaissant sous mon uniforme et même s'amusant de me voir ainsi transformé. Le soleil, la maturité et le nombre des raisins, le travail en commun, où l'on se groupe par amitié, les réjouissaient, mettaient du sang à toutes ces joues dont beaucoup étaient toutes fraîches ou même enfantines et de la bonne humeur sur tous ces visages. On plaisantait et l'on riait. On avait oublié la guerre et ceux qui la faisaient. On connaissait une sorte de béatitude qui se transmettait de l'un à l'autre, qui venait jusqu'à nous.

— J'aime tant votre rire, Sibylle, lui ai-je dit.

— Mais je ne ris plus.

— Si, quelquefois, rarement, avec vos filles.

— A cause d'elles.

Pourquoi ai-je prononcé alors ces mots cruels :

— Plus tard, quand je ne serai plus là, quand vous serez à Saint-Sébastien, vous recommencerez à rire. Il le faut.

Elle s'est arrêtée :

— Pourquoi me parler ainsi?

Elle était si bouleversée que j'ai regretté aussitôt ma cruauté :

— Pardonnez-moi, Sbiylle ; quand on aime, on est injuste.

— Pas moi.

— Non, pas vous, parce que vous êtes toute claire. Ne vous ai-je pas dit un jour que je ne voulais pas faire ombre sur votre vie?

— Est-ce de l'ombre? avez-vous murmuré, mais je l'ai entendu.

Nous avons passé devant le char où l'on chargeait les gerbes pleines de vendange écrasée. C'étaient des vieux qui remplissaient l'office réservé d'habitude aux jeunes gens, plus forts et musclés pour soulever les lourds fardeaux, mais les jeunes avaient dû répondre à l'appel de leurs classes. Eux aussi, malgré l'âge et le souci, montraient des faces joyeuses et enluminées.

— Le vin sera bon, Monsieur Hubert, Madame. Une fameuse année.

Oui, une fameuse année dont on se souviendrait, — dont on se souviendrait même en buvant. Cependant, en quittant les vendangeurs, je choisis un petit chemin de terre qui passait entre des arbres pour aller se perdre dans les prés. Je ne voulais plus rencontrer personne. Nous marchions parallèlement à la chaîne du Revard qui avait perdu sa dureté à cause des buissons qui l'encendiaient et d'une brume légère et bleuâtre, cette vapeur des beaux jours, qui la recouvrait d'un voile transparent. A son extrémité du côté de Chambéry brillait la croix du Nivolet éclairée par le soleil descendant vers l'horizon. La colline de Tresserve nous cachait le lac du Bourget. Ses bois et ses vignes multico-

lores en faisaient un bouquet sous le ciel. Nous apercevions, quand nous regardions devant nous, la silhouette altière du mont Granier avec l'arc parfait du col du Frène et, entre le Granier et le Revard, les Alpes dauphinoises à peine estompées et comme diluées dans la lumière. Devant nous, près de nous, la prairie était parsemée de ces colchiques mauves ou violet pâle qu'on appelle des veuves et dont la présence est le signe précurseur de l'automne. Ce paysage de mon enfance m'est si familier que j'en connais tout le dessin et les teintes selon les heures et selon les saisons. Il me semblait le découvrir, ou plutôt le regarder pour la dernière fois. Je levais sur lui des yeux ou rafraîchis par une jeunesse nouvelle ou dévorants comme ceux des mourants qui veulent emporter avec eux ce qu'ils ont aimé.

— Comme tout est beau, ce soir ! ai-je dit à Sibylle qui se taisait, saisie comme moi par la splendeur de cet automne en Savoie. Oui, j'aimerais qu'après moi vous aimiez encore mon pays.

— Oh ! sans vous... dit-elle.

Et ses yeux, ses chers yeux eurent une expression désespérée. Alors je me décidai à lui confier ce que je m'étais promis de lui révéler afin de l'armer contre moi. J'ai attendu que notre chemin, reprenant après la prairie, s'enfonçât un peu plus entre les buissons et les arbres. Nous étions hors de vue, comme dans une chambre de verdure, avec le ciel pur au-dessus de nous.

— Écoute-moi, Sibylle. Écoute, mon amour. Ta présence qui me causait une si grande joie m'est

devenue presque un supplice. Je ne puis plus rester si près de toi, si près et si loin. Mon bataillon va partir, demain peut-être ou après-demain. Laisse-moi le rejoindre auparavant. Cette nuit, pieds nus, je suis allé jusqu'à la porte de ta chambre. Je voulais te retrouver, te prendre sur mon cœur, sentir ta chaleur, ta beauté, ta vie, te sentir mienne à jamais. J'ai attendu, j'ai attendu. Je ne sais plus le temps que j'ai passé à t'attendre. J'ai cru entendre ta respiration. Tu dormais sans doute. Tu dormais paisiblement chez moi, sous ma garde, sous la garde de mon amitié, de mon honneur. Je n'ai pas osé te réveiller. Je suis parti à pas de loup. Une autre nuit peut-être je ne partirai pas. Défends-toi, Sibylle, enferme-toi, barricade-toi. Moi, je t'aime tant qu'il n'y a plus pour moi que mon amour...

Elle ne paraissait pas émue de ma révélation, pas même surprise. J'étais plus agité qu'elle, plus troublé. Elle s'est même rapprochée encore de moi. Elle a posé une main sur mon épaule et de l'autre m'a caressé la joue :

— Mon ami, a-t-elle dit, je le savais.

— Tu m'as donc entendu?

— Je t'ai entendu. Je tremblais toute.

— De peur?

— Non, pas de peur.

Elle s'est penchée pour appuyer son visage à ma poitrine :

— Restons ainsi. Ce cœur que j'ai touché n'est-il pas à moi?

Je n'osais pas bouger. Elle s'est redressée pour me regarder en face et me sourire :

— Mon Hubert, mon amour, qu'y a-t-il là d'étonnant quand on s'aime?

— Alors j'ai bien agi en te parlant?

— Sans doute. Comme si je n'avais pas deviné! Ne t'ai-je pas dit un jour que je t'aimais autant que tu m'aimais?

— Je ne le croyais pas, Sibylle, ma Sibylle, ai-je protesté.

— Il faut me croire. Je t'aime et pour toujours. Parce qu'on n'aime pas autrement. Quand tu m'as emmenée, j'avais confiance en toi, en moi. Quand on aime, il ne faut pas avoir confiance. Je ne le savais pas. Je le sais maintenant. Je n'aurais pas dû venir.

— Regretterais-tu d'être venue?

Elle eut un mouvement de tout le corps :

— Oh! non, je ne le regrette pas.

— Sibylle, je partirai ce soir.

— Non, non, tu ne le peux pas. Que penseraient ta fille, et tes fermiers, et tes domestiques? Attends l'ordre qui viendra bien assez vite.

— Et si je reviens à ta porte?

Cette fois elle s'écarta de moi et baissa la tête. Pas longtemps.

— Ah! dit-elle avec son sourire revenu, j'ai trouvé.

— Et qu'as-tu trouvé? demandai-je anxieux, buvant sa réponse.

Mais sa réponse ne fut pas celle que j'attendais :

— Je garderai l'une de mes filles, Hélène, la plus petite, dans ma chambre.

Et puis le sourire devint un peu plus aigu, se rap-

procha presque d'une expression de souffrance :

— C'est elle qui me gardera.

Elle n'était donc pas sûre d'elle-même. Elle aussi était la proie de son amour. Elle ne pouvait plus compter que sur un autre secours. Ses enfants la sauveraient.

— Ah ! murmurai-je, tu ne seras donc jamais mienne.

Comme pour protester, elle me tendit ses lèvres que je n'avais pas osé toucher depuis que j'étais son hôte. Elle me les tendit sans les reprendre et ne les retira qu'épuisée. Elle semblait se donner au moment où elle se retirait. Et sans me regarder, elle dit presque légèrement, comme si elle se parlait à elle-même :

— Après tout, pourvu qu'on en meure...

Avant que j'eusse pénétré le sens de ses paroles, elle ajouta sur un ton plus léger encore :

— Je ne suis plus la sereine Sibylle, mon cher amour. Je ne suis qu'une femme qui t'aime bien plus que tu ne l'aimes. Mais souviens-toi que c'est à toi que je suis confiée?

Un peu plus tard, nous rejoignîmes la route de Méry où nous vîmes revenir Rose-Anne portant un petit panier de raisins et les enfants tout barbouillés pour en avoir trop mangé. Ils se précipitèrent sur leur maman qui les prit chacune par la main et, ce geste accompli, elle se tourna vers moi comme pour me défier. Elle était défendue par cette petite armée et se sentait hors d'atteinte. Mais après m'avoir défié, voici que ses yeux se voilèrent et se détournèrent.

Le retour fut presque joyeux. Le témoignage que Sibylle m'avait donné me restituait par sa douceur, par sa tendresse la paix que j'avais perdue. Mieux valait qu'il en fût ainsi. Il n'y aurait pas d'ombre sur sa vie, pas de tache sur notre amour. L'épée nue continuerait de nous séparer. Et pourtant quel amour dépasserait le nôtre? Du haut de la colline, quand nous y passâmes, je me retournai pour chercher des yeux le chemin dans les buissons et les arbres. Mais il se perdait, se confondait avec les treilles et les bouquets de chênes et de peupliers dans le soir qui montait du sol tandis que les montagnes retenaient encore la lumière.

— Je ne le vois plus, dis-je à Sibylle.

— Je le vois toujours, me répondit-elle sans que j'eusse la peine de lui expliquer ma phrase.

Sa voix, quand elle prononce le mot *toujours*, a une inflexion grave et musicale qui me remue tout entier.

J'écris ces pages sur mon cahier, la fenêtre ouverte sur le lac et sur la chaîne de l'Épine. Toute la maison est endormie. Des bouffées d'air frais me caressent. Je tâche de tromper les heures. Celle de mon désir est revenue. Je n'irai pas à la porte de sa chambre où ses enfants la gardent. Sibylle, ma Sibylle, mon amour, je t'aime et je te désire. Je tends les bras vers toi et ne les referme que sur une ombre. Je t'appelle et il me semble que mon appel est assez fort à distance pour te tirer de ton lit, t'entraîner, te porter vers moi... Mais non, c'est le silence et c'est la solitude...

***

Ainsi tu avais senti mon appel à travers les murs. O mon amour, j'emporterai cette apparition pour le temps qui me reste à vivre. J'ai vu s'ouvrir ma porte sans même avoir entendu le loquet remuer sous la douce pression de ta main. Interdit, le cœur arrêté, je t'ai laissée entrer. Ton visage était plus blanc que ton vêtement. Ton courage et ta pudeur vaincue le faisaient resplendir. Mais pourquoi était-il si grave, ou plutôt — car le désir nous rend graves — pourquoi cette expression de tristesse et de tendresse mêlées, presque de détresse où tu n'étais plus reconnaissable? Pourquoi donc, en refermant sur ton beau corps mes bras, t'ai-je regardée jusqu'au fond de ces yeux que je connais tant? Pourquoi y ai-je lu ta secrète pensée, la divine compassion qui te poussait vers moi, qui ne te permettait plus de te refuser? Oui, j'ai lu distinctement dans ton regard mon arrêt. Tu venais me rejoindre avant le départ, avant le grand départ afin de me retenir à la vie. Plus loin que moi tu distinguais l'avenir. Es-tu donc en communication avec ces forces invisibles où nous sommes perdus? Tu savais que je partais pour toujours...

Soudainement, comme on voit tout un pays dans un éclair, j'ai compris la générosité de ta résolution. Je me suis rappelé tes mystérieuses paroles de la veille : *Après tout, pourvu qu'on en meure!...* Et encore : *Je ne suis plus la sereine Sibylle et c'est à toi que je suis confiée...*

Seuls, ton amour et ton désir, pareils aux miens pourtant, n'auraient pas suffi parce qu'il y a en toi des puissances de loyauté que, même désespérément, tu n'aurais pas pu vaincre. Tu ne m'as pas entendu soupirer, et pourtant je me suis arraché à cet instant la félicité de ma vie. Je t'ai serrée contre moi à te broyer les os et tu n'as pas eu peur de cette brutale caresse, comme je te soulevais pour t'emporter. Tu as cru que je t'emportais sur mon lit pour te dévorer et tu ne t'es pas défendue. Ne t'offrais-tu pas toute pour conjurer le destin et parce que tu m'aimais jusqu'à ta propre mort? Seulement, ton expression de tristesse et de tendresse mêlées, de détresse s'est accentuée jusqu'à l'angoisse. Et puis, étonnée, détendue — je l'ai senti — et peu à peu abandonnée et rassurée, tu m'as vu rouvrir ma porte et refaire avec mon cher fardeau le chemin que tu avais parcouru. Je t'ai déposée sur ta couche encore ouverte, mais avant de la refermer sur le trésor de ta chair, j'ai pourtant voulu baiser tes pieds nus qui t'avaient portée jusqu'à moi.

Non, mon amour, mon enfant, mon cœur : laisse-moi mourir sans avoir rompu ton harmonie. Un nouveau sentiment est éclos en moi cette nuit. J'ai compris, dans tes yeux, qu'il y avait quelque chose de plus beau et de plus fort que l'amour, ou plutôt — car il n'est rien de plus beau ni de plus fort que l'amour — j'ai compris que son suprême don, c'était cette divine tendresse supérieure à tous les liens de la chair et qui n'a pas besoin d'elle pour confondre deux êtres dans la libération de toutes

les misères humaines, dans l'épanouissement et la douceur d'une fusion que rien ne pourrait altérer, que rien ne pourra plus restreindre, diminuer ni corrompre.

Quand je t'ai déposée, j'étais épuisé par cet effort sur moi-même. A genoux près de toi, j'ai posé mon visage sur ta poitrine pour que tu ne visses pas ces larmes de douleur et de bonheur ensemble que je ne voulais pas verser. Mais tu m'as rapproché de toi et tu as pris ma tête dans tes bras. C'est toi qui as pleuré, toi si ferme que je t'ai crue, parfois, insensible. « — Pourquoi? t'ai-je demandé. — Oh! c'est la joie. — La joie? — Oui, je ne pensais pas que tu m'aimais tant. Tu m'aimes autant que je t'aime, plus que tout au monde, plus que tout ce qui doit passer un jour, plus que mon corps qui se fanera un jour, bientôt. — Oh! Sibylle, je ne sais plus. Oui, je t'aime pour toi plus que pour moi. Tu voulais te garder, je t'ai gardée... » Et tu m'as dit encore : « — Je suis bien plus à toi ainsi. Je ne suis qu'à toi... » Nous sommes restés la joue contre la joue, sans parler, sans bouger, si longtemps. La porte de la chambre des enfants était à peine entrebâillée. Et puis, confiante et désarmée, tu t'es endormie. Comme je me dégageais pour te laisser reposer, tu t'es réveillée à moitié et tu m'as embrassé au front. Adieu, ô mon dernier amour, plus fort et plus beau que tous les autres...

Cependant ne pense pas à la mort avec effroi. Je ne ferai pas vers elle un pas volontaire. Mais, si elle m'appelle, je ne lui résisterai pas, et même j'aimerais, pour toi, lui montrer un peu plus de courage

que les autres hommes. Je me sens par toi soulevé au-dessus de la vie. Je suis entré par toi dans un monde nouveau où tout est félicité, aisance, harmonie. Ah! oui, harmonie! que tu redeviennes l'harmonieuse Sibylle après que j'aurai disparu, comme l'eau de notre lac, troublée par le vent d'orage, s'apaise et reflète les cimes et le ciel! Ne redescendons pas du sommet où nous sommes montés. Si je ne reviens pas, sois sans faiblesse et sans larmes, demeure ennoblie de ton amour et fière d'avoir été aimée comme aucune femme ne le fut ni ne le sera, et répartis ta chère douleur sur tous les jours qui te demeureront, afin de n'en vivre aucun sans moi et de les vivre mieux tous avec moi. Ne t'inquiète pas après mon départ : je t'assure que *l'autre* m'attend comme une amie, et tu le sais, et il me semble que c'est nécessaire pour te rendre la paix et la douceur parmi les tiens.

Si je reviens? Mais je ne désire pas de revenir. Ce serait si bien de rester là-bas, je ne sais pas encore où. Si je reviens? Aie confiance. Je ne te demanderai ni mensonge, ni partage. Nous continuerons de nous aimer toujours, même éloignés l'un de l'autre s'il le faut, et nous puiserons dans cette certitude la puissance d'une vie supérieure où tu seras ma tendre lumière, où je m'efforcerai d'être la tienne. Mais il ne me semble pas que je doive revenir. J'ai lu dans tes yeux tant de terreur et cette adoration qu'on a pour ce qui va finir. J'ai lu mon arrêt dans tes yeux suppliants. Ton dernier baiser fut sur mon front, là même où l'on embrasse les morts.

Je n'écris point ces mots pour t'attendrir. Il ne faut pas nous attendrir. Nous devons être au-dessus de toutes les faiblesses. Je te laisserai après moi ces cahiers. Tu les liras ici même avant de quitter ma maison. J'attends pour demain ou plutôt pour ce soir l'ordre de mon départ. Quand il me sera donné, je te remettrai ces feuillets. Et, les ayant lus et trouvés pleins de toi, avec mes fautes et mes erreurs, mais avec l'amour infini que je ressens pour toi, tu les jetteras au feu pour en recueillir la flamme dans ton cœur.

Je te dis adieu et ne puis me décider à te quitter. Ah ! que ton cœur batte encore sur le mien, comme tout à l'heure, dans cette extase que je n'avais pas imaginée, que nul amant n'aurait imaginée, que nul autre que nous ne comprendrait et qui n'est qu'à nous ! Voici, déjà, que le jour paraît. Le lac pensif ne s'est pas endormi. Comme nous, il semble recueilli dans la volupté de l'aube. Les roses de l'allée, les dernières roses, m'envoient jusqu'ici leur parfum. Elles sont moins odorantes que toi. Rien ne t'égale dans l'univers. Tu es plus belle que tout ce qui vit et ta chair spiritualisée est à moi et n'est qu'à moi. Ah ! vraiment, je puis bien accepter la mort, mon amour, après cela...

LIVRE III

LE VOILE SOULEVÉ ET RETOMBÉ

I

BÉTHONCOURT

En appelant du nom de Sibylle l'inconnue dont je n'ai pas renoncé à chercher l'identité, Hubert de Mièges ne s'était pas trompé. Les sibylles n'annonçaient-elles pas l'avenir et ne distinguaient-elles pas le futur destin de ceux qui les venaient consulter? L'amour aurait-il le don de pénétrer jusqu'à ces signes invisibles qui se confondent avec les pressentiments?

Gœthe disait que tout homme couvait un dernier jour et un dernier bonheur. Sibylle fut le dernier bonheur d'Hubert de Mièges. Mais quel fut son dernier jour?

J'ai recherché, dans une collection du journal de Chambéry, *le Courrier des Alpes*, l'année 1870. J'y ai trouvé la suite des nouvelles, les fausses et les vraies, qui coururent pendant la guerre et qui correspondent aux commentaires des cahiers secrets. Sans doute faut-il y joindre la lecture du *Journal de Genève* et de quelques gazettes de Paris. La dernière date indiquée sur les feuillets est celle du 23 septembre 1870, mais la dernière lettre est sans aucun doute du lendemain. Poursuivant mes recherches, j'ai découvert dans ce même *Courrier*

des Alpes ces deux notes relatives au départ du bataillon des mobiles de la Savoie.

Ce matin sont arrivées à Chambéry les compagnies de la garde mobile d'Aix et celles qui se trouvaient en garnison à Montmélian. Le bataillon tout entier est réuni aujourd'hui dans notre ville. Cette concentration a lieu par suite du prochain départ de nos braves enfants de la Savoie pour l'armée qui se forme en ce moment derrière la Loire.

(*Courrier des Alpes* du samedi 24 septembre.)

Samedi soir (24 septembre), le 1er *bataillon des gardes mobiles de la Savoie a quitté notre ville, se rendant là où le devoir et le patriotisme l'appellent. Ce n'est pas sans une véritable émotion que nous avons contemplé le calme résolu avec lequel ces braves jeunes gens abandonnent leurs foyers et leurs familles, leurs champs et leurs ateliers pour courir à la défense de la patrie commune. Pas de cris, pas de forfanterie, mais non plus pas de défaillance. Tous sont partis avec la conscience d'un noble devoir à remplir et auquel, nous en avons l'assurance, nul d'entre eux ne faillira.*

La population tout entière avait tenu à honneur de les accompagner jusqu'à la gare, où ils se sont rendus précédés par la musique du corps des pompiers, au milieu des acclamations enthousiastes de la foule.

Le plus grand ordre n'a pas cessé de régner un seul instant dans leurs rangs : l'embarquement s'est effectué sans encombre; nos jeunes gardes mobiles ont donné la preuve de leur discipline et de leur déférence envers leurs officiers.

(*Courrier des Alpes* du mardi 27 septembre 1870.)

Outre la date exacte du départ, 24 septembre, je retire de ces deux entrefilets du *Courrier des Alpes*

une explication de l'abandon des cahiers qu'Hubert de Mièges voulait léguer à Sibylle afin qu'elle les lût et les détruisit. Hubert de Mièges commandait la compagnie des mobiles d'Aix. Il devait s'attendre à embarquer ses hommes à la gare d'Aix dans l'après-midi ou la soirée du samedi 24. Il s'y rendrait de son château de Tresserve. Donc, il pensait avoir la journée devant lui. Un contre-ordre lui avait sans doute été transmis dans la matinée pour le rassemblement de ses hommes à Chambéry avec l'ensemble du bataillon. Vraisemblablement il n'avait pas eu le loisir de retourner dans son château pour y faire ses adieux à sa fille et à son amour et il avait dû renoncer à les revoir.

Les revoir? non peut-être. Ces dames, averties, ne pouvant le rejoindre, avaient dû se rendre à la gare d'Aix pour y attendre le train des mobiles. Je les imagine obtenant, non sans peine, malgré les instructions sévères, l'autorisation de rester sur le quai, cherchant l'officier à l'arrivée du train et passant avec lui ces derniers instants avant une séparation qui devait être définitive. Le chef de gare a donné le signal, il faut en hâte remonter en wagon. Alors il les embrasse toutes deux, et c'est la fin...

***

L'historique du 1er bataillon des mobiles de la Savoie a été écrit par son chef, le commandant Costa de Beauregard, qui devait être plus tard de l'Académie française, non sous la forme sèche d'un rapport, mais dans la relation tirée de ses lettres et

publiée sous le titre *Pendant et après les coups de feu* et dans la notice qu'il a consacrée au comte de Cordon, son compagnon d'armes.

Ce bataillon, parti de Chambéry le 24 septembre, fut longtemps ballotté entre Orléans et Gien. Le général d'Aurelle de Paladines organisait l'armée de la Loire au camp de Salbris. Allait-on marcher sur Paris en combinant l'opération avec une sortie du camp retranché? Ces troupes improvisées s'instruisaient rapidement. Les Prussiens avaient cru la guerre finie avec la destruction des armées régulières. Une résistance aussi inattendue et aussi prolongée leur causait une surprise qui risquait de les user. Un de leurs écrivains militaires les plus estimés, von der Golz, ne devait-il pas parler avec une sorte de respect des forces que nous leur avons opposées et qu'ils ne soupçonnaient pas? Au début de novembre, cette armée de la Loire marcha contre les Bavarois et les défit à Coulmiers, notre première et notre seule victoire.

« ...Parmi ces hommes qui avaient faim, a écrit de son bataillon le commandant Costa de Beauregard, qui marchaient mal armés et à moitié nus à l'ennemi, pas un déserteur, pas un murmure, pas une plainte. Pourquoi? Le voici : c'est que chacun dans le rang sentait qu'il portait une parcelle du vieil honneur savoyard, de cet honneur que la brigade à cravate rouge a mis si haut. Pour un pays, la tradition militaire est le sang de ses veines. Le pays meurt quand ces traditions ne lui réchauffent plus le cœur... »

La brigade à cravate rouge, ce fut la vieille bri-

gade de Savoie célèbre dans les armées piémontaises avant l'annexion à la France. Cependant un des meilleurs officiers du bataillon, tous les journaux du pays en témoignent, fut le capitaine Hubert de Mièges. Le bataillon arriva un jour trop tard pour prendre sa part de la victoire de Coulmiers. Mais le 30 novembre, trois jours après Beaune-la-Rolande, il donna sa mesure à Neuville, comme il protégeait la retraite sur Orléans. La nuit tombait. Une supériorité de position et la rapidité du commandement lui assurèrent un feu meurtrier :

« Nous tirions de bas en haut, raconte le marquis Costa dans ses souvenirs sur le comte de Cordon, l'ennemi tirait de haut en bas. Les balles tranchaient par-dessus nos têtes les branches des arbres dont le mail était planté. Cette inégalité de terrain explique le mal énorme que nous fîmes aux Prussiens et le peu de mal qu'ils nous firent... »

Puis, de nouveau, ce furent des marches et des contremarches. Le 1er janvier, le bataillon voulut fêter l'année nouvelle à Vierzon. Ce jour-là, la même table réunit les officiers et les sous-officiers : « Quel souvenir ! Ces quinze ou vingt soldats misérables et presque en haillons, loin de leurs villages, de leurs enfants et de leurs femmes, ne burent pas ce soir-là aux joies du retour, mais à la délivrance de leur pays... »

Le lendemain, le bataillon fut dirigé sur l'Est. Quinze jours après, il était mitraillé à Béthoncourt. Ce nom de Béthoncourt, aujourd'hui encore en Savoie, malgré le temps, malgré la dernière guerre

qui a recouvert les souvenirs de celle de 1870, résonne tristement. Les mères et les femmes d'autrefois en ont transmis le frisson. Elles avaient toutes quelqu'un au bataillon et le bruit courut à Chambéry que le bataillon avait été anéanti. De fait, ce fut une journée terrible — terrible et inutile. Voici comment, dans la notice où il célèbre l'admirable courage du capitaine de Cordon, le commandant Costa de Beauregard la raconte :

« Nos hommes, épuisés par tant de souffrances, étaient quand même à l'heure dite rangés en bataille, sur la position qui nous était assignée. Tout était blanc de neige et morne à serrer le cœur... L'aumônier nous donna l'absolution en disant que certainement avant une heure beaucoup d'entre nous auraient reçu la récompense de leurs misères. Il y avait derrière nous plus de deux mille hommes qui virent les Savoyards à genoux. On se bat mieux quand on a l'âme en paix.

« Le clairon sonna. Tout alla bien pendant quelques minutes. Nous avancions à travers cette plaine blanche qui avait plus de huit cents mètres de long, sans tirer un coup de fusil. Devant nous le village semblait toujours abandonné. Sur notre droite, à moitié chemin, il y avait un cimetière entouré de grandes murailles.

« Voilà qu'arrivés à la hauteur de ce cimetière, nous avons tout à coup été pris en écharpe par un feu épouvantable ; en même temps, toutes les maisons en face, du toit jusqu'au rez-de-chaussée, se couvrirent de feu. Plus de soixante hommes de chez nous et des chasseurs qui nous flanquaient

tombèrent à cette première décharge. Nos compagnies de soutien accoururent, mais ne firent qu'ajouter leurs morts aux nôtres. Ils jonchaient le sol comme les brindilles de bois après la grêle. On dit que le général fit sonner la retraite. Personne chez nous ne l'entendit. Les Savoyards continuèrent à avancer. A peine tiraient-ils, çà et là, un coup de fusil, ils n'avaient toujours devant eux que des maisons crénelées. »

Puis, continuant son récit écrit pour les enfants de son compagnon d'armes, le capitaine de Cordon, et s'adressant à eux, le commandant du bataillon ajoute :

« Vingt-cinq ou trente hommes suivaient encore votre père ; tous ensemble arrivèrent au bord d'une rivière, la Lizaine, qui coule devant Béthoncourt. La rivière était débordée, les Prussiens l'avaient barrée au-dessous du village. Ils avaient partout cassé la glace. Deux ou trois hommes s'étaient jetés dans l'eau et se noyaient. Votre père les sauva. Sous cette pluie de balles, il se mit à genoux et leur tendit un fusil... Il revint vers le bois. Pour revenir, il fallait traverser à nouveau les huit cents mètres. Il secouait la tête, mais ne se pressait pas plus qu'à Gaëte. Quelques balles passèrent dans sa capote ; vous les avez comptées le jour de son enterrement ; ce jour-là on avait tamponné les trous qu'elles y avaient laissés avec des feuilles de laurier... »

Après cet hommage personnel, le commandant Costa de Beauregard achève son récit :

« ...Deux cent cinquante hommes étaient restés

dans la neige, dont soixante-dix morts. Mes enfants, quels hommes admirables sont les nôtres ! Saluez toujours le soldat de notre pays : il est plus grand que nous, non par le cœur, mais par la simplicité de son dévouement... »

Ce soldat savoyard, ce paysan savoyard n'a pas dégénéré. Dans la dernière guerre, le pourcentage des morts atteint en Savoie l'un des plus hauts chiffres de tous les départements : plus de 9 000 morts pour 240 000 habitants en Savoie, et pour les deux Savoie plus de 20 000 morts pour 500 000 habitants. Mon petit pays doit cette douloureuse supériorité à ce que ses contingents ont été versés dans les meilleures unités, bataillons de chasseurs ou régiments d'infanterie auxquels le haut commandement avait recours de préférence quand il y avait quelque choc dur à subir ou quelque offensive difficile à entreprendre.

Mais saluons aussi le chef qui à Béthoncourt commandait de tels soldats, et qui s'oublie lui-même pour inscrire les autres sur le tableau de l'honneur. Lorsque le commandant Costa, prisonnier — la cheville brisée, il avait été ramassé sur le champ de bataille — fit son entrée, sur un brancard, dans le village qu'il n'avait pu enlever et qu'il vit bourré de troupes et d'artillerie, le colonel allemand s'approcha de lui et lui demanda si c'était lui qui avait mené l'attaque. Sur sa réponse affirmative, il lui serra la main.

***

Comment mourut Hubert de Mièges, le commandant Costa le dit dans une lettre privée dont j'ai eu connaissance. Il fut au combat ce qu'il avait été dans la vie : après avoir critiqué, avec une froide mais implacable raison, l'attaque ordonnée par le général, il se jeta dedans avec tout l'élan de cette jeunesse qu'il avait gardée et ce calme souriant qu'on lui vit toujours dans les circonstances graves.

Mais j'ai eu la chance de découvrir dans un numéro du *Courrier des Alpes* de l'année 1871 une relation de Béthoncourt écrite par un des officiers qui servaient sous ses ordres, le lieutenant Ravenel, et qui, blessé, fut fait prisonnier. C'est une longue lettre, datée de Rastadt, donc écrite en captivité, et qui fut publiée alors pour les détails qu'elle donnait et qui intéressaient la Savoie mal renseignée encore sur le combat livré par le 1er bataillon de ses mobiles. J'en détache ces deux passages, l'un relatif à l'opération, l'autre au capitaine de Mièges :

« On s'était imaginé de faire enlever par notre bataillon un village où les Prussiens s'étaient fortifiés et nous attendaient avec des mitrailleuses et de l'artillerie. Il est vrai que dans le plan du général qui nous commande on devait lancer une canonnade terrible contre le village au moment où nous devions y entrer en chargeant à la baïonnette. Mais, comme tout marche très bien, il s'est trouvé que notre artillerie, faute de munitions,

n'a pu tirer et éteindre le feu des batteries ennemies, de sorte que nous nous sommes trouvés seuls au milieu d'une plaine nue comme une ardoise et sur laquelle les obus et les balles pleuvaient comme la grêle... Avant que le clairon ne sonnât l'attaque, nous nous étions tous serré fraternellement la main. Nous espérions nous revoir après, mais les balles ne se soucient pas de l'amitié. Ainsi ai-je vu tomber notre capitaine... »

N'ai-je pas lu d'autres lettres qui laissent entendre le même son de cloche? Le sous-lieutenant Jean Rambert, qui servait dans la compagnie du capitaine de Cordon, écrivait lui aussi à son frère, la veille de l'attaque : « On a résolu de nous faire enlever demain un village où les Prussiens se sont fortifiés et nous attendent avec des mitrailleuses et de l'artillerie. Le général qui nous commande n'a que deux mots à la bouche : offensive, baïonnette. Mais avons-nous assez de munitions pour préparer cette attaque? Cela tournera mal, je le crains, faute de préparation... Je te le dis à toi. A mes soldats je crie : Ça ira (1)... » Le capitaine de Mièges, la veille, avait dû présenter à son commandant les mêmes objections, avec plus d'autorité, avec l'autorité d'un chef d'escadrons ayant pris part à la campagne de Lombardie en 1859. Mais voici l'autre fragment, plus direct, de la lettre publiée par *le Courrier des Alpes* :

« Nous étions compagnie de soutien. Mais nous fûmes appelés à marcher presque aussitôt, les com-

(1) Voir *la Chartreuse du Reposoir.*

pagnies qui nous précédaient ayant un besoin immédiat d'être appuyées à cause du feu qui les faisait tourbillonner. Peut-être avons-nous eu plus de mérite que les camarades à nous avancer, parce que nous voyions leurs pertes au lieu du but à atteindre. Le capitaine de Mièges marchait le premier, sa canne à la main. De temps à autre, il se retournait pour voir si tout son monde le suivait, et du geste il rectifiait la vitesse et nous faisait signe d'accentuer l'ordre dispersé à cause des obus et des balles. Je le regardais, comme nous tous. Il souriait, il semblait content comme s'il allait à un rendez-vous. D'habitude réservé, il était comme dans son élément et s'épanouissait. Je n'aurais pas cru qu'on pouvait marcher ainsi vers la mort. Ce calme et cet élan doivent se communiquer : la compagnie, comme son chef, était magnifique. Nous étions à la droite du dispositif. Il nous a entraînés jusqu'à la rivière. A ce moment-là, quelques-uns de nos hommes se sont élancés et l'ont dépassé. Ils croyaient la rivière gelée. Elle ne portait pas. L'un d'eux est tombé à l'eau. Le capitaine l'a tiré. Il nous a commandé : halte. Blessé à la jambe, je suis resté sur la neige. Ainsi ai-je vu ce qui se passait. Le capitaine a ordonné la retraite. On ne pouvait pas franchir la Lizaine. Les Prussiens s'étaient servis de l'eau pour faire un barrage. Alors les hommes ont reculé. Le capitaine est venu à moi : « Eh bien, mon petit, relève-toi. — Je ne peux pas, je suis blessé. — Attends. Je te prendrai sur mon dos. » Il s'est penché. C'est alors qu'une balle l'a frappé à la poitrine. Mais je ne m'en suis

pas rendu compte immédiatement. Au contraire, il s'était redressé et puis il est tombé, d'un coup. J'ai cru qu'il s'était fait mal en tombant. Il ne bougeait pas. Je me suis traîné jusqu'à lui, je l'ai appelé, j'ai compris qu'il était mort. Il avait pourtant l'air de sourire. Il n'a pas dû sentir le coup. Alors j'ai pleuré. Ma blessure ne me faisait plus souffrir. Je ne pensais pas à moi... »

II

SIBYLLE

Non, vraiment, je n'avais pas l'intention de chercher à lever le voile qui recouvrait Sibylle. Qu'elle demeurât inconnue, c'était la volonté du mort. Échappe-t-on à sa curiosité? Dussé-je garder secrète ma découverte, après avoir longtemps hésité j'ai repris mon enquête. A la vérité, je ne pensais pas qu'elle pût aboutir.

Ma première démarche me conduisit à Tresserve où l'inconnue avait séjourné pendant le mois de septembre 1870 et peut-être plus tard. Avait-elle rejoint son mari à Saint-Sébastien? Avait-elle prolongé en Savoie son séjour? Soixante ans après, retrouve-t-on une trace? Je m'informai à tout hasard des fermes qui dépendaient du château, et notamment de celle qu'exploitait Pierre Regottaz sur la commune de Drumettaz-Clarafond. Elle n'était plus aux mains d'un Regottaz, mais d'un Maigroz qui avait épousé la fille de l'ancien fermier. Or cette fille vivait encore. Elle n'était même pas très âgée : soixante et onze ou soixante-douze ans, ce qui lui donnait dix ou douze ans en 1870. A cet âge on a déjà des souvenirs précis et souvent même ce sont les plus profonds et les plus durables.

Je me fis donc indiquer son habitation et j'allai lui rendre visite.

C'était cette même fin de septembre où Hubert de Mièges était parti. Sauf le froid venu subitement cette année, et si précocement, la journée était pareille à celle de sa dernière promenade avec Sibylle. Les treilles faisaient parmi les champs, avec leurs feuilles rouge et or, des cordons lumineux et les prés étaient fleuris de colchiques mauves et violets. La façade de la maison de ferme portait une vigne vierge teintée de sang et aux poutres de la toiture pendaient des grappes jaunes de maïs.

Dans sa cour où picoraient des poules, où jouaient ensemble fraternellement un jeune chat et un jeune chien, Josette Maigroz, la fermière, triait des noix. Elle avait l'air plus âgée encore que son âge. Les travaux de la campagne et le manque de soins vieillissent prématurément. Desséchée, avec des rigoles entre les chairs du cou, elle ressemblait à l'un de ces poulets dont les plumes ne dépassent pas l'encolure et dont la tête est portée par une membrane rouge et comme sanguinolente. Mais les yeux étaient demeurés vifs et même aigus. Elle me dévisagea presque avec hostilité, n'aimant pas sans doute à être dérangée dans sa tâche domestique et je dus, pour l'amadouer, me recommander du fermier voisin dont les terres sont dans ma famille. Après quoi, je goûtai ces noix :

— Prenez celles-ci, me montra-t-elle, les autres sont piquées. Vous voyez bien que je les mets à part.

Je mis la conversation sur la guerre. Elle y avait perdu un de ses petits-fils qui était aux chasseurs alpins.

— Vous aviez déjà perdu un frère en 1870, lui rappelai-je.

— Oui, monsieur. Comment le savez-vous?

Comment le savais-je en effet? Je ne fus qu'un instant démonté :

— Par la fille du baron de Mièges.

— Ah ! Madame Rose-Anne...

Dès lors la glace était rompue et tout en cassant des noix avec une pierre — depuis mon enfance j'aime ces noix fraîches qu'on dépouille, non sans patience, de leurs petites peaux et qui vous offrent alors une chair blanche et délicate — je tirai de la vieille femme tous les détails qu'elle pouvait me donner, pas grand'chose. Elle se souvenait très bien d'Hubert de Mièges :

— Un si beau monsieur, et si gentil avec le monde.

— Et sa fille?

— Madame Rose-Anne? Je crois bien. Elle est décédée subitement, la pauvre dame. Et maintenant il n'y a plus personne.

— Vous ne vous rappelez pas une autre dame qui était venue au château pendant la guerre — la guerre de 1870 — quand vous deviez être une petite fille. Une dame avec deux fillettes, à peu près de votre âge, ou plus petites.

— Si, si, attendez. Je me rappelle très bien. Il y en avait une qui s'appelait Jeanne et qui était rande comme moi. Ce qu'elle était bien costumée !

L'enfant l'avait plus retenue que la mère. Je reparlai de celle-ci :

— Ah ! oui, elle se promenait avec Monsieur le baron et Madame Rose-Anne. Il était en uniforme.

— Mais elle?

— Elle ne mettait pas de chapeau. Elle avait des cheveux blonds qui bouclaient.

— Était-elle jolie?

— Oh ! oui, encore plus que Madame Rose-Anne. Je la vois très bien.

— Et comment s'appelait-elle?

— Je ne sais pas.

— Vous ne pouvez pas essayer de vous souvenir.

— Mais je ne l'ai jamais su, monsieur. Comment aurait-on su les noms de ceux qui venaient au château?

— Celle-là y est restée longtemps. Y est-elle restée après le départ de monsieur?

— Je crois que oui. Mais on ne l'a plus guère vue.

J'aurais beau tourner autour d'un nom et d'un portrait, je n'obtiendrais rien de plus. Elle revenait toujours aux enfants. Je n'étais guère plus avancé dans mes recherches, sauf cette teinte blonde des cheveux que les cahiers ne révélaient pas, mais que je soupçonnais. C'était la mode du temps de l'Impératrice.

***

Me tiendrais-je pour définitivement battu? Sibylle garderait-elle son mystère? Je retournai

chez l'antiquaire de Chambéry de qui je tenais le meuble au tiroir secret. Il me donna le nom de son confrère d'Aix qui avait dû acquérir aux enchères les archives du château de Mièges. Celui-ci voulut bien, pour m'être agréable, et comme je lui avais promis de l'indemniser de son temps perdu, consulter ses registres. En effet, il avait, pour un prix minime, acheté un lot de papiers. Mais il les avait revendus : une collection d'actes et de titres de propriété, à la Société d'archéologie de la Savoie, et le reste à un bouquiniste de la rue de Seine à Paris.

— Le reste?

— Oui, monsieur. Attendez. C'était la correspondance amoureuse d'une actrice.

— Rien d'autre?

— Je ne crois pas. J'avais pris en bloc la plus grande part du mobilier. Un beau mobilier avec des pièces signées, que j'ai payé très cher.

— Mais vous n'y avez pas perdu.

— Vous ne voudriez pas, monsieur. Peut-être me reste-t-il encore, dans un coin, deux ou trois chaises ou fauteuils dépareillés. Il me semble que je n'avais pu écouler un coffre — vous savez, un de ces grands coffres savoyards en bois sculpté qui servaient dans les sacristies au dépôt des ornements d'église, et dans les châteaux au bois pour les cheminées. Si j'ai gardé des papiers, ils doivent être là dedans.

Et il me conduisit dans son garde-meuble. Le coffre était en effet rempli de papiers en désordre.

— Voilà ! me dit-il triomphant. Je ne m'étais pas trompé. J'ai jeté tout ça là dedans.

Il cueillit au hasard un dossier. Nul doute : il s'agissait du château de Mièges. Je compris où il voulait en venir. Les papiers, qui ne valaient rien, suivraient le sort du coffre dont il demandait un bon prix. Je passai par ses conditions, pour l'amour posthume de Sibylle. Le coffre orne aujourd'hui ma salle à manger, et je commençai le dépouillement de son contenu.

Les hommes de loi l'avaient embrouillé. Ou l'antiquaire l'avait mêlé au hasard. Il ne me fut pas malaisé d'en rétablir le classement. La fille d'Hubert de Mièges devait avoir, au contraire, un jugement clair et une bonne méthode. Elle avait mis à part tout ce qui était relatif à l'administration des terres et à celle du château. Les notes et quittances étaient séparées année par année, jusqu'au mois de novembre de l'année 1900 inachevée et interrompue brutalement par la mort. Un autre dossier contenait des lettres et des articles de journaux qui avaient trait au rétablissement de la monarchie et à la réconciliation de la maison royale avec les princes d'Orléans. Je trouvai là des renseignements assez curieux sur la vie à Frohsdorf où le comte et la comtesse de Tercy avaient dû se rendre. Dans une enveloppe assez mince étaient réunies des lettres de M. de Tercy, en petit nombre, soit que la survivante les eût choisies avec sévérité, soit que les époux se fussent rarement séparés. Tandis qu'il avait fallu un portefeuille considérable, noué par une bretelle destinée à l'empêcher

d'éclater, pour contenir toutes les lettres paternelles. Elles s'échelonnent des années d'enfance au début de 1871. Elles témoignent d'une tendresse qui sans cesse varie ses expressions et apparaît dans cette diversité sous toutes les formes : l'enjouement, la gaieté, l'ironique et plaisante gronderie, l'affection, la douceur, la caresse, la confiance. Ah ! que je me suis donc pris d'amitié pour ce père qui fait la cour à sa petite fille, à sa grande fille, à sa jeune fille, à sa fille mariée, qui a remplacé de son mieux la mère absente et qui sait dire toutes choses avec gentillesse ! Les amours, le grand amour de sa vie ne l'avaient pas détourné de la paternité. Le même homme peut donc éprouver à la fois des sentiments aussi profonds sans qu'ils se nuisent l'un à l'autre? Les cœurs aimants sont plus ouverts, comme l'intelligence, en se cultivant, comprend davantage, comme les yeux exercés voient plus loin.

Quelques-unes de ces lettres ont retenu mon attention, les dernières, celles qui furent écrites après le départ du bataillon des mobiles. Leur accent est mâle et presque joyeux, tranquille dans tous les cas malgré les épreuves du froid et de la mauvaise nourriture, spirituel par moments. Il ne se gêne pas pour critiquer le commandement, mais il ne tarit pas d'éloges sur le courage et l'endurance de ses hommes. « Il n'est pas possible, ma fille chérie, dit-il, de douter d'un pays qui a de si braves gens et des gens si braves. Que n'a-t-il un gouvernement et des chefs? »

A partir du mois de novembre, je découvre des

allusions à l'amie qui a quitté le château avec ses enfants. S'il n'y en a pas auparavant, c'est donc qu'il lui écrivait en même temps qu'à sa fille Rose-Anne. Elle porte un autre prénom que celui de Sibylle. Le révélerai-je quand il ne l'a pas dit? Le révélerai-je quand j'ignore encore le nom qui l'accompagne et qui n'est nulle part mentionné dans la correspondance? Mais c'est déjà une indication : d'autres peuvent se relever çà et là dans les cahiers. Ne suis-je pas déjà sur la voie? Elle a donc passé tout le mois d'octobre chez lui, en son absence, mais en compagnie de sa fille. J'imagine l'intimité des deux femmes mêlant leurs inquiétudes sur l'absent au cours de leurs promenades dans le parc ou dans la campagne, à la prière en commun à l'église de Tresserve, — l'intimité que l'harmonieuse Sibylle pouvait accepter sans remords. Ce n'est qu'en novembre qu'elle dut rejoindre à Saint-Sébastien son mari, libéré de toute charge puisque l'Impératrice perdait par la capitulation de Metz (27 octobre) toute possibilité de négocier directement avec le roi de Prusse.

Les lettres à Mme de Tercy contiennent dès lors, chaque fois, le souvenir de l'amie et même Hubert de Mièges invite sa fille à lui en donner des nouvelles. Sans doute ne peut-il plus lui écrire, maintenant qu'elle est partie, ni si librement ni si souvent. Enfin j'arrive à la dernière. Elle est datée du 15 janvier 1871, veille de la bataille d'Héricourt où l'attendait la mort que les deux amants avaient prévue, mais qui lui avait accordé un sursis de quelques mois. Comme les précédentes, elle doute

du succès immédiat à cause du manque de préparation, mais elle ne doute pas de l'avenir français. Comme les précédentes, elle célèbre les hommes qui l'entourent. « Petite fille, ajoute-t-elle tendrement, restituant à Rose-Anne son appellation d'autrefois, si je ne devais pas revenir — mais je reviendrai — tu serais la première informée. Sois alors comme mes hommes, brave et calme. N'aurai-je pas rempli ma vie? Le bataillon de ton mari ne pourra plus être engagé et je compte bien que lui-même sortira indemne de cette bagarre. Dis-lui que je lui confie ton bonheur, aime-le bien, il le mérite. Je te charge aussi de prévenir notre amie... doucement. Comme à Tresserve, quand chacune de vous me tenait une main, pensez à moi toutes deux, mais sans tristesse. Laissons cela. Je dîne ce soir avec le commandant. Nous parlerons de la Savoie... »

C'est là, en somme, un testament. Au dernier feuillet était épinglée la coupure du *Courrier des Alpes* transcrivant les détails donnés par le lieutenant Ravenel sur la mort du capitaine de Mièges devant Béthoncourt. Cependant le contenu du coffre me ménageait une autre découverte. Une enveloppe portait le vrai prénom de Sibylle. Elle contenait trente lettres, une par année, toutes avec la même date : 24 *septembre*, de 1871 à 1900. La dernière avait précédé de deux mois la mort subite de Mme de Tercy. Je ne pouvais douter que ce fût *elle*. Le choix de cette date, 24 septembre, celle de la séparation et du dernier adieu, la désignait. Je courus à la signature que je déchiffrai avidement. Quelle ne fut pas ma surprise

quand je me trouvai en présence de l'un des plus grands noms du Second Empire ! Le mari de Sibylle y a joué en effet un rôle de premier plan, grand dignitaire et familier de l'Empereur et de l'Impératrice. Les mémorialistes du temps — et Dieu sait s'ils sont nombreux ! — célèbrent sa probité, son intelligence, sa clairvoyance même et parlent de son attitude un peu rigide qui risqua plus d'une fois de lui valoir la disgrâce. De même, ils s'accordent à séparer sa femme de tant d'autres grandes dames trop audacieuses alors dans leurs mœurs et leur langage et lui prêtent une élégance mesurée parmi tant de frivolités et d'extravagances de la Cour. Elle a été peinte avec ses enfants, non par Wintherhalter, mais par Cabanel. Sans doute la valeur de la toile est-elle un peu compromise par trop de conventions mondaines, mais le modèle est charmant, le cou un peu allongé, les épaules tombantes comme c'était la mode, et si blanches, le sourire creusant deux petites fossettes autour de la bouche, des yeux bleus, de la couleur un peu sombre des bleuets, mais des yeux d'avant l'amour, si je puis dire, et de beaux cheveux blonds. Elle est bien l'harmonieuse Sibylle dont rien encore n'a troublé l'harmonie. Et je ne dévoilerai pas son vrai nom. Serait-ce d'ailleurs possible quand elle a, aujourd'hui encore, dans la société parisienne des descendants que je ne rencontre plus sans une émotion intérieure et qui m'ont précisément montré son portrait sans deviner l'intérêt que j'y pouvais prendre?

Ils ne m'ont pas montré que son portrait. Par

un hasard favorable, ils devaient eux-mêmes authentifier sans le savoir le manuscrit d'Hubert de Mièges et l'amour de Sibylle. Comme je regardais avec attention, et presque avec tendresse, la toile de Cabanel, j'entendis appeler :

— Huberte !

Je me retournai et vis entrer au salon une grande jeune fille qui ressemblait au tableau. Une heureuse inspiration me vint alors avec ces paroles banales :

— Huberte est un joli nom.

— Vous trouvez, me dit mon hôtesse, la comtesse de... qui était elle-même la petite-fille de Sibylle. C'est aussi mon nom. Ma grand'mère qui était ma marraine me l'avait donné. Plus tard, elle m'a demandé de le garder dans la famille. Je ne sais pourquoi. Il n'y a pas d'Hubert parmi nos ancêtres. Elle a dû estimer, comme vous, que c'était un joli nom.

N'ai-je pas lu, dans une biographie de Xavier de Maistre, qu'une veuve de la Cité d'Aoste, qu'il avait désiré d'épouser et qui avait dû l'écarter à cause de son manque de fortune, avait acheté plus tard la maison où il avait séjourné tandis qu'il lui faisait la cour et qu'elle avait donné à sa fille le prénom d'Élisa dont il se servait pour elle seule, à l'insu de tous, car ce prénom n'était pas le sien? L'amour chez la femme est plus secret, plus mystérieux, plus profond que chez l'homme. Il a des trouvailles et des prolongements inattendus.

Les lettres que Sibylle adresse à Mme de Tercy au premier abord sont déconcertantes. Leur calme

inaltéré paraît insensible. Peu à peu ce calme opère. Il se transmet, mais autrement qu'on aurait pu croire. L'eau dormante a ses abîmes. Il suffit de se pencher sur son miroir. Sibylle ne peut pas traduire son amour à la fille de celui qu'elle a tant aimé. L'amitié, la tendre amitié qu'elle lui témoigne ne doit-elle pas être interprétée? Quand elle remercie Rose-Anne qui lui a communiqué le numéro du *Courrier des Alpes* publiant la lettre du lieutenant Ravenel, loin de toute manifestation violente au récit de cette mort sereine elle semble la trouver toute naturelle, partager cette sérénité. Leur amour ne les avait-il pas placés au-dessus des faiblesses humaines? Le choix de cette date annuelle, 24 septembre, pour évoquer le souvenir du disparu, ou plutôt de l'absent, n'est-il pas à lui seul une révélation? Elle demeure harmonieuse jusque dans la douleur. Ainsi Joubert, pleurant Mme de Beaumont, disait-il de la sienne : « Elle n'est point extravagante, mais elle sera éternelle » et à cette mémoire il prit la coutume de consacrer un mois spécial, celui d'octobre où elle l'avait tant fait souffrir de ses souffrances. Il contracta même une tristesse qui n'était pas sans douceur et qui se tempérait du plaisir d'avoir aimé une aussi parfaite créature.

Sibylle fut pareillement éloignée de toute extravagance. Elle aussi consacra un mois spécial, celui de septembre où elle vint à Tresserve, au souvenir de son amour. Elle aussi dut contracter une tristesse qui ne fut pas sans douceur. La dernière de ses lettres raconte son pèlerinage au cimetière de

Béthoncourt où fut enseveli Hubert de Mièges. Elle y alla de Montbéliard, par un jour de soleil, mais déjà froid. Elle voulut suivre la Lizaine jusqu'à l'endroit où, peut-être, il tomba. Et tout cela est écrit d'une ferme écriture, sans phrases, sans attendrissement. Sans attendrissement? On sent bien la fêlure dans cette volonté, l'ardeur de cette *âme sereine comme le calme des mers.* Ne lui recommandait-il pas d'être sans faiblesse et sans larmes dans ces cahiers qu'elle n'aura pas connus, et de répartir sa chère douleur sur tous les jours qui lui resteraient à vivre, afin de n'en vivre aucun sans lui et de les vivre mieux tous avec lui? Harmonieuse Sibylle, avant comme après qu'il eut disparu...

J'ai fait moi-même, il y a peu de temps, par un jour d'automne et de brume, ce pèlerinage de Béthoncourt. Le marquis Costa de Beauregard qui m'honorait d'une paternelle amitié m'en avait arraché la promesse que j'ai tardivement tenue, mais il y a l'excuse de l'autre guerre. Le village, à une lieue de Montbéliard, est vaguement surélevé au-dessus de la plaine marécageuse que traverse la Lizaine. Il offre sur la rive gauche de la mince rivière sinueuse le profil de ses vieilles maisons, de son église devenue un temple protestant, de sa mairie aux grosses pierres de taille. Sur la rive droite, la plaine s'incline un peu en montant jusqu'à un petit bois. Elle est en partie occupée aujourd'hui par des maisons ouvrières. Mais le 16 janvier 1871, elle devait être nue.

C'est du petit bois que partit l'attaque du 1er bataillon des mobiles de la Savoie. Les Prussiens débouchaient de la trouée de Belfort, et il s'agissait de leur barrer la route. Aborder le village sous le feu de l'ennemi, sans couvert, sans abri et sans protection d'artillerie, c'était une tâche impossible.

Le petit cimetière qui est à droite, désigné par un boqueteau de sapins, contient un monument aux morts avec cette inscription :

MOBILE-SAVOIE
AUX OFFICIERS
ET
SOLDATS DU 1er BATAILLON
TOMBÉS
A
BÉTHONCOURT
LE XVI JANVIER
MCXXXLXXI
LEURS
COMPAGNONS D'ARMES.

Là j'ai déposé quelques fleurs en souvenir d'Hubert de Mièges et de... Allais-je révéler son nom? En souvenir d'Hubert et de Sibylle, en hommage à leur amour...

Dans le Monde-Blanc, celui des glaciers, il arrive que des voyageurs aventurés disparaissent sans que les caravanes de secours puissent découvrir et ramener leurs corps. La montagne les a pris et les

garde. Mais il arrive aussi que des années plus tard, parfois un siècle ou un demi-siècle, le travail des glaces les restitue à de longues distances de leur chute, et plus près des lieux habités. Les corps ainsi rendus sont demeurés intacts. Le Monde-Blanc ne les a pas corrompus. Il leur a laissé leur humanité.

Ces feuillets découverts par hasard dans un tiroir secret ne nous rendent-ils pas intact, après soixante années, l'amour d'Hubert de Mièges et de Sibylle, l'inconnue... tous deux revenus du Monde-Blanc où ils s'étaient aventurés... où l'on ne s'aventure pas sans danger... où la neige les a recouverts...

Paris, 14 juillet 1929-Le Maupas, octobre 1931.

FIN

TABLE

LIVRE PREMIER

LE MEUBLE QUI PARLE

Pages.

I. — Le tiroir secret 7
II. — Lui 13

LIVRE II

MANUSCRIT D'HUBERT DE MIÈGES

Juin 1870 39
Juillet 1870 129
Août 1870 197
Septembre 1870 225

LIVRE III

LE VOILE SOULEVÉ ET RETOMBÉ

I. — Béthoncourt 299
II. — Sibylle 311

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1932. 42687

OUVRAGES DE HENRY BORDEAUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

A LA LIBRAIRIE PLON

ROMANS ET NOUVELLES

La Revenante.
Les Ondes amoureuses.
Murder Party ou Celle qui n'était pas invitée.
Tuilette.
Valombré.
Sous les pins aroles.
Andromède et le monstre.
Le Calvaire de Cimiez.
Rap et Vaga.
Le Barrage.
Les Jeux dangereux.
Le Cœur et le Sang.
L'Amour et le Bonheur.
La Chartreuse du Reposoir.
La Vie est un sport.
Yamilé sous les cèdres.
La Maison morte.
Ménages d'après-guerre.
Les Yeux qui s'ouvrent.
La Robe de laine.
La Neige sur les pas.
Le Pays natal.
La Fée de Port-Cros ou la Voie sans retour.
La Nouvelle Croisade des enfants.
Le Fantôme de la rue Michel-Ange.
La Vie recommence : La Résurrection de la chair.
La Vie recommence : La Chair et l'Esprit.
La Croisée des chemins.
L'Écran brisé.
La Petite Mademoiselle.
La Maison.
Les Roquevillard.
Le Carnet d'un stagiaire.
L'Amour en fuite.
Le Lac noir.
Une honnête femme.
La Peur de vivre.
Jeanne Michelin.

VOYAGES

Un Printemps au Maroc.
La Claire Italie.
Sur le Rhin.
Voyageurs d'Orient. 2 vol.
Dans la montagne des Druses.

HISTOIRE ET LITTÉRATURE

Amitié ou amour.
Visages français.
Amours du temps passé.
Vies intimes.
Portraits de femmes et d'enfants.
Portraits d'hommes. 2 vol.
Barbey d'Aurevilly.
La Jeunesse d'Octave Feuillet.
Jules Lemaître.
Saint François de Sales et notre cœur de chair.
Les Pierres du foyer.
La Vie au théâtre. 5 vol.

THÉATRE

La Goutte d'eau.
L'Écran brisé.
Un Médecin de campagne (en collaboration avec E. Denarié).

OUVRAGES SUR LA GUERRE

Vie héroïque de Guynemer.
Le Plessis-de-Roye.
Vie et mort du général Serret.
Verdun : I. Les Derniers jours du fort de Vaux.
II. Les Captifs délivrés.

PARIS (FRANCE). — TYP. PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1932. 42687.